# ÉCRITS CONTRE LA MORALE CHRÉTIENNE



**Friedrich Nietzsche**

# PRÉSENTATION

Le christianisme est mort au XVIIIe siècle, le triomphe de la raison sur la superstition a entraîné la mort du christianisme et la chute de l'Église.

Il suffit de lire les ouvrages antichrétiens de Paul-Henri Thiry d'Holbach (1723-1789) pour s'en convaincre. Á la mort du Baron d'Holbach il ne restait plus rien du christianisme (à part sa *morale*).

L'Ancien régime qui reposait sur l'autorité de l'Église perdit toute légitimité, le roi serviteur du Christ finit sur l'échafaud, mais les « valeurs » chrétiennes et la « morale » chrétienne se sont maintenues jusqu'à nos jours sous une forme laïcisée (le gauchisme).

La souffrance des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale a remplacé la souffrance du Christ en croix. Le racisme (la défense de la race) est devenu un péché mortel !

Les Lumières ont sorti l'Europe de l'obscurité judéo-chrétienne (des ténèbres), Nietzsche a de son temps constaté la mort de *dieu*, mais l'Occident continue de s'enfoncer dans le nihilisme !

Le réel continue d'être nié ! Contrairement à Friedrich Nietzsche, on nie l'existence des races, on nie les inégalités raciales !

Toute cette décadence occidentale a la *morale* chrétienne pour origine : l'accueil de l'Autre, la pitié, la culpabilité, la repentance, la tolérance, le partage... C'est cette *morale* chrétienne encore en vigueur au XXIe siècle qui empêche l'Occident d'agir contre ceux qui viennent nous remplacer.

Si l'Homme Blanc ne se libère pas de cette *morale* suicidaire, il finira dans les égouts de l'histoire. Voilà pourquoi il est important de lire et de s'imprégner des deux principaux écrits de Nietzsche contre la *morale* chrétienne : *La généalogie de la morale (1887) et L'Antéchrist (1888).*

Une fois cette réévaluation de toutes *nos valeurs* effectuée, nous pourrons nous doter de notre propre morale : « le bien c'est ce qui est bon pour la RACE BLANCHE, le mal ce qui est mauvais pour notre race » et nous engager sur la voie du surhomme hyperboréen.

RAHOWA !

FRIEDRICH NIETZSCHE

LA

# GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

traduit par
HENRI ALBERT

*Pour servir de complément à un récent ouvrage :*

*Par delà le Bien et le Mal et en accentuer la portée.*

Troisième édition

PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
15, rue de l'échaudé-saint-germain.
MCM

# AVANT-PROPOS

## 1.

Nous ne nous connaissons pas, nous qui cherchons la connaissance ; nous nous ignorons nous-mêmes : et il y a une bonne raison pour cela. Nous ne nous sommes jamais cherchés — comment donc se pourrait-il que nous nous *découvrions* un jour ? On a dit justement : « Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » ; et *notre* trésor est là où bourdonnent les ruches de notre connaissance. C'est vers ces ruches que nous sommes sans cesse en chemin, en vrais insectes ailés qui butinent le miel de l'esprit, et, en somme, nous n'avons à cœur qu'une seule chose — « rapporter » quelque butin. En dehors de cela, pour ce qui concerne la vie et ce qu'on appelle ces « événements » — qui de nous sérieusement s'en préoccupe ? Qui a le temps de s'en préoccuper ? Pour de telles affaires jamais, je le crains, nous ne sommes vraiment « à notre affaire » ; nous n'y avons pas notre cœur, — ni même notre oreille ! Mais plutôt, de même qu'un homme divinement distrait, absorbé en lui-même, aux oreilles de qui l'horloge vient de sonner, avec rage, ses douze coups de midi, s'éveille en sursaut et s'écrie : « Quelle heure vient-il donc de sonner ? » de même, nous aussi, nous nous frottons parfois les oreilles *après coup* et nous nous demandons, tout étonnés, tout confus : « Que nous est-il donc arrivé ? » Mieux encore : « Qui donc sommes-nous en dernière analyse ? » Et nous les recomptons ensuite, les douze coups d'horloge, encore frémissants de notre passé, de notre vie, de notre *être* — hélas ! et nous nous trompons dans notre compte… C'est que fatalement nous nous demeurons étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, il faut que nous nous confondions avec d'autres, nous sommes éternellement condamnés à subir cette loi : « Chacun est le plus étranger à soi-même », — à l'égard de nous-mêmes nous ne sommes point de ceux qui « cherchent la connaissance »…

## 2.

Mes idées sur l'origine de nos préjugés moraux — car tel est le sujet de cette œuvre de polémique — ont trouvé leur première expression laconique et provisoire, dans ce recueil d'aphorismes qui porte le titre : *Humain, trop humain. Un livre pour les esprits libres*. J'ai commencé à l'écrire à Sorrente, au cours d'un hiver où il me fut donné de m'arrêter, comme s'arrête le voyageur, pour embrasser d'un coup d'œil tout ce pays vaste et dangereux, parcouru par mon esprit. Cela se passait pendant l'hiver de 1876 à 1877 ; les idées elles-mêmes sont de date plus ancienne. C'étaient déjà, dans les grandes lignes, les mêmes idées que je reprends dans les présents traités : — espérons que ce long intervalle leur aura profité, qu'elles auront gagné en maturité, en clarté, en solidité, en perfection ! Le fait que je m'en tiens encore à elles, que depuis lors elles se sont resserrées toujours davantage, jusqu'à se fondre et à s'enchevêtrer, ce fait fortifie en moi la joyeuse assurance qu'elles n'ont pas pris naissance d'une façon isolée, au gré du hasard, sporadiquement, mais qu'elles ont poussé d'une souche commune, d'une *volonté* fondamentale de la connaissance, qui commande

aux forces les plus intimes, parle un langage toujours plus net, exige des concepts toujours plus précis. Car c'est là la seule façon de penser digne d'un philosophe. Nous n'avons pas le droit de rester *isolés* en quoi que ce soit : il ne nous est pas plus permis de nous tromper que de rencontrer la vérité d'une façon fortuite. Que dis-je ! De même qu'il est de toute nécessité qu'un arbre porte ses fruits, nos idées sortent de nous-mêmes, nos évaluations, nos « oui », nos « non », nos raisons et nos causes se développent — tous parents et en relation les uns avec les autres, comme autant de témoignages d'*une* volonté, d'*un* état de santé, d'*un* terroir, d'*un* soleil. — Seront-ils à votre goût, ces fruits de notre jardin ? — Mais qu'importe cela aux arbres ? Que *nous* importe, à nous autres philosophes !…

## 3.

Grâce à un scrupule qui m'est propre et que je n'aime pas à avouer — car il se rapporte à la *morale*, à tout ce que l'on a exalté jusqu'à présent sous le nom de morale, — à un scrupule qui surgit dans ma vie si tôt et d'une façon si inattendue, avec une force irrésistible, tellement en contradiction avec mon entourage, ma jeunesse et mon origine, si peu en rapport avec les exemples que j'avais sous les yeux, que j'aurais presque le droit de l'appeler mon *a priori*, — ma curiosité aussi bien que mes soupçons durent s'arrêter à temps devant cette question : « Quelle *origine* doit-on attribuer en définitive à nos idées du bien et du mal ? » Et, de fait, j'étais encore un enfant de treize ans que déjà le problème de l'origine du mal me hantait : c'est à lui, qu'à un âge où « Dieu et les jeux de l'enfance se partagent le cœur », je consacrai déjà mon premier enfantillage littéraire, mon premier exercice de calligraphie philosophique. — Et, pour ce qui en est de la « solution » du problème que je proposais alors, il va de soi qu'elle fut à l'honneur de Dieu dont je faisais le *père* du mal. Était-ce mon « *a priori* » qui exigeait de moi pareille conclusion ? Ce nouvel « *a priori* » immoral ou du moins immoraliste et son expression, cet « impératif catégorique », hélas ! si anti-kantien, si énigmatique, à quoi, sur ces entrefaites, j'ai toujours davantage prêté l'oreille et non seulement l'oreille ?… Heureusement j'appris bientôt à distinguer le préjugé théologique du préjugé moral et je ne cherchai plus l'origine du mal *au delà* du monde. Quelque éducation historique et philologique, non sans un tact inné, délicat à l'endroit des questions psychologiques en général, transformèrent promptement mon problème en cet autre : Dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé à son usage ces deux évaluations : le bien et le mal : *Et quelle valeur ont-elles par elles-mêmes ?* Ont-elles jusqu'à présent enrayé ou favorisé le développement de l'humanité ? Sont-elles un symptôme de détresse, d'appauvrissement vital, de dégénérescence ? Ou bien trahissent-elles, au contraire, la plénitude, la force, la volonté de vivre, le courage, la confiance en l'avenir de la vie ? — À cela je trouvai en moi et je risquai maintes réponses, j'établis des distinctions entre les temps, les peuples, le rang des individus ; je spécialisai mon problème ; les réponses se transformèrent en nouvelles questions, recherches, conjectures, probabilités, jusqu'à ce que j'eusse enfin conquis un pays, un sol qui me fût propre, tout un monde ignoré, florissant et en pleine croissance, semblable à un jardin secret dont personne ne devait même soupçonner l'existence… Ah ! que nous

sommes heureux, nous qui cherchons la connaissance, à condition que nous sachions nous taire assez longtemps !…

## 4.

Ce qui me poussa d'abord à faire connaître quelques-unes de mes hypothèses sur l'origine de la morale fut la lecture d'un petit livre clair, propret, sagace et même d'une sagacité vieillotte, d'un livre qui me présenta nettement, pour la première fois, un genre d'hypothèses généalogiques à rebours et d'essence perverse, genre vraiment *anglais*. Ce petit livre m'attira avec cette force attractive que possède tout ce qui nous est opposé, tout ce qui est à nos antipodes. Il s'intitulait *De l'Origine des Sentiments moraux*, il avait pour auteur le Dr Paul Rée et parut en 1877. Peut-être n'ai-je jamais rien lu qui éveillât en moi la contradiction avec autant d'énergie, phrase par phrase, de conclusion en conclusion : toutefois ce fut sans aucune amertume, sans la moindre impatience. Dans l'ouvrage déjà mentionné, et que je préparais alors, je fis allusion à tout propos et hors de propos aux thèses de ce livre, non pour les réfuter — qu'ai-je à me mêler de réfutations ! — mais, ainsi qu'il convient à un esprit positif, pour remplacer l'invraisemblable par le vraisemblable, et, suivant les circonstances, une erreur par une autre. C'est alors, je le répète, que je mis pour la première fois en pleine lumière ces hypothèses sur les origines qui sont le sujet de ces dissertations, d'une façon maladroite sans doute, je suis le dernier à me le dissimuler, sans avoir encore ni la liberté, ni le langage propre à ce domaine spécial, avec maintes défaillances et des fluctuations multiples. Pour les détails, que l'on compare ce que je dis dans *Humain, trop humain*, aphorisme 45, sur la double origine du bien et du mal (c'est-à-dire que ces concepts sont différents suivant qu'ils sont nés de la sphère des maîtres ou de celle des esclaves) ; de même, mes idées sur la valeur et l'origine de la morale ascétique (aph. 136 et suiv.) ; puis sur la moralité des mœurs (aph. 96, 99, — vol. II aph. 89), ce genre de morale beaucoup plus ancien, plus primitif, qui diffère *toto cœlo* de l'évaluation altruiste (où le Dr Rée voit, comme tous les généalogistes anglais de la morale, l'évaluation morale en soi) ; enfin aph. 92. — Voyez encore dans *le Voyageur et son ombre*, aph. 26 — *Aurore*, aph. 112, mes théories sur l'origine de la justice considérée comme un accord passé entre des puissants à peu près égaux (l'équilibre comme condition première de tous les contrats, partant du droit tout entier) ; de même sur l'origine du châtiment, *le Voyageur et son ombre*, aph. 22, 33, — du châtiment qui n'a pas pour caractère essentiel et primordial l'intention d'inspirer la terreur (comme le croit le Dr Rée : — ce but lui a plutôt été adjoint après coup, dans des circonstances déterminées, et toujours comme quelque chose d'accessoire, d'additionnel).

## 5.

Au fond, ce que j'avais alors à cœur, c'était quelque chose de beaucoup plus important qu'un monde d'hypothèses, propre ou étranger, sur l'origine de la morale (ou plus exactement : ce n'était là qu'une des voies multiples où je m'engageais pour parvenir à un but). Il s'agissait pour moi de la *valeur* de la morale — et sur ce point je

n'avais à m'expliquer presque exclusivement qu'avec mon illustre maître Schopenhauer, à qui s'adressait ce livre, comme à un contemporain, ce livre, avec toute sa passion et sa secrète opposition (— car *Humain, trop humain* était aussi un « écrit polémique »). Il s'agissait, en particulier, de la valeur du non-égoïsme, des instincts de pitié, de renoncement, d'abnégation que Schopenhauer précisément avait si longtemps enjolivés à nos yeux — divinisés et élevés aux régions de l'au-delà, tant qu'enfin ils demeurèrent pour lui les « valeurs en soi » et qu'il se basa sur eux pour sa négation de la vie et de lui-même. Mais c'est justement contre *ces* instincts que s'élevait en moi une défiance de plus en plus fondamentale, un scepticisme de jour en jour plus profond ! En eux je voyais précisément le *grand* écueil de l'humanité, la tentation et la séduction suprême qui la conduirait… où donc ?… Au néant ? — Je voyais là le commencement de la fin, l'arrêt dans la marche, la lassitude qui regarde en arrière, la volonté qui se retourne *contre* la vie, la dernière maladie s'annonçant par des symptômes de tendresse et de mélancolie : je comprenais que cette morale de compassion qui s'étendait toujours plus autour d'elle, qui atteignait même les philosophes et les rendait malades, était le symptôme le plus inquiétant de notre culture européenne, inquiétante elle-même, son détour vers un nouveau bouddhisme ! vers un bouddhisme européen ! vers — le *nihilisme !*… Chez les philosophes, cette préférence, cette estimation exagérée et toute moderne de la pitié est, en effet, quelque chose de nouveau : jusqu'à présent c'était précisément sur la valeur *négative* de la pitié que les philosophes étaient tombés d'accord. Qu'il me suffise de nommer Platon, Spinoza, La Rochefoucauld et Kant, ces quatre esprits aussi différents que possible l'un de l'autre, mais unis sur un point : le mépris de la pitié.

## 6.

Ce problème de la valeur de la pitié et de la morale altruiste (— je suis un adversaire de la honteuse effémination du sentiment qui a cours aujourd'hui —), ce problème ne paraît être tout d'abord qu'une question isolée, un point d'interrogation unique et à part ; mais à celui qui s'arrêtera ici une seule fois, à celui qui apprendra à interroger, il lui en adviendra comme il m'en est advenu : — une perspective nouvelle, immense, s'ouvrira devant lui, la vision d'une possibilité le saisira comme un vertige, toutes espèces de méfiances, de soupçons, d'appréhensions se feront jour, la foi en la morale, en toute morale chancellera, — enfin une exigence nouvelle élèvera la voix. Énonçons-la, cette *exigence nouvelle :* nous avons besoin d'une *critique* des valeurs morales, et *la valeur de ces valeurs* doit tout d'abord être mise en question — et, pour cela, il est de toute nécessité de connaître les conditions et les milieux qui leur ont donné naissance, au sein desquels elles se sont développées et déformées (la morale en tant que conséquence, symptôme, masque, tartuferie, maladie ou malentendu ; mais aussi la morale en tant que cause, remède, stimulant, entrave, ou poison), connaissance telle qu'il n'y en a pas encore eu de pareille jusqu'à présent, telle qu'on ne la recherchait même pas. On tenait la *valeur* de ces « valeurs » pour donnée, réelle, au-delà de toute mise en question ; et c'est sans le moindre doute et la moindre hésitation que l'on a, jusqu'à présent, attribué au « bon » une valeur supérieure à celle du « méchant », supérieure au sens du progrès, de l'utilité, de l'influence féconde

pour ce qui regarde le développement de l'homme en général (sans oublier l'avenir de l'homme). Comment ? Que serait-ce si le contraire était vrai ? Si, dans l'homme « bon », il y avait un symptôme de recul, quelque chose comme un danger, une séduction, un poison, *un narcotique* qui fait peut-être vivre le présent *aux dépens de l'avenir ?* d'une façon plus agréable, plus inoffensive, peut-être, mais aussi dans un style plus mesquin, plus bas ?… En sorte que, si *le plus haut degré de puissance et de splendeur* du type homme, possible en lui-même, n'a jamais été atteint, la faute en serait précisément à la morale ! En sorte que, entre tous les dangers, la morale serait le danger par excellence ?…

## 7.

Qu'il me suffise d'ajouter que moi-même, depuis que cette perspective s'est ouverte à moi, j'ai eu mes raisons pour chercher des collaborateurs érudits, audacieux et travailleurs (et aujourd'hui j'en cherche encore). Il s'agit de parcourir, — en posant quantité de problèmes nouveaux, et comme avec des yeux nouveaux, — l'énorme, le lointain et le si mystérieux pays de la morale — de la morale qui a vraiment existé et qui a été véritablement vécue : n'est-ce pas là presque *découvrir* ce pays ?… Si, entre autres personnes, j'ai pensé au Dr Rée, c'est que je ne doutais nullement qu'il ne fût poussé, par la nature même des problèmes qu'il se posait, à une méthode plus rationnelle pour les résoudre. Me suis-je trompé en cela ? Mon désir a été, en tout cas, de donner à un regard aussi pénétrant et aussi impartial une direction meilleure, la direction vers une véritable *Histoire de la morale* et de le mettre en garde, lorsqu'il en est temps encore, contre un monde d'hypothèses anglaises bâties *dans le vide*, dans l'azur. Il est clair que pour le généalogiste de la morale il y a une couleur cent fois préférable à l'azur : je veux dire le *gris*, j'entends par là tout ce qui repose sur des documents, ce que l'on peut vraiment établir, ce qui a réellement existé, bref, tout le long texte hiéroglyphique, laborieux à déchiffrer, du passé de la morale humaine ! — le Dr Rée ne le connaissait pas ; mais il avait lu Darwin : — et voilà pourquoi, dans ses hypothèses, on voit, d'une façon pour le moins divertissante, la brute humaine de Darwin tendre gentiment la main à l'humble efféminé de la morale, création toute moderne qui « ne mord plus », mais qui répond à cette gracieuseté avec un visage empreint d'une certaine indolence débonnaire et gracieuse, à quoi se mêle un grain de pessimisme et de lassitude, comme s'il ne valait vraiment pas la peine de prendre si fort à cœur toute cette affaire — c'est-à-dire le problème de la morale. Pour moi, il me semble au contraire qu'il n'y a rien au monde qui ne *mérite* autant d'être pris au sérieux ; on *méritera* peut-être alors un jour d'avoir le droit de le prendre aisément. En effet, la gaieté, ou pour parler mon langage *le gai savoir*, est une récompense : la récompense d'un effort continu, hardi, opiniâtre, souterrain, qui, à vrai dire, n'est pas l'affaire de tout le monde. Mais au jour où nous pourrons nous écrier : « En avant ! Notre vieille morale, elle aussi, rentre dans le domaine *de la comédie !* », nous aurons découvert, pour le drame dionysien de la *Destinée de l'âme*, une nouvelle intrigue, une nouvelle possibilité — et l'on pourrait gager qu'il en a déjà tiré parti, lui, le grand, l'antique, l'éternel poète des comédies de notre existence !…

## 8.

Si d’aucuns trouvent cet écrit incompréhensible, si l’oreille est lente à en percevoir le sens, la faute, me semble-t-il, n’en est pas nécessairement à moi. Ce que je dis est suffisamment clair, à supposer, et je le suppose, que l’on ait lu, sans s’épargner quelque peine, mes ouvrages antérieurs : car, en effet, ceux-ci ne sont pas d’un abord très facile. Pour ce qui en est, par exemple, de mon *Zarathoustra*, je ne veux pas que l’on se vante de le connaître si l’on n’a pas été quelque jour profondément blessé, puis, au contraire, secrètement ravi par chacune de ses paroles : car, alors seulement, on jouira du privilège de participer à l’élément alcyonien d’où cette œuvre est née, on se sentira de la vénération pour sa resplendissante clarté, son ampleur, sa perspective lointaine, sa certitude. Dans d’autres cas la forme aphoristique de mes écrits offre une certaine difficulté : mais elle vient de ce qu’aujourd’hui l’on ne prend pas cette forme assez au sérieux. Un aphorisme dont la fonte et la frappe sont ce qu’elles doivent être n’est pas encore « déchiffré » parce qu’on l’a lu ; il s’en faut de beaucoup, car l’*interprétation* ne fait alors que commencer et il y a un art de l’interprétation. Dans la troisième dissertation du présent volume, j’ai donné un exemple de ce que j’appelle en pareil cas une « interprétation » : — cette dissertation est précédée d’un aphorisme dont elle est le commentaire. Il est vrai que, pour élever ainsi la lecture à la hauteur d’un *art*, il faut posséder avant tout une faculté qu’on a précisément le mieux oubliée aujourd’hui — et c’est pourquoi il s’écoulera encore du temps avant que mes écrits soient « lisibles » —, d’une faculté qui exigerait presque que l’on ait la nature d’une vache et *non point*, en tous les cas, celle d’un « homme moderne » : j’entends la faculté de *ruminer*…

*Sils-Maria*, Haute-Engadine.
Juillet 1887.

PREMIÈRE DISSERTATION

# « BIEN ET MAL », « BON ET MAUVAIS »

## 1.

Ces psychologues anglais à qui nous sommes redevables des seules tentatives faites jusqu'à présent pour constituer une histoire des origines de la morale — nous présentent en leur personne une énigme qui n'est pas à dédaigner ; j'avoue que, par cela même, en tant qu'énigmes incarnées, ils ont sur leurs livres un avantage capital — *ils sont eux-mêmes intéressants !* Ces psychologues anglais, que veulent-ils en somme ? On les trouve toujours, que ce soit volontairement, ou involontairement, occupés à la même besogne, c'est-à-dire à mettre en évidence la *partie honteuse* de notre monde intérieur et à chercher le principe actif, conducteur, décisif au point de vue de l'évolution, précisément là où l'orgueil intellectuel de l'homme tiendrait le moins à le trouver (par exemple dans la *vis inertiœ* de l'habitude, ou bien dans la faculté d'oubli, ou encore dans un enchevêtrement et un engrenage aveugle et fortuit d'idées, ou enfin dans je ne sais quoi de purement passif, d'automatique, de réflexe, de moléculaire et de foncièrement stupide) — qu'est-ce donc au juste qui pousse toujours les psychologues dans *cette* direction ? Serait-ce quelque instinct secret et bassement perfide de rapetisser l'homme, instinct qui n'osa peut-être pas s'armer lui-même ? Ou serait-ce, par hasard, un soupçon pessimiste, la méfiance de l'idéaliste désillusionné et assombri, devenu tout fiel et venin ? Ou bien une petite hostilité souterraine contre le christianisme (et Platon), une rancune qui peut-être n'a pas encore passé le seuil de la conscience ? Ou bien encore un goût pervers pour les bizarreries, les paradoxes douloureux, les incertitudes et les absurdités de l'existence ? Ou enfin — un peu de tout cela, un peu de vilenie, un peu d'amertume, un peu d'anti-christianisme, un peu de besoin d'être émoustillé et de goût pour le poivre ?… Mais on m'assure que ce sont tout simplement de vieilles grenouilles visqueuses et importunes qui rampent et sautillent autour de l'homme, qui s'ébattent même dans son sein comme si elles étaient là dans leur élément, c'est-à-dire dans un *bourbier.* Je m'élève contre cette idée avec dégoût, je lui refuse même toute créance ; et s'il est permis d'émettre un vœu, lorsqu'on ne peut pas savoir, je souhaite de tout cœur qu'en ce qui les concerne ce soit tout le contraire, — que ces chercheurs qui étudient l'âme au microscope soient au fond des créatures vaillantes, généreuses et fières, sachant tenir en bride leur cœur comme leur rancœur et ayant appris à sacrifier leurs désirs à la vérité, à *toute* vérité, même à la vérité simple, âpre, laide, répugnante, anti-chrétienne et immorale… Car de telles vérités existent. —

## 2.

Honneur donc aux bons génies qui veillent peut-être sur ces historiens de la morale !

Il est malheureusement certain que l'*esprit historique* leur fait défaut et qu'ils ont été abandonnés justement par tous les bons génies de l'intelligence du passé. Ils ont tous, selon la vieille tradition des philosophes, une façon de penser *essentiellement* anti-historique : on ne saurait en douter. La niaiserie de leur généalogie de la morale apparaît dès le premier pas, dès qu'il s'agit de préciser l'origine de la notion et du jugement « bon ». — « À l'origine, décrètent-ils, les actions non égoïstes ont été louées et réputées bonnes, par ceux à qui elles étaient prodiguées, à qui elles étaient *utiles ;* plus tard on a *oublié* l'origine de cette louange et l'on a simplement trouvé bonnes les actions non-égoïstes, parce que, par habitude, on les avait toujours louées comme telles, — comme si elles étaient bonnes en soi. » Voilà qui est clair : cette première dérivation présente déjà tous les traits typiques de l'idiosyncrasie des psychologues anglais, — nous y trouvons « l'utilité », « l'oubli », « l'habitude » et finalement « l'erreur » ; tout cela pour servir de base à une appréciation dont, jusqu'à présent, l'homme supérieur avait été fier, comme d'une sorte de privilège de l'homme supérieur en général. Cette fierté *doit* être humiliée, cette appréciation *doit* être dépréciée : ce but a-t-il été atteint ?… Pour moi il apparaît d'abord clairement que cette théorie recherche et croit apercevoir le véritable foyer d'origine du concept « bon » à un endroit où il n'est pas : le jugement « bon » n'émane *nullement* de ceux à qui on a prodigué la « bonté » ! Ce sont bien plutôt les « bons » eux-mêmes, c'est-à-dire les hommes de distinction, les puissants, ceux qui sont supérieurs par leur situation et leur élévation d'âme qui se sont eux-mêmes considérés comme « bons », qui ont jugé leurs actions « bonnes », c'est-à-dire de premier ordre, établissant cette taxation par opposition à tout ce qui était bas, mesquin, vulgaire et populacier. C'est du haut de ce *sentiment de la distance* qu'ils se sont arrogé le droit de créer des valeurs et de les déterminer : que leur importait l'utilité ! Le point de vue utilitaire est tout ce qu'il y a de plus étranger et d'inapplicable au regard d'une source vive et jaillissante de suprêmes évaluations, qui établissent et espacent les rangs : ici le sentiment est précisément parvenu à l'opposé de cette froideur qui est la condition de toute prudence intéressée, de tout calcul d'utilité — et cela, non pas pour une seule fois, pour une heure d'exception, mais pour toujours. La conscience de la supériorité et de la distance, je le répète, le sentiment général, fondamental, durable et dominant d'une race supérieure et régnante, en opposition avec une race inférieure, avec un « bas-fond humain » — voilà l'origine de l'antithèse entre « bon » et « mauvais ». (Ce droit de maître en vertu de quoi on donne des noms va si loin que l'on peut considérer l'origine même du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux qui dominent. Ils ont dit : « ceci *est* telle et telle chose », ils ont attaché à un objet et à un fait tel vocable, et par là ils se les sont pour ainsi dire appropriés.) C'est grâce à cette origine que de prime abord le mot « bon » ne s'attache point nécessairement aux actions « non égoïstes » : comme c'est le préjugé de ces généalogistes de la morale. C'est bien plutôt sur le *déclin* des évaluations aristocratiques que l'antithèse « égoïste » et « désintéressée » (« non-égoïste ») s'empare de plus en plus de la conscience humaine. — C'est, pour me servir de mon langage, l'*instinct de troupeau* qui, dans cette opposition de termes, finit par trouver son expression. Et même alors il se passe encore beaucoup de temps jusqu'à ce que cet instinct devienne maître, au point que l'évaluation morale reste prise et enlisée dans ce contraste (comme c'est par

exemple le cas dans l'Europe actuelle, où le préjugé qui tient les concepts « moral », « non-égoïste », « *désintéressé* » pour équivalents règne déjà avec la puissance d'une « idée fixe » et d'une affection cérébrale).

## 3.

Mais, en second lieu, et abstraction faite de ce que cette hypothèse sur l'origine du jugement « bon » n'est pas historiquement soutenable, elle souffre en elle-même d'une contradiction psychologique. L'utilité de l'acte non-égoïste aurait été d'après elle l'origine de la louange dont cet acte a été l'objet, puis on aurait *oublié* cette origine : — comment un pareil oubli serait-il *possible ?* L'utilité de pareils actes aurait-elle jamais cessé d'exister ? Bien au contraire : cette utilité est plutôt l'expérience quotidienne de tous les temps, quelque chose qui devrait donc sans cesse être souligné à nouveau ; par conséquent, au lieu de disparaître de la conscience, de pouvoir sombrer dans l'oubli, elle devait se graver dans la conscience en caractères de plus en plus apparents. Combien plus logique est la théorie contraire (sans être plus vraie pour cela), — celle que par exemple Herbert Spencer a présentée ! Il rattache le concept « bon » et le concept « utile », « opportun » comme choses d'essence semblable, de sorte que l'humanité aurait, par les jugements « bon » et « mauvais », résumé et sanctionné précisément ses expériences *inoubliées* et *inoubliables* sur ce qui est utile et opportun, ou bien inutile et inopportun. D'après cette théorie, est bon ce qui, de tous temps, s'est révélé utile ; c'est pourquoi cette chose bonne et utile peut prétendre au titre de « valeur de premier rang », de « valeur essentielle ». Cette tentative d'explication, comme je l'ai dit, est également erronée, mais l'explication est du moins sensée par elle-même et soutenable psychologiquement. —

## 4.

— L'indication de la véritable méthode à suivre m'a été donnée par cette question : Quel est exactement, au point de vue étymologique, le sens des désignations du mot « bon » dans les diverses langues ? C'est alors que je découvris qu'elles dérivent toutes d'une *même transformation d'idées*, — que partout l'idée de « distinction », de « noblesse », au sens du rang social, est l'idée mère d'où naît et se développe nécessairement l'idée de « bon » au sens « distingué quant à l'âme », et celle de « noble », au sens de « ayant une âme d'essence supérieure », « privilégié quant à l'âme ». Et ce développement est toujours parallèle à celui qui finit par transformer les notions de « vulgaire », « plébéien », « bas » en celle de « mauvais ». L'exemple le plus frappant de cette dernière métamorphose c'est le mot allemand *schlecht* (mauvais) qui est identique à *schlicht* (simple) — comparez *schlechtweg* (simplement), *schlechterdings* (absolument) — et qui, à l'origine, désignait l'homme simple, l'homme du commun, sans équivoque et sans regard oblique, uniquement en opposition avec l'homme noble. Ce n'est que vers l'époque de la guerre de Trente Ans, assez tardivement comme on voit, que ce sens, détourné de sa source, est devenu celui qui est aujourd'hui en usage. — Voilà une constatation qui me paraît

être *essentielle* au point de vue de la généalogie de la morale ; si elle a été faite si tard, la faute en est à l'influence enrayante qu'exerce au sein du monde moderne, le préjugé démocratique, mettant obstacle à toute recherche touchant la question des origines. Et cela, jusque dans le domaine qui semble le plus objectif, celui des sciences naturelles et de la physiologie, un fait que je me contenterai d'indiquer ici. Mais pour juger du désordre que ce préjugé, une fois déchaîné jusqu'à la haine, peut jeter en particulier dans la morale et dans l'étude de l'histoire, il suffira d'examiner le cas trop fameux de Buckle ; le *plébéisme* de l'esprit moderne qui est d'origine anglaise fit éruption une fois encore sur son sol natal, avec la violence d'un volcan de boue et avec cette faconde salée, tapageuse et vulgaire qui a toujours caractérisé les discours des volcans. —

# 5.

En ce qui concerne *notre* problème qui peut être appelé, à bon droit, un problème *intime* et qui, de propos délibéré, ne s'adresse qu'à l'oreille du petit nombre, il est du plus haut intérêt d'établir que, fréquemment encore, à travers les mots et les racines qui signifient « bon », transparaît la nuance principale grâce à laquelle les « nobles » se sentaient hommes d'un rang supérieur. Il est vrai que, peut-être dans la plupart des cas, ils tirent simplement leur nom de la supériorité de leur puissance (soit « les puissants », les maîtres », « les chefs »), ou des signes extérieurs de cette supériorité, par exemple « les riches », « les possesseurs » (tel est le sens de *arya*, sens qui se retrouve dans le groupe éranien et slave). Pourtant, parfois un *trait typique du caractère* détermine l'appellation, et c'est le cas qui nous intéresse ici. Ils se nomment par exemple « les véridiques » : et c'est en premier lieu la noblesse grecque qui se désigne ainsi par la bouche du poète mégarien Théogonis. Le mot ἐσθλός, formé à cet usage, signifie d'après sa racine quelqu'un qui *est*, qui a de la réalité, qui est réel, qui est vrai ; puis, par une modification subjective, le vrai devient le véridique : à cette phase de la transformation de l'idée nous voyons le terme qui l'exprime devenir le mot d'ordre et le signe de ralliement de la noblesse, prendre absolument le sens de « noble », par opposition à l'homme « menteur » du commun, tel que Théogonis le conçoit et le dépeint, — jusqu'à ce qu'enfin, après le déclin de la noblesse, le mot ne désigne plus que la *noblesse* d'âme et prenne, en même temps, le sens de quelque chose de mûri et d'adouci. Le mot de κακός comme celui de δειλός (qui désigne le plébéien par opposition à l'ἀγαθός) souligne la lâcheté : voilà qui indiquera peut-être dans quelle direction il faut chercher l'étymologie du mot ἀγαθός, qu'on peut interpréter de plusieurs manières. Le latin *malus* (que je mets en regard de μέλας, noir) pourrait avoir désigné l'homme du commun d'après sa couleur foncée, et surtout d'après ses cheveux noirs (*hic niger est*), l'autochtone pré-aryen du sol italique se distinguant le plus clairement par sa couleur sombre de la race dominante, de la race des conquérants aryens aux cheveux blonds. Du moins le gaëlique m'a fourni une indication absolument similaire : — c'est le mot *fin* (par exemple dans *Fin-Gal*), le terme distinctif de la noblesse, en dernière analyse le bon, le noble, le pur, signifiait à l'origine : la tête blonde, en opposition à l'autochtone foncé aux cheveux noirs. Les Celtes, soit dit en passant, étaient une race absolument blonde ;

quant à ces zones de populations aux cheveux essentiellement foncés que l'on remarque sur les cartes ethnographiques de l'Allemagne faites avec quelque soin, on a tort de les attribuer à une origine celtique et à un mélange de sang celte, comme fait encore Virchow : c'est plutôt la population *pré-aryenne* de l'Allemagne qui perce dans ces régions. (La même observation s'applique à presque toute l'Europe : en fait, la race soumise a fini par y reprendre la prépondérance, avec sa couleur, la forme raccourcie du crâne et peut-être même les instincts intellectuels et sociaux : — qui nous garantit que la démocratie moderne, l'anarchisme encore plus moderne et surtout cette tendance à la *Commune*, à la forme sociale la plus primitive, chère aujourd'hui à tous les socialistes d'Europe, ne soient pas, dans l'essence, un monstrueux effet d'*atavisme* — et que la race des conquérants et des *maîtres*, celle des aryens, ne soit pas en train de succomber même physiologiquement ?…) Je crois pouvoir interpréter le latin *bonus* par « le guerrier » : en supposant qu'avec raison je ramène *bonus* à sa forme plus ancienne de *duonus* (comparez : *bellum* = *duellum* = *duen-lum*, où ce *duonus* me paraît être conservé). D'après cela, le *bonus* serait l'homme du duel, de la dispute (*duo*), le guerrier : on voit donc ce qui constituait la « bonté » d'un homme de la Rome antique. Notre mot allemand *gut* (bon) lui-même ne devait-il pas signifier *der Göttliche* (le divin), l'homme d'extraction divine ? Et ne serait-il pas synonyme de *Goth*, le nom d'un peuple, mais primitivement d'une noblesse seulement ? Les raisons en faveur de cette hypothèse ne peuvent être exposées ici. —

## 6.

Si la transformation du concept politique de la prééminence en un concept psychologique est la règle, ce n'est point par une exception à cette règle (quoique toute règle donne lieu à des exceptions) que la caste la plus haute forme en même temps la caste *sacerdotale* et que par conséquent elle préfère, pour sa désignation générale, un titre qui rappelle ses fonctions spéciales. C'est là que par exemple le contraste entre « pur » et « impur » sert pour la première fois à la distinction des castes ; et là encore se développe plus tard une différence entre « bon » et « mauvais » dans un sens qui n'est plus limité à la caste. Du reste qu'on se garde bien de prêter de prime abord à ces concepts de « pur » et d'« impur » un sens trop rigoureux, trop vaste, voire même un sens symbolique : tous les concepts de l'humanité primitive ont commencé par être pris à un degré que nous n'imaginons point, dans un sens grossier, brut, sommaire, borné, et surtout et avant tout dans un sens *non symbolique*. Le « pur » est d'abord simplement un homme qui se lave, qui s'interdit certains aliments provoquant des maladies de la peau, qui ne cohabite pas avec les femmes malpropres du bas peuple, qui a l'horreur du sang, — et rien de plus, ou en tous les cas peu de chose en plus ! D'autre part, les procédés particuliers aux aristocraties sacerdotales font comprendre pourquoi c'est précisément ici que les contrastes d'évaluation ont pu se spiritualiser et s'accentuer très vite. Et, de fait, ce sont elles qui ont fini par creuser entre les hommes des abîmes que même un Achille de pensée libre ne saurait franchir sans frissonner. Il y a, dès le principe, quelque chose de *morbide* dans ces aristocraties sacerdotales et dans leurs habitudes

dominantes, hostiles à l'action, voulant que l'homme tantôt couve ses songes, tantôt soit bouleversé par des explosions de sentiments, — la conséquence paraît en être cette débilité intestinale et cette neurasthénie presque fatalement inhérentes aux prêtres de tous les temps. Et le remède préconisé par eux contre cet état morbide, comment ne pas affirmer qu'en fin de compte il s'est trouvé cent fois plus dangereux encore que la maladie dont il s'agissait de se débarrasser ? L'humanité tout entière souffre encore des suites de ce traitement naïf, imaginé par les prêtres. Il suffira de rappeler certaines particularités du régime diététique (privation de viande), le jeûne, la continence sexuelle, la fuite « dans le désert » (l'isolement à la Weir Mitchell, bien entendu sans la cure d'engraissement et de suralimentation qui le suit et qui constitue le remède le plus efficace contre toute hystérie de l'idéal ascétique). Joignez à cela la métaphysique sacerdotale hostile aux sens, qui rend paresseux et raffiné, l'hypnotisme par autosuggestion que pratiquent les prêtres à la manière des fakirs et des brahmanes — Brahma tenant lieu de bouton de cristal ou d'idée fixe — et la satiété universelle et finale, bien compréhensible d'ailleurs avec la cure radicale du prêtre, le *néant* (ou Dieu : — car l'aspiration à une union mystique avec Dieu n'est que l'aspiration du bouddhiste au néant, au Nirvâna — et pas autre chose !). C'est que, chez le prêtre, *tout* devient plus dangereux, non seulement les traitements et les thérapeutiques, mais encore l'orgueil, la vengeance, la perspicacité, la débauche, l'amour, l'ambition, la vertu, la maladie ; — avec un peu d'équité, on pourrait, il est vrai, ajouter que c'est sur le terrain même de cette forme d'existence *essentiellement dangereuse*, la sacerdotale, que l'homme a commencé à devenir un *animal intéressant ;* c'est ici que, dans un sens sublime, l'âme humaine a acquis la *profondeur* et la *méchanceté* — et certes ce sont là les deux attributs capitaux qui ont assuré jusqu'ici à l'homme la suprématie sur le reste du règne animal !…

# 7.

— On devine avec combien de facilité la façon d'apprécier propre au prêtre se détachera de celle de l'aristocratie guerrière, pour se développer en une appréciation tout à fait contraire ; le terrain sera surtout favorable au conflit lorsque la caste des prêtres et celle des guerriers se jalouseront mutuellement et n'arriveront plus à s'entendre sur le rang. Les jugements de valeurs de l'aristocratie guerrière sont fondés sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux et exercices physiques et en général tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse. La façon d'apprécier de la haute classe sacerdotale repose sur d'autres conditions premières : tant pis pour elle quand il s'agit de guerre. Les prêtres, le fait est notoire, sont les *ennemis les plus méchants* — pourquoi donc ? Parce qu'ils sont les plus incapables. L'impuissance fait croître en eux une haine monstrueuse, sinistre, intellectuelle et venimeuse. Les grands vindicatifs, dans l'histoire, ont toujours été des prêtres, comme aussi les vindicatifs les plus spirituels : — auprès de l'esprit que déploie la vengeance du prêtre tout autre esprit entre à peine en ligne de compte. L'histoire de l'humanité serait à vrai dire une chose bien inepte sans l'esprit dont les impuissants l'ont animée. Allons droit à

l'exemple le plus saillant. Tout ce qui sur terre a été entrepris contre les « nobles », les « puissants », les « maîtres », le « pouvoir », n'entre pas en ligne de compte, si on le compare à ce que *les Juifs* ont fait : les Juifs, ce peuple sacerdotal qui a fini par ne pouvoir trouver satisfaction contre ses ennemis et ses dominateurs que par une radicale transmutation de toutes les valeurs, c'est-à-dire par un acte de *vindicte essentiellement spirituel*. Seul un peuple de prêtres pouvait agir ainsi, ce peuple qui vengeait d'une façon sacerdotale sa haine rentrée. Ce sont des Juifs, qui, avec une formidable logique, ont osé le renversement de l'aristocratique équation des valeurs (bon, noble, puissant, beau, heureux, aimé de Dieu.) Ils ont maintenu ce renversement avec l'acharnement d'une haine sans borne (la haine de l'impuissance) et ils ont affirmé : « Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les petits seuls sont les bons ; ceux qui souffrent, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude — par contre, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les avides, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez aussi les réprouvés, les maudits, les damnés ! »… On sait *qui* a recueilli l'héritage de cette dépréciation judaïque… Je rappelle, à propos de l'initiative monstrueuse et néfaste au-delà de toute expression que les Juifs ont prise par cette déclaration de guerre radicale entre toutes, la conclusion à laquelle je suis arrivé en un autre endroit (*Par delà le bien et le mal*, aph. 195). — Je veux dire que c'est avec les Juifs que commence *le soulèvement des esclaves dans la morale :* ce soulèvement qui traîne à sa suite une histoire longue de vingt siècles et que nous ne perdons aujourd'hui de vue que — parce qu'il a été victorieux…

## 8.

— Mais vous ne comprenez pas ? Vous n'avez pas d'yeux pour une chose qui a eu besoin de deux mille ans pour triompher ?… Il n'y a pas lieu de s'en étonner : tout ce qui est *long* est difficile à voir, à embrasser d'un coup d'œil. Or, *voici* ce qui s'est passé : sur le tronc de cet arbre de la vengeance et de la haine, de la haine judaïque — la plus profonde et la plus sublime que le monde ait jamais connue, de la haine créatrice de l'idéal, de la haine qui transmue les valeurs, une haine qui n'eut jamais sa pareille sur la terre — de cette haine sortit quelque chose de non moins incomparable, un *amour nouveau*, la plus profonde et la plus sublime de toutes les formes de l'amour : — et d'ailleurs sur quel autre tronc cet amour aurait-il pu s'épanouir ?… Mais que l'on ne s'imagine pas qu'il se développa sous forme de négation de cette soif de vengeance, comme antithèse de la haine judaïque ! Non, tout au contraire. L'amour est sorti de cette haine, s'épanouissant comme sa couronne, une couronne triomphante qui s'élargit sous les chauds rayons d'un soleil de pureté, mais qui, dans ce domaine nouveau, sous le règne de la lumière et du sublime, poursuit toujours encore les mêmes buts que la haine : la victoire, la conquête, la séduction, tandis que les racines de la haine pénétraient, avides et opiniâtres, dans le domaine souterrain des ténèbres et du mal. Ce Jésus de Nazareth, cet évangile incarné de l'amour, ce « Sauveur » qui apportait aux pauvres, aux malades, aux pécheurs, la béatitude et la victoire — n'était-il pas précisément la séduction dans sa forme la plus sinistre et la

plus irrésistible, la séduction qui devait mener par un détour à ces valeurs *judaïques*, à ces rénovations de l'idéal ? Le peuple d'Israël n'a-t-il pas atteint, par la voie détournée de ce Sauveur, de cet apparent adversaire qui semblait vouloir disperser Israël, le dernier but de sa sublime rancune ? N'est-ce pas par l'occulte magie noire d'une politique vraiment *grandiose* de la vengeance, d'une vengeance prévoyante, souterraine, lente à saisir et à calculer ses coups, qu'Israël même a dû renier et mettre en croix, à la face du monde, le véritable instrument de sa vengeance, comme si cet instrument était son ennemi mortel, afin que le « monde entier », c'est-à-dire tous les ennemis d'Israël, eussent moins de scrupules à mordre à cet appât ? Pourrait-on d'ailleurs s'imaginer, en s'aidant de tous les raffinements de l'esprit, un appât plus *dangereux* encore ? Quelque chose qui égalerait par sa puissance de séduction, par sa force de leurre et d'étourdissement ce symbole de la « sainte croix », cet horrible paradoxe d'un « Dieu mis en croix », ce mystère d'une inimaginable et dernière cruauté, la cruauté folle d'un Dieu se crucifiant lui-même *pour le salut de l'humanité ?*… Il est du moins certain qu'avec sa vengeance et sa transmutation de toutes les valeurs, Israël a toujours triomphé de nouveau *sub hoc signo*, de tout autre idéal, de tout idéal plus noble.

## 9.

— « Mais que nous parlez-vous encore d'un idéal plus noble ! Inclinons-nous devant le fait accompli : c'est le peuple qui l'a emporté — ou bien « les esclaves », ou bien « la populace », ou bien « le troupeau », nommez-les comme vous voudrez —, si c'est aux Juifs qu'on le doit, eh bien ! jamais peuple n'a eu une mission historique plus considérable. Les « maîtres » sont abolis ; la morale de l'homme du commun a triomphé. Libre à vous de comparer cette victoire à un empoisonnement du sang (elle a opéré le mélange des races) — je n'y contredis pas ; mais il est indubitable que cette intoxication a réussi. La « rédemption ou la délivrance » du genre humain (je veux dire l'affranchissement du joug des « maîtres ») est en excellente voie ; tout se judaïse, ou se christianise, ou se voyoucratise à vue d'œil (que nous importent les mots !). Les progrès de cet empoisonnement de l'humanité par tout le corps semblent irrésistibles, son allure et sa marche pourront même dès aujourd'hui se ralentir toujours davantage, devenir toujours plus délicates, plus imperceptibles, plus réfléchies — on a du temps devant soi… L'Église a-t-elle encore dans cette sphère une tâche nécessaire à remplir ? a-t-elle, d'une façon générale, encore un droit à l'existence ? Ou bien pourrait-on s'en passer ? *Quæritur.* Il semble qu'elle entrave et retarde cette marche plutôt que de l'accélérer ? Eh bien ! voilà qui pourrait constituer précisément son utilité… Assurément, elle a quelque chose de grossier et de rustique qui répugne à une intelligence un peu délicate et à un goût vraiment moderne. Ne devrait-elle pas, pour le moins, gagner un peu en raffinement ?… Elle repousse aujourd'hui plus qu'elle ne séduit… Qui de nous voudrait être libre penseur si l'Église n'existait pas ? L'Église nous répugne, mais *non pas* son poison… Mettez de côté l'Église, et nous aimerons aussi le poison… » — Tel fut l'épilogue que fit à mon discours un « libre penseur », un honnête animal, comme il l'a surabondamment prouvé, et de plus un démocrate ; il m'avait écouté jusque-là, mais il ne put pas

supporter mon silence. Or, en cet endroit j'ai beaucoup de choses à taire. —

## 10.

— La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment* lui-même devient créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres, à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire. Tandis que toute morale aristocratique naît d'une triomphale affirmation d'elle-même, la morale des esclaves oppose dès l'abord un « non » à ce qui ne fait pas partie d'elle-même, à ce qui est « différent » d'elle, à ce qui est son « non-moi » : et *ce* non est son acte créateur. Ce renversement du coup d'œil appréciateur — ce point de vue *nécessairement* inspiré du monde extérieur au lieu de reposer sur soi-même — appartient en propre au ressentiment : la morale des esclaves a toujours et avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir ; son action est foncièrement une réaction. Le contraire a lieu, lorsque l'appréciation des valeurs est celle des maîtres : elle agit et croît spontanément, elle ne cherche son antipode que pour s'affirmer soi-même avec encore plus de joie et de reconnaissance, — son concept négatif « bas », « commun », « mauvais » n'est qu'un pâle contraste né tardivement en comparaison de son concept fondamental, tout imprégné de vie et de passion, ce concept qui affirme « nous les aristocrates, nous les bons, les beaux, les heureux ! » Lorsque le système d'appréciation aristocratique se méprend et pèche contre la réalité, c'est dans une sphère qui ne lui est *pas* suffisamment connue, une sphère qu'il se défend même avec dédain de connaître telle qu'elle est : il lui arrive donc de méconnaître la sphère qu'il méprise, celle de l'homme du commun, du bas peuple. Que l'on considère d'autre part que l'habitude du mépris, du regard hautain, du coup d'œil de supériorité, à supposer qu'elle *fausse* l'image du méprisé, reste toujours bien loin derrière la défiguration violente à laquelle la haine rentrée et la rancune de l'impuissant se livreront — en effigie bien entendu — sur la personne de l'adversaire. De fait, il y a dans le mépris trop de négligence et d'insouciance, trop de joie intime et personnelle pour que l'objet du mépris se transforme en une véritable caricature, en un monstre. Qu'on ne perde pas de vue les *nuances* presque bienveillantes dont l'aristocratie grecque, par exemple, pare tous les mots qui lui servent à établir la distinction entre elle et le bas peuple ; il s'y mêle constamment le *miel* d'une sorte de pitié, d'égard, d'indulgence, au point que presque tous les mots qui désignent l'homme du commun ont fini par devenir synonymes de « malheureux », « digne de pitié » (comparez : δειλός, δείλαιος, πονηρός, μοχθηρός, ces deux derniers voulant caractériser l'homme du commun en tant qu'esclave de son labeur et bête de somme). — Il faut songer d'autre part que les termes « mauvais », « bas », « malheureux » produisaient toujours sur l'oreille grecque une tonalité où dominait la nuance « malheureux » ; tout cela n'est que l'héritage du vieux système d'évaluation aristocratique plus distingué, qui ne se dément même pas dans l'art de mépriser (— rappelons aux philologues le sens où sont employés les mots : οἰζυρός, ἄνολβος, τλήμων, δυστυχεῖν, ξυμφορά). Les « hommes de haute naissance » avaient le *sentiment* d'être les « heureux » ; ils

n'avaient pas besoin de construire artificiellement leur bonheur en se comparant à leurs ennemis, en *s'en imposant* à eux-mêmes (comme font tous les hommes du ressentiment) ; et de même en leur qualité d'hommes complets, débordants de vigueur et, par conséquent, *nécessairement* actifs, ils ne savaient pas séparer le bonheur de l'action, — chez eux, l'activité était nécessairement mise au compte du bonheur (de là l'origine de l'expression εὐ πράττειν). — Tout cela est en contradiction profonde avec le « bonheur » tel que l'imaginent les impuissants, les opprimés, accablés sous le poids de leurs sentiments hostiles et venimeux, chez qui le bonheur apparaît surtout sous forme de stupéfiant, d'assoupissement, de repos, de paix, de « sabbat », de relâchement pour l'esprit et le corps, bref sous sa forme *passive*. Tandis que l'homme vit plein de confiance et de franchise envers lui-même (γενναῖος, « né noble », souligne la nuance de « franchise » et peut-être celle de « naïveté »), l'homme du ressentiment n'est ni franc, ni naïf, ni loyal envers lui-même. Son âme *louche*, son esprit aime les recoins, les faux-fuyants et les portes dérobées, tout ce qui se dérobe le charme, c'est là qu'il retrouve *son* monde, *sa* sécurité, *son* délassement ; il s'entend à garder le silence, à ne pas oublier, à attendre, à se rapetisser provisoirement, à s'humilier. Une telle race composée d'hommes du *ressentiment* finira nécessairement par être plus *prudente* que n'importe quelle race aristocratique, aussi honorera-t-elle la prudence en une tout autre mesure : elle en fera une condition d'existence de premier ordre, tandis que chez les hommes de distinction la prudence prend facilement un certain vernis de luxe et de raffinement : — c'est qu'ici elle a une importance bien moindre que la complète sûreté dans le fonctionnement des instincts régulateurs *inconscients*, ou même qu'une certaine imprudence, par exemple la témérité irréfléchie qui court sus au danger, qui se jette sur l'ennemi, ou bien encore que cette spontanéité enthousiaste dans la colère, l'amour, le respect, la gratitude et la vengeance, à quoi les âmes de distinction se sont reconnues de tout temps. Et même le ressentiment, lorsqu'il s'empare de l'homme noble, s'achève et s'épuise par une réaction instantanée, c'est pourquoi il n'*empoisonne* pas : en outre, dans des cas très nombreux, le ressentiment n'éclate pas du tout, lorsque chez les faibles et les impuissants il serait inévitable. Ne pas pouvoir prendre longtemps au sérieux ses ennemis, ses malheurs et jusqu'à ses *méfaits* — c'est le signe caractéristique des natures fortes, qui se trouvent dans la plénitude de leur développement et qui possèdent une surabondance de force plastique, régénératrice et curative qui va jusqu'à faire oublier. (Un bon exemple dans ce genre, pris dans le monde moderne, c'est Mirabeau, qui n'avait pas la mémoire des insultes, des infamies que l'on commettait à son égard, et qui ne pouvait pas pardonner, uniquement parce qu'il — oubliait). Un tel homme, en une seule secousse, se débarrasse de beaucoup de vermine qui chez d'autres s'installe à demeure ; c'est ici seulement qu'est possible le véritable « *amour* pour ses ennemis », à supposer qu'il soit possible sur terre. Quel respect de son ennemi a l'homme supérieur ! — et un tel respect est déjà la voie toute tracée vers l'amour… Sinon comment ferait-il pour avoir son ennemi à lui, un ennemi qui lui est propre comme une distinction, car il ne peut supporter qu'un ennemi chez qui il n'y ait rien à mépriser et *beaucoup* à vénérer ! Par contre, si l'on se représente « l'ennemi » tel que le conçoit l'homme du ressentiment, — on constatera que c'est là son exploit, sa création propre : il a conçu

« l’ennemi méchant », le « malin » en tant que concept fondamental, et c’est à ce concept qu’il imagine une antithèse « le bon », qui n’est autre que — lui-même…

## 11.

Nous ne rencontrons donc ici que des procédés opposés à ceux de l’homme noble qui, après avoir conçu spontanément et par anticipation, c’est-à-dire tiré de son propre « moi », l’idée fondamentale de « bon », n’arrive à créer la conception du « mauvais » qu’en partant de cette idée. Ces deux termes, ce « mauvais » d’origine aristocratique et ce « méchant » distillé dans l’alambic de la haine insatiable — le premier une création postérieure, un accessoire, une nuance complémentaire, le second, au contraire, l’idée originale, le commencement, l’acte par excellence dans la conception d’une morale des esclaves — quel contraste n’offrent-ils pas, ces deux termes « mauvais » et « méchant », tous deux opposés en apparence au concept unique : « bon ». Mais le concept « bon » n’est *pas* unique ; pour s’en convaincre qu’on se demande plutôt ce qu’est en réalité le « méchant » au sens de la morale du ressentiment. La réponse rigoureusement exacte, la voici : ce méchant est *précisément* le « bon » de l’autre morale, c’est l’aristocrate, le puissant, le dominateur, mais noirci, vu et pris à rebours par le regard venimeux du ressentiment. Il est ici un point que nous serons les derniers à vouloir contester : celui qui n’a connu ces « bons » que comme ennemis n’a certainement connu que des *ennemis méchants*, car ces mêmes hommes qui, *inter pares*, sont si sévèrement tenus dans les bornes par les coutumes, la vénération, l’usage, la gratitude et plus encore par la surveillance mutuelle et la jalousie — et qui, d’autre part, dans leurs relations entre eux se montrent si ingénieux pour tout ce qui concerne les égards, l’empire sur soi-même, la délicatesse, la fidélité, l’orgueil et l’amitié, — ces mêmes hommes, lorsqu’ils sont hors de leur cercle, là où commencent les étrangers (« l’*étranger* »), ne valent pas beaucoup mieux que des fauves déchaînés. Alors ils jouissent pleinement de l’affranchissement de toute contrainte sociale, ils se dédommagent dans les contrées incultes de la tension que fait subir toute longue réclusion, tout emprisonnement dans la paix de la communauté, ils *retournent* à la simplicité de conscience du fauve, ils redeviennent des monstres triomphants, qui sortent peut-être d’une ignoble série de meurtres, d’incendies, de viols, d’exécutions avec autant d’orgueil et de sérénité d’âme que s’il ne s’agissait que d’une escapade d’étudiants, et persuadés qu’ils ont fourni aux poètes ample matière à chanter et à célébrer. Au fond de toutes ces races aristocratiques, il est impossible de ne pas reconnaître le fauve, la superbe *brute blonde* rôdant en quête de proie et de carnage ; ce fond de bestialité cachée a besoin, de temps en temps, d’un exutoire, il faut que la brute se montre de nouveau, qu’elle retourne à sa terre inculte ; — aristocratie romaine, arabe, germanique ou japonaise, héros homériques, vikings scandinaves — tous se valent pour ce qui est de ce besoin. Ce sont les races nobles qui ont laissé l’idée de « barbare » sur toutes les traces de leur passage ; leur plus haut degré de culture en trahit encore la conscience et même l’orgueil (par exemple quand Périclès dit à ses Athéniens dans sa fameuse Oraison funèbre : « Notre audace s’est frayé un passage par terre et par mer, s’élevant partout d’impérissables monuments, en *bien* et en *mal*. ») Cette « audace » des races nobles,

audace folle, absurde, spontanée ; la nature même de leurs entreprises, imprévues et invraisemblables — Périclès célèbre surtout la ῥαθυμία des Athéniens — ; leur indifférence et leur mépris pour toutes les sécurités du corps, pour la vie, le bien-être ; la gaieté terrible et la joie profonde qu'ils goûtent à toute destruction, à toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté : — tout cela se résumait pour ceux qui en étaient les victimes, dans l'image du « barbare », de « l'ennemi méchant », de quelque chose comme le « Vandale ». La méfiance profonde, glaciale, que l'Allemand inspire dès qu'il arrive au pouvoir — et il l'inspire une fois de plus de nos jours — est encore un contrecoup de cette horreur insurmontable que pendant des siècles l'Europe a éprouvée devant les fureurs de la blonde brute germanique (— quoiqu'il existe à peine un rapport de catégories, et encore moins une consanguinité entre les anciens Germains et les Allemands d'aujourd'hui). J'ai déjà attiré l'attention sur l'embarras d'Hésiode lorsqu'il imagina la succession des âges de la civilisation et chercha à les représenter par l'or, l'argent et l'airain ; il ne put échapper autrement à la contradiction que lui offrait le monde homérique, aussi magnifique qu'horrible et brutal, qu'en divisant un âge en deux parties qu'il fit se succéder l'une à l'autre : — d'abord l'âge des héros et des demi-dieux de Troie et de Thèbes, tel que ce monde était demeuré dans l'imagination des races aristocratiques qui voyaient dans ces héros leurs propres aïeux ; ensuite, l'âge d'airain, c'est-à-dire le même monde, tel qu'il apparaissait aux descendants des opprimés, des dépouillés, des violentés, de ceux qu'on avait emmenés et vendus comme esclaves : certes un âge d'airain, dur, froid, cruel, insensible, sans conscience, écrasant tout et couvrant tout de son sang. Si l'on admet comme vrai, ce qui aujourd'hui est tenu pour tel, que le *sens de toute culture* soit justement de *domestiquer* le fauve « humain », pour en faire, par l'élevage, un animal apprivoisé et civilisé, on devrait sans aucun doute considérer comme les véritables *instruments de la culture* tous ces instincts de réaction et de ressentiment par quoi les races aristocratiques, tout comme leur idéal, ont été, en fin de compte, humiliées et domptées ; il est vrai que ceci ne signifierait pas encore que les *représentants* de ces instincts fussent en même temps ceux de la culture. Le contraire me paraît aujourd'hui non seulement vraisemblable, mais *évident*. Ce sont ces « héros » des instincts d'abaissement et de haine, héritiers de tout ce qui en Europe ou ailleurs était né pour l'esclavage, ces résidus d'éléments pré-aryens en particulier — ce sont eux qui représentent le *recul* de l'humanité ! Ces « instruments de la culture » sont la honte de l'homme, ils font mettre en suspicion la « culture » même et fournissent un argument contre elle. Il se peut qu'on ait parfaitement raison de ne pas cesser de craindre la brute blonde qui est au fond de toutes les races aristocratiques et de se mettre en garde contre elle, mais qui n'aimerait pas cent fois mieux trembler de peur s'il peut admirer en même temps, que de n'avoir rien à craindre, mais d'être abreuvé de dégoût au spectacle de l'abâtardissement, du rapetissement, de l'étiolement, de l'intoxication à quoi l'œil ne peut se soustraire ? Et n'est-ce pas là ce qui nous attend fatalement ? Qu'est-ce qui produit aujourd'hui notre aversion pour « l'homme » ? — Car l'homme est pour nous une cause de *souffrance*, cela n'est pas douteux. — Ce n'est pas la crainte, c'est bien plutôt le fait que chez l'homme rien ne nous inspire plus la crainte ; que la basse vermine « homme » s'est mise en avant, s'est mise à pulluler ; que « l'homme domestiqué », irrémédiablement mesquin et

débile, a déjà commencé à se considérer comme terme et expression définitive, comme sens de l'histoire, comme « homme supérieur » ; — oui, et encore qu'il ait un certain droit à se considérer comme tel en présence de l'énorme abâtardissement, de la maladie, de la lassitude, de la sénilité qui se sont mis à gangrener l'Europe, à se croire un être relativement robuste, au moin encore apte à vivre et à affirmer la vie…

## 12.

— Je ne puis ici étouffer un soupir et refouler un dernier espoir. Qu'est-ce donc qui m'est tout à fait insupportable, particulièrement à moi ? De quoi ne puis-je absolument pas venir à bout ? Qu'est-ce qui me suffoque et m'abat ? Air vicié ! air vicié ! Quelque chose de mal venu s'approche de moi ; faut-il que je respire les entrailles d'une âme manquée ?… Que ne supporte-t-on pas en fait de misères ; de privations, d'intempéries, d'infirmités, de soucis et d'isolements ? Au fond, nous pouvons venir à bout de tout cela, tels que nous sommes, nés pour une existence souterraine, pour une vie de combat ; on finit toujours par revenir à la lumière, l'on a toujours son heure dorée de victoire, — et l'on se dresse alors, tel qu'on est né, infrangible, l'esprit tendu, prêt à atteindre des buts nouveaux, des buts plus difficiles, plus lointains, tendu comme un arc que l'effort ne fait que tendre davantage. — Mais de temps en temps accordez-moi — si du moins vous existez, par-delà le bien et le mal, ô protectrices divines ! — accordez-moi un regard, que je puisse jeter sur quelque être absolument complet, réussi jusqu'au bout, heureux, puissant, triomphant, de la part de qui il y ait encore quelque chose à craindre ! Un regard sur un homme qui justifie l'homme, sur un coup de bonheur qui apporte à l'homme son complément et son salut, grâce auquel on pourrait garder sa foi en l'homme !… Car voici ce qui en est : le rapetissement et le nivellement de l'homme européen cachent notre plus grand danger, ce spectacle rend l'âme lasse… Nous ne voyons aujourd'hui rien qui permette de devenir plus grand, nous pressentons que tout va en s'abaissant, pour se réduire de plus en plus, à quelque chose de plus mince, de plus inoffensif, de plus prudent, de plus médiocre, de plus indifférent encore, jusqu'au superlatif des chinoiseries et des vertus chrétiennes, — l'homme, n'en doutons pas, devient toujours « meilleur »… Oui, le destin fatal de l'Europe est là — ayant cessé de craindre l'homme, nous avons aussi cessé de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui, de vouloir avec lui. L'aspect de l'homme nous lasse aujourd'hui. — Qu'est-ce que le nihilisme, si ce n'est cette lassitude-là ?… Nous sommes fatigués de l'*homme*…

## 13.

— Mais revenons à notre sujet : le problème de l'*autre* origine du concept *bon*, du concept *bon* tel que l'homme du ressentiment se l'est forgé, attend une solution concluante. Que les agneaux aient l'horreur des grands oiseaux de proie, voilà qui n'étonnera personne : mais ce n'est point une raison d'en vouloir aux grands oiseaux de proie de ce qu'ils ravissent les petits agneaux. Et si les agneaux se disent entre eux : « Ces oiseaux de proie sont méchants ; et celui qui est un oiseau de proie aussi peu que possible, voire même tout le contraire, un agneau — celui-là ne serait-il pas

bon ? » — il n'y aura rien à objecter à cette façon d'ériger un idéal, si ce n'est que les oiseaux de proie lui répondront par un coup d'œil quelque peu moqueur et se diront peut-être : « *Nous* ne leur en voulons pas du tout, à ces bons agneaux, nous les aimons même : rien n'est plus savoureux que la chair tendre d'un agneau. » — Exiger de la force qu'elle ne se manifeste *pas* comme telle, qu'elle ne soit pas une volonté de terrasser et d'assujettir, une soif d'ennemis, de résistance et de triomphes, c'est tout aussi insensé que d'exiger de la faiblesse qu'elle manifeste de la force. Une quantité de force déterminée répond exactement à la même quantité d'instinct, de volonté, d'action — bien plus, la résultante n'est pas autre chose que cet instinct, cette volonté, cette action même, et il ne peut en paraître autrement que grâce aux séductions du langage (et des erreurs fondamentales de la raison qui s'y sont figées) qui tiennent tout effet pour conditionné par une cause efficiente, par un « sujet » et se méprennent en cela. De même, en effet, que le peuple sépare la foudre de son éclat pour considérer l'éclair comme une *action* particulière, manifestation d'un sujet qui s'appelle la foudre, de même la morale populaire sépare aussi la force des effets de la force, comme si derrière l'homme fort, il y avait un *substratum* neutre qui *serait libre* de manifester la force ou non. Mais il n'y a point de *substratum* de ce genre, il n'y a point d' « être » derrière l'acte, l'effet et le devenir ; « l'acteur » n'a été qu'ajouté à l'acte — l'acte est tout. Le peuple dédouble en somme l'effet d'un effet : il tient le même phénomène d'abord pour une cause et ensuite pour l'effet de cette cause. Les physiciens ne font pas mieux quand ils disent que « la force actionne », que « la force produit tel ou tel effet », et ainsi de suite ; — notre science tout entière, malgré son sang-froid, son absence de passion, se trouve encore sous le charme du langage et n'a pas pu se débarrasser de ces espèces de petits incubes imaginaires qui sont les « sujets » (l'atome est, par exemple, un de ces incubes, de même la « chose en soi » de Kant). Quoi d'étonnant si les passions rentrées couvant sous la cendre, si la soif de vengeance et la haine utilisent cette croyance à leur profit, pour soutenir, avec une ferveur toute particulière, ce dogme qui affirme qu'*il est loisible* au fort de devenir faible, à l'oiseau de proie de se faire agneau : — on s'arroge ainsi le droit de *demander compte* à l'oiseau de proie de ce qu'il est oiseau de proie… Lorsque les opprimés, les écrasés, les asservis, sous l'empire de la ruse vindicative de l'impuissance, se mettent à dire : « Soyons le contraire des méchants, c'est-à-dire bons ! Est bon quiconque ne fait violence à personne, quiconque n'offense, ni n'attaque, n'use pas de représailles et laisse à Dieu le soin de la vengeance, quiconque se tient caché comme nous, évite la rencontre du mal et du reste attend peu de chose de la vie, comme nous, les patients, les humbles et les justes. » — Tout cela veut dire en somme, à l'écouter froidement et sans parti pris : « Nous, les faibles, nous sommes décidément faibles ; nous ferons donc bien de ne rien faire *de tout ce pour quoi nous ne sommes pas assez forts*. » — Mais cette constatation amère, cette prudence de qualité très inférieure que possède même l'insecte (qui, en cas de grand danger, fait le mort, pour ne rien faire de trop), grâce à ce faux monnayage, à cette impuissante duperie de soi, a pris les dehors pompeux de la vertu qui sait attendre, qui renonce et qui se tait, comme si la faiblesse *même* du faible — c'est-à-dire son *essence*, son activité, toute sa réalité unique, inévitable et indélébile — était un accomplissement libre, quelque chose de volontairement choisi, un acte de *mérite*.

Cette espèce d'homme a un *besoin* de foi au « sujet » neutre, doué du libre arbitre, et cela par un instinct de conservation personnelle, d'affirmation de soi, par quoi tout mensonge cherche d'ordinaire à se justifier. Le sujet (ou, pour parler le langage populaire, l'*âme*) est peut-être resté jusqu'ici l'article de foi le plus inébranlable, par cette raison qu'il permet à la grande majorité des mortels, aux faibles et aux opprimés de toute espèce, cette sublime duperie de soi qui consiste à tenir la faiblesse elle-même pour une liberté, tel ou tel état nécessaire pour un mérite.

## 14.

— Quelqu'un veut-il plonger son regard jusqu'au fond du mystère, où se cache la *fabrication de l'idéal* sur la terre ? Qui donc en aura le courage ! — Eh bien, regardez ! Voici une échappée sur cette ténébreuse usine. Mais attendez encore un moment, Monsieur le téméraire : il faut d'abord que votre œil s'habitue à ce faux jour, à cette lumière changeante… Vous y êtes ! Bon ! Parlez maintenant ! Que se passe-t-il dans ces profondeurs ? Dites-moi ce que vous voyez, ô homme des plus dangereuses curiosités ! — C'est *moi* maintenant qui vous écoute.

— « Je ne vois rien, mais je n'entends que mieux… C'est une rumeur circonspecte, un chuchotement à peine perceptible, un murmure sournois qui part de tous les coins et les recoins. Il me semble qu'on ment ; une douceur mielleuse englue chaque son. Un mensonge doit transformer la faiblesse en *mérite*, cela n'est pas douteux — il en est comme vous l'avez dit. » —

— Après !

— « Et l'impuissance qui n'use pas de représailles devient, par un mensonge, la « bonté » ; la craintive bassesse, « humilité » ; la soumission à ceux qu'on hait, « obéissance » (c'est-à-dire l'obéissance à quelqu'un dont ils disent qu'il ordonne cette soumission, — ils l'appellent Dieu). Ce qu'il y a d'inoffensif chez l'être faible, sa lâcheté, cette lâcheté dont il est riche et qui chez lui fait antichambre, et attend à la porte, inévitablement, cette lâcheté se pare ici d'un nom bien sonnant et s'appelle « patience », parfois même « vertu », sans plus ; « ne pas pouvoir se venger » devient « ne pas vouloir se venger » et parfois même le pardon des offenses (« car *ils* ne savent pas ce qu'ils font — nous seuls savons ce qu'*ils* font ! »). On parle aussi de « l'amour de ses ennemis » — et l'on sue à grosses gouttes. »

— Après !

— « Ils sont misérables, sans doute, tous ces marmotteurs de prières, tous ces faux-monnayeurs, quoique tapis au fond de leurs recoins, ils se tiennent chaud ; — mais ils prétendent que Dieu les a distingués et élus grâce à leur misère ; ne fouaille-t-on pas les chiens que l'on aime le plus ? Peut-être cette misère est-elle aussi une préparation, un temps d'épreuve, un enseignement, peut-être davantage encore — quelque chose qui trouvera un jour sa compensation, qui sera rendu au centuple, à un taux énorme, en or, non ! en bonheur. C'est ce qu'ils appellent la « félicité éternelle ».

— Après !

— « Maintenant ils me donnent à entendre que non seulement ils sont meilleurs que les puissants, les maîtres du monde dont ils doivent lécher les crachats (*non pas* par crainte, oh ! point du tout par crainte ! mais parce que Dieu ordonne d'honorer toutes les autorités) —, que non seulement ils sont meilleurs, mais encore que leur part est meilleure ou du moins qu'elle le sera un jour. Mais assez ! assez ! Je n'y tiens plus. De l'air ! De l'air ! Cette officine où *l'on fabrique l'idéal*, il me semble qu'elle sent le mensonge à plein nez. »

— Halte ! Un instant encore ! Vous n'avez rien dit encore de ces virtuoses de la magie noire qui savent ramener le noir le plus épais à la blancheur du lait et de l'innocence : — n'avez-vous pas remarqué ce qui fait leur perfection dans le raffinement, leur touche d'artiste la plus hardie, la plus subtile, la plus spirituelle, la plus mensongère ? Prenez-y bien garde ! Ces êtres souterrains gonflés de vengeance et de haine — que font-ils de cette vengeance et de cette haine ? Avez-vous jamais entendu un pareil langage ? À n'en croire que leurs paroles, vous seriez-vous douté que vous vous trouviez au milieu de tous ces hommes du ressentiment ?…

— « Je vous entends et j'ouvre de nouveau les oreilles (hélas ! trois fois hélas ! et me voilà derechef obligé de me boucher le nez !) Ce n'est qu'à présent que je saisis ce qu'ils ont répété tant de fois : « Nous autres bons — *nous sommes les justes* » — ce qu'ils demandent, ils ne l'appellent pas représailles, mais bien « le triomphe de la *justice* » ; ce qu'ils haïssent, ce n'est pas leur ennemi, non ! ils haïssent l'« injustice », l'« impiété » ; ils croient et espèrent, non pas en la vengeance, en l'ivresse de la douce vengeance (— « plus douce que le miel », disait déjà Homère), mais bien « en la victoire de Dieu, du *Dieu de justice* sur les impies » ; ce qu'il leur reste à aimer sur terre, ce ne sont pas leurs frères dans la haine, mais, à ce qu'ils disent, « leurs frères en amour », tous les bons et les justes de la terre. »

— Et comment appellent-ils ce qui leur sert de fiche de consolation dans toutes les peines de l'existence — leur fantasmagorie et leur anticipation de la béatitude à venir ?

— « Comment ? Est-ce que j'ai bien entendu ? Ils appellent cela « le jugement dernier », la venue de *leur* règne, du « règne de Dieu » — mais, *en attendant*, ils vivent dans « la foi », « l'espérance » et « la charité ».

— Assez ! Assez !

## 15.

Dans la foi en quoi ? Dans l'amour, dans l'espérance de quoi ? — Ces faibles —, eux aussi, veulent être quelque jour les forts, il n'y a pas à en douter, *leur* « règne » doit aussi venir quelque jour — c'est ce qui chez eux, répétons-le, s'appelle tout simplement « le règne de Dieu » : ils sont si humbles en toutes choses ! Rien que pour voir *cela*, pour vivre *cela*, il est nécessaire de vivre longtemps, par delà la mort, — oui, il faut la vie *éternelle*, afin qu'on puisse se dédommager éternellement, dans le « règne de Dieu », de cette existence terrestre passée dans « la foi, l'espérance et la charité ». Se dédommager de quoi et par quoi ? Dante s'est, à ce qu'il me semble,

grossièrement mépris, lorsque, avec une ingénuité qui fait frissonner, il grava au-dessus de la porte de son enfer, cette inscription : « Moi aussi, l'amour éternel m'a créé. » — Au-dessus de la porte du paradis chrétien et de sa « béatitude éternelle », on pourrait écrire, en tous les cas à meilleur droit : « Moi aussi, la haine éternelle m'a créé » — en admettant qu'une vérité puisse briller au-dessus de la porte qui mène à un mensonge ! Car qu'est-ce donc que la béatitude de ce paradis ?… Peut-être pourrions-nous déjà le deviner ; mais il vaut mieux donner la parole à une indiscutable autorité en telle matière, au grand maître saint Thomas d'Aquin. « *Beati in regno cœlesti*, dit-il avec la douceur d'un agneau, *videbunt pœnas damnatorum, ut beatitudo illis magis complaceat. »* Ou bien veut-on entendre quelque chose d'un ton plus violent, la parole d'un père de l'Église triomphant qui déconseillait à ses fidèles les voluptés cruelles des spectacles publics ? — et pourquoi ? « La foi, dit-il, *De spectac. c. 29 ss.* —, la foi nous offre bien davantage, quelque chose de beaucoup plus fort ; grâce au salut par le Christ nous avons à notre portée des joies bien supérieures ; en place des athlètes nous avons nos martyrs ; nous faut-il du sang, eh bien ! et celui du Christ ?… Mais qu'est tout cela à côté de ce qui nous attend le jour de son retour, le jour de son triomphe ? » — Et voilà ce visionnaire extatique qui continue : « *At enim supersunt alia spectacula, ille ultimus et perpetuus judicii dies, ille nationibus inspiratus, ille derisus, cum tanta sæculi vetustas et tot ejus nativitates uno igne haurientur. Quæ tunc spectaculi latitudo ! Quid admirer ! Quid rideam ! Ubi gaudeam ! Ubi exultem, spectans tot et tantos reges, qui in cœlum recepti nuntiabantur, cum ipso Jove et ipsi suis testibus in imis tenebris congemescentes ! Item præsides* (les gouverneurs des provinces) *persecutores dominici nominis sævioribus quam ipsi flammis sævierunt insultantibus contra Christianos liquescentes ! Quos præterea sapientes illos philosophos coram discipulis suis una conflagrantibus erubescentes, quibus nihil at deum pertinere suadebant, quibus animas aut nullas aut non in pristina corpora redituras affirmabant ! Etiam poëtas non ad Rhadamanti nec ad Minois, sed ad inopinati Christi tribunal palpitantes ! Tunc magis tragœdi audienti, magis scilicet vocales* (mieux en voix, braillards encore plus terribles) *in sua propria calamitate ; tunc histriones cognoscendi, solutiores multo per ignem ; tunc spectandus auriga in flammea rota tolus rubens, tunc xystici contemplandi non in gymnasiis, sed in igne jaculati, nisi quod ne tunc quidem illus velim vivos, ut qui malim ad eos potius conspectum insatiabilem conferre, qui in dominum desævierunt. Hic est ille, dicam, fabri aut quæstuariæ filius* (à partir de cet endroit Tertullien entend parler des Juifs comme le prouve tout ce qui suit et en particulier cette désignation de la mère de Jésus, connue d'après le Talmud), *sabbati destructor, Samarites et dæmonium habens. Hic est, quem a Juda redemistis, hic est ille arundine et colaphis diverberatus, spuntamentis dedecoratus, felle et aceto potatus. Hic est, quem clam discentes subripuerunt, ut resurrexisse dicatur vel hortulanus detraxit, ne lactucæ suæ frequentia commeantium læderentur. Ut talia spectes, ut talibus exultes, quis tibi prætor aut consul aut quæstor aut sacerdos de sua liberalitate præstabit ? Et tamen hæc jam habemus quodammodo per fidem spiritu imaginante representata. Ceterum qualia illa sunt, quæ nec oculus vidit nec auris audivit nec in cor hominis ascenderunt ?* (I, Cor. II, 9.) *Credo circo et utraque cavea* (première et deuxième galerie, ou, selon d'autres, la scène comique et la scène

tragique) *et omni stadio gratiora. » — Per fidem* : car ainsi il est écrit.

## 16.

Arrivons à notre conclusion. Les deux valeurs opposées « bon et mauvais », « bien et mal » se sont livré en ce monde, pendant des milliers d'années, un combat long et terrible ; et bien que depuis longtemps la seconde valeur l'ait emporté, aujourd'hui encore il ne manque pas d'endroits où la lutte se poursuit avec des chances diverses. On pourrait même dire que, depuis lors, elle a été portée toujours plus haut et que, par ce fait, elle est devenue toujours plus spirituelle : en sorte qu'il n'y a peut-être pas aujourd'hui de signe plus distinctif pour reconnaître une *nature supérieure*, une nature de haute intellectualité que la rencontre de cette antinomie dans ces cerveaux qui présentent pour de telles idées un véritable champ de bataille. Le symbole de cette lutte tracée dans des caractères restés lisibles au-dessus de toute l'histoire de l'humanité c'est « Rome contre la Judée, la Judée contre Rome ». — Il n'y eut point jusqu'à ce jour d'événement plus considérable que *cette* lutte, *cette* mise en question, *ce* conflit mortel. Rome sentait dans le Juif quelque chose comme une nature opposée à la sienne, un monstre placé à son antipode ; à Rome, on considérait le Juif comme « un être *convaincu de haine* contre le genre humain » : avec raison, si c'est avec raison que l'on voit le salut et l'avenir de l'humanité dans la domination absolue des valeurs aristocratiques, des valeurs romaines. Quels sentiments éprouvaient par contre les Juifs à l'égard de Rome ? Mille indices nous permettent de le deviner, mais il suffit de se remettre en mémoire l'Apocalypse de saint Jean, le plus sauvage des attentats écrits que la vengeance ait sur la conscience. (Il ne faudrait d'ailleurs pas estimer trop bas la logique profonde de l'instinct chrétien pour avoir associé précisément ce livre de haine au nom du disciple d'amour, ce même disciple à qui on attribua la paternité de l'évangile d'amoureuse exaltation — il y a là une part de vérité, quelle que soit d'ailleurs l'énormité de la falsification littéraire mise en œuvre pour atteindre ce but.) Les Romains étaient les forts et les nobles, ils l'étaient à un point que jamais jusqu'à présent sur la terre il n'y a eu plus fort et plus noble, même en rêve ; chaque vestige de leur domination, jusqu'à la moindre inscription, procure du ravissement, en admettant que l'on sache deviner *quelle* main était à l'œuvre. Les Juifs, au contraire, étaient ce peuple sacerdotal du ressentiment *par excellence*, un peuple qui possédait dans la morale populaire une génialité qui n'a pas son égale : il suffira de comparer aux Juifs des peuples doués de qualités voisines, comme par exemple les Chinois et les Allemands, pour discerner ce qui est de premier ordre et ce qui est de cinquième ordre. Lequel des deux peuples a vaincu provisoirement, Rome ou la Judée ? Mais la réponse n'est point douteuse ; que l'on songe plutôt devant qui aujourd'hui, à Rome même, on se courbe comme devant le substratum de toutes les valeurs supérieures — et non seulement à Rome, mais sur toute une moitié de la terre, partout où l'homme est domestiqué ou tend à l'être — *devant trois Juifs* on ne l'ignore pas, et *devant une Juive* (devant Jésus de Nazareth, devant le pêcheur Pierre, devant Paul qui faisait des tentes et devant la mère du susdit Jésus, nommée Marie). Voilà un fait bien remarquable : sans aucun doute Rome a été vaincue. Il est vrai qu'il y a eu pendant la Renaissance un réveil superbe et inquiétant de l'idéal classique, de

l’évaluation noble de toutes choses : la Rome ancienne, elle-même, se met à s’agiter comme si elle se réveillait d’une léthargie, écrasée, comme elle l’était, par une Rome nouvelle, cette Rome judaïsée, édifiée sur des ruines, qui présentait l’aspect d’une synagogue œcuménique et que l’on appelait « Église » : mais aussitôt la Judée se mit à triompher de nouveau, grâce à ce mouvement de ressentiment (allemand et anglais) foncièrement plébéien que l’on appelle la Réforme, sans oublier ce qui devrait en sortir, la restauration de l’Église, — et aussi le rétablissement du silence de tombeau sur la Rome classique. Dans un sens plus décisif, plus radical encore, la Judée remporta une nouvelle victoire sur l’idéal classique, avec la Révolution française : c’est alors que la dernière noblesse politique qui subsistait encore en Europe, celle des dix-septième et dix-huitième siècles *français*, s’effondra sous le coup des instincts populaires du ressentiment, — ce fut une allégresse immense, un enthousiasme tapageur comme jamais on n’en avait vu sur la terre ! Il est vrai qu’il se produisit tout à coup, au milieu de ce vacarme, la chose la plus prodigieuse et la plus inattendue : l’idéal antique se dressa *en personne* et avec une splendeur insolite, devant les yeux et la conscience de l’humanité, — et encore une fois, mais d’une façon plus forte, plus simple, plus pénétrante que jamais, retentit, en face du mot d’ordre mensonger du ressentiment qui affirme *la prérogative du plus grand nombre*, en face de la volonté de l’abaissement, de l’avilissement, du nivellement et de la déchéance, en face du crépuscule des hommes, le terrible et enchanteur mot d’ordre contraire de *la prérogative du petit nombre !* Comme une dernière indication de *l’autre* voie apparut Napoléon, homme unique et tardif si jamais il en fut, et par lui le problème incarné de l’*idéal noble par excellence* — qu’on réfléchisse bien au problème que cela est : Napoléon, cette synthèse de l’*inhumain* et du *surhumain !*…

# 17.

— C’en était-il fait à partir de cette époque ? Cette antithèse dans l’idéal, grandiose entre toutes, fut-elle pour jamais reléguée *ad acta ?* ou bien ajournée à une époque lointaine ?… Ne verra-t-on pas quelque jour le vieil incendie se ranimer avec plus de violence encore parce qu’il a été si longtemps contenu ? Bien plus : ne devons-nous pas désirer *cela* de toutes nos forces ? le vouloir même ? Ne devons-nous pas y contribuer ?… Celui qui, en cet endroit, se met à réfléchir, comme font mes lecteurs, à approfondir sa pensée, aura de la peine à en venir à bout ; — c’est pour moi une raison suffisante pour en finir moi-même, car j’aime à croire que depuis longtemps on a deviné ce que je *veux*, ce que j’entends par ce mot d’ordre dangereux que j’ai mis en tête de mon dernier ouvrage : « *Par-delà le Bien et le Mal*… » Cela ne veut du moins pas dire « Par-delà le Bon et le Mauvais ».

### REMARQUE

— Je saisis l’occasion que m’offre cette première dissertation pour exprimer publiquement et formellement un vœu dont jusqu’à présent je n’ai fait part qu’à quelques savants, au hasard des conversations. Il serait désirable qu’une faculté de philosophie, par une série de concours académiques, se rendît utile à la propagation des études d’*histoire de la morale :* peut-être ce livre

servira-t-il à donner une impulsion vigoureuse dans cette direction. En prévision de la réalisation de ce vœu, je propose la question suivante (elle mérite l'attention des philologues et des historiens, non moins que celle des philosophes de profession) :

« Quelles indications nous sont fournies, par la linguistique et tout particulièrement par les recherches étymologiques, pour l'histoire de l'évolution des concepts moraux ? »

— D'autre part il serait non moins nécessaire de gagner à l'étude de ces problèmes la participation des physiologistes et des médecins (je veux dire les problèmes de la *valeur* des appréciations qui ont eu cours jusqu'ici). Dans ce cas particulier, comme dans d'autres cas, on pourra laisser jouer aux philosophes de métier le rôle de porte-paroles et de médiateurs, après qu'ils ont réussi à transformer les rapports pleins de méfiance qui existaient entre la philosophie, la physiologie et la médecine en un sympathique et fructueux échange d'idées. En effet, il faudrait, avant tout, que toutes les tables des valeurs, tous les impératifs, dont parlent l'histoire et les études ethnologiques fussent éclairés et expliqués par leur côté *physiologique* avant qu'on essaie de les interpréter par la psychologie ; il s'agirait en outre de les soumettre à un examen de la part de la science médicale. La question : que *vaut* telle ou telle table des valeurs, telle ou telle « morale », demande à être posée sous les perspectives les plus différentes ; on ne peut surtout pas mettre assez de discernement et assez de délicatesse dans l'étude du *but* des valeurs. Une chose qui aurait, par exemple, une valeur évidente en ce qui concerne la plus grande capacité de durée d'une race (ou bien par rapport à l'augmentation de la faculté d'adaptation à un climat déterminé de cette race ou encore à la conservation du plus grand nombre), n'aurait nullement la même valeur lorsqu'il s'agirait de créer un type de force supérieure. Le bien du plus grand nombre et le bien du plus petit nombre sont deux points de vue d'évaluation absolument opposés : nous laisserons à la naïveté des biologistes anglais la liberté de considérer le premier comme supérieur *en soi*… *Toutes* les sciences devront préparer dorénavant la tâche du philosophe de l'avenir : cette tâche consiste, pour le philosophe, à résoudre le *problème de l'évaluation*, à déterminer la *hiérarchie des valeurs*. —

DEUXIÈME DISSERTATION

# LA « FAUTE », LA « MAUVAISE CONSCIENCE » ET CE QUI LEUR RESSEMBLE

## 1.

Élever et discipliner un animal qui puisse *faire des promesses* — n'est-ce pas là la tâche paradoxale que la nature s'est proposée vis-à-vis de l'homme ? N'est-ce pas là le véritable problème de l'homme ?… La constatation que ce problème est résolu jusqu'à un degré très élevé sera certainement un sujet d'étonnement pour celui qui sait apprécier toute la puissance de la force contraire, la faculté d'*oubli*. L'oubli n'est pas seulement une *vis inertiae*, comme le croient les esprits superficiels ; c'est bien plutôt un pouvoir actif, une faculté d'enrayement dans le vrai sens du mot, faculté à quoi il faut attribuer le fait que tout ce qui nous arrive dans la vie, tout ce que nous absorbons se présente tout aussi peu à notre conscience pendant l'état de « digestion » (on pourrait l'appeler une absorption psychique) que le processus multiple qui se passe dans notre corps pendant que nous « assimilons » notre nourriture. Fermer de temps en temps les portes et les fenêtres de la conscience ; demeurer insensibles au bruit et à la lutte que le monde souterrain des organes à notre service livre pour s'entraider ou s'entre-détruire ; faire silence, un peu, faire table rase dans notre conscience pour qu'il y ait de nouveau de la place pour les choses nouvelles, et en particulier pour les fonctions et les fonctionnaires plus nobles, pour gouverner, pour prévoir, pour pressentir (car notre organisme est une véritable oligarchie) — voilà, je le répète, le rôle de la faculté active d'oubli, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique, la tranquillité, l'étiquette. On en conclura immédiatement que nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'*instant présent* ne pourraient exister sans faculté d'oubli. L'homme chez qui cet appareil d'amortissement est endommagé et ne peut plus fonctionner est semblable à un dyspeptique (et non seulement semblable) — il n'arrive plus à « en finir » de rien… Eh bien ! cet animal nécessairement oublieux, pour qui l'oubli est une force et la manifestation d'une santé *robuste* s'est créé une faculté contraire, la mémoire, par quoi, dans certains cas, il tiendra l'oubli en échec, — à savoir dans les cas où il s'agit de promettre : il ne s'agit donc nullement de l'impossibilité purement passive de se soustraire à l'impression une fois reçue, ou du malaise que cause une parole une fois engagée et dont on n'arrive pas à se débarrasser, mais bien de la volonté *active* de garder une impression, d'une continuité dans le vouloir, d'une véritable *mémoire de la volonté :* de sorte que, entre le primitif « je ferai » et la décharge de volonté proprement dite, l'accomplissement de l'*acte*, tout un monde de choses nouvelles et étrangères, de circonstances et même d'actes de volonté, peut se placer sans inconvénient et sans qu'on doive craindre de voir céder

sous l'effort cette longue chaîne de volonté. Mais combien tout cela fait supposer de choses ! Combien l'homme, pour pouvoir ainsi disposer de l'avenir, a dû apprendre à séparer le nécessaire de l'accidentel, à pénétrer la causalité, à anticiper et à prévoir ce que cache le lointain, à savoir disposer ses calculs avec certitude, de façon à discerner le but du moyen, — et jusqu'à quel point l'homme lui-même a dû commencer par devenir *appréciable, régulier, nécessaire*, pour les autres comme pour lui-même et ses propres représentations, pour pouvoir enfin répondre de sa personne *en tant* qu'*avenir*, ainsi que le fait celui qui se lie par une promesse !

## 2.

C'est là précisément la longue histoire de l'origine de la *responsabilité*. Cette tâche d'élever et de discipliner un animal qui puisse faire des promesses a pour condition préalable, ainsi que nous l'avons déjà vu, une autre tâche : celle de *rendre* d'abord l'homme déterminé et uniforme jusqu'à un certain point, semblable parmi ses semblables, régulier et, par conséquent, appréciable. Le prodigieux travail de ce que j'ai appelé la « moralité des mœurs » (cf. *Aurore*, aph. 9, 14, 16) — le véritable travail de l'homme sur lui-même pendant la plus longue période de l'espèce humaine, tout son travail *préhistorique*, prend ici sa signification et reçoit sa grande justification, quel que soit d'ailleurs le degré de cruauté, de tyrannie, de stupidité et d'idiotie qui lui est propre : ce n'est que par la moralité des mœurs et la camisole de force sociale que l'homme est *devenu* réellement appréciable. Plaçons-nous par contre au bout de l'énorme processus, à l'endroit où l'arbre mûrit enfin ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs présentent enfin au jour ce pour quoi elles n'étaient que moyens : et nous trouverons que le fruit le plus mûr de l'arbre est l'*individu souverain*, l'individu qui n'est semblable qu'à lui-même, l'individu affranchi de la moralité des mœurs, l'individu autonome et supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref l'homme à la volonté propre, indépendante et persistante, l'homme qui *peut promettre*, — celui qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de *ce* qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme. Cet homme affranchi qui *peut* vraiment promettre, ce maître du *libre* arbitre, ce souverain — comment ne saurait-il pas quelle supériorité lui est ainsi assurée sur tout ce qui ne peut pas promettre et répondre de soi, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire — il « mérite » tout cela — et qu'avec ce pouvoir sur lui-même, le pouvoir sur les circonstances, sur la nature et sur toutes les créatures de volonté plus bornée et de relations moins sûres, lui est nécessairement remis entre les mains ? L'homme « libre », le détenteur d'une vaste et indomptable volonté, trouve dans cette possession son *étalon de valeur :* en se basant sur lui-même pour juger les autres, il vénère ou méprise ; et de même qu'il honore fatalement ceux qui lui ressemblent, les forts sur qui on peut compter (ceux qui *peuvent* promettre), — donc chacun de ceux qui promettent en souverain, difficilement, rarement, après mûre réflexion, de ceux qui sont avares de leur confiance, qui honorent lorsqu'ils se confient, qui donnent leur parole comme quelque chose sur quoi l'on peut tabler, puisqu'il se sent assez fort pour pouvoir la

tenir en dépit de tout, même des accidents, même de la « destinée » — ; de même il sera fatalement prêt à chasser d'un coup de pied les misérables roquets qui promettent, alors que la promesse n'est pas de leur domaine, à battre de verges le menteur déjà parjure au moment où la parole passe sur ses lèvres. La fière connaissance du privilège extraordinaire de la *responsabilité*, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur lui-même et sur le destin, a pénétré chez lui jusqu'aux profondeurs les plus intimes, pour passer à l'état d'instinct, d'instinct dominant : — comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il ressente le besoin d'une désignation ? Ceci n'offre pas l'ombre d'un doute : l'homme souverain l'appelle sa *conscience*…

# 3.

Sa conscience ?… On devinera dès l'abord que l'idée de « conscience » que nous rencontrons ici dans un développement supérieur jusqu'à l'étrangeté a derrière elle une longue histoire, l'évolution de ses formes. Pouvoir répondre de soi et répondre avec orgueil, donc aussi pouvoir *s'approuver soi-même* — c'est là, je l'ai dit, un fruit mûr, mais aussi un fruit *tardif :* — combien longtemps ce fruit a dû rester, âpre et acide, suspendu à l'arbre ! Et pendant un temps plus long encore on ne voyait rien de ce fruit, — personne n'aurait pu présager sa venue, quoique tout dans l'arbre y fût préparé, quoique l'arbre lui-même n'eût d'autre raison que de croître en vue de ce fruit ! — « Comment à l'homme animal faire une mémoire ? Comment sur cette intelligence du moment, à la fois obtuse et trouble, sur cette incarnation de l'oubli, imprime-t-on quelque chose assez nettement pour que l'idée en demeure présente ? »… Ce problème très ancien, comme bien l'on pense, n'a pas été résolu par des moyens précisément doux ; peut-être n'y a-t-il même rien de plus terrible et de plus inquiétant dans la préhistoire de l'homme que sa *mnémotechnique*. « On applique une chose avec un fer rouge pour qu'elle reste dans la mémoire : seul ce qui ne cesse de *faire souffrir* reste dans la mémoire » — c'est là un des principaux axiomes de la plus vieille psychologie qu'il y ait eu sur la terre (et malheureusement aussi de la psychologie qui a duré le plus longtemps). On pourrait même dire que, partout où il y a aujourd'hui encore sur la terre, dans la vie des hommes et des peuples, de la solennité, de la gravité, du mystère, des couleurs sombres, il *reste* quelque chose de l'épouvante qui jadis présidait partout aux transactions, aux engagements, aux promesses : le passé, le lointain, l'obscur et le cruel passé nous anime et bouillonne en nous lorsque nous devenons « graves ». Cela ne se passait jamais sans supplices, sans martyres et sacrifices sanglants, quand l'homme jugeait nécessaire de se créer une mémoire ; les plus épouvantables holocaustes et les engagements les plus hideux (par exemple le sacrifice du premier-né), les mutilations les plus répugnantes (entre autres la castration), les rituels les plus cruels de tous les cultes religieux (car toutes les religions sont en dernière analyse des systèmes de cruauté) — tout cela a son origine dans cet instinct qui a su deviner dans la douleur l'adjuvant le plus puissant de la mnémotechnique. Dans un certain sens tout l'ascétisme est de ce domaine : quelques idées doivent être rendues ineffaçables, inoubliables, toujours présentes à la mémoire, « fixes », afin d'hypnotiser le système

nerveux et intellectuel tout entier au moyen de cette « idée fixe » — et par les procédés et les manifestations de l'ascétisme on supprime, au profit de ces idées, la concurrence des autres idées, on les rend inoubliables. Plus l'humanité a eu mauvaise mémoire, plus l'aspect de ses coutumes a été épouvantable ; en particulier la dureté des lois pénales permet d'évaluer les difficultés qu'elle a éprouvées pour se rendre maîtresse de l'oubli et pour maintenir présentes à la mémoire de ces esclaves du moment, soumis aux passions et aux désirs, quelques exigences primitives de la vie sociale. Nous autres Allemands, nous ne nous regardons certes pas comme particulièrement cruels et impitoyables, encore moins comme d'un caractère essentiellement léger et insoucieux de la veille et du lendemain ; eh bien ! que l'on considère notre ancienne organisation pénale et l'on se rendra compte des difficultés qu'il y a sur la terre pour élever un « peuple de penseurs » (je veux dire : le peuple de l'Europe où l'on trouve aujourd'hui encore le maximum de confiance, de gravité, de mauvais goût et de sens des réalités, du peuple qui, par ces qualités-là, s'est assuré le droit de faire l'éducation de toute espèce de mandarinat en Europe). Ces Allemands ont eu recours aux moyens les plus atroces pour se faire une mémoire qui les rendît maîtres de leurs instincts fondamentaux, ces instincts qui étaient populaciers et d'une lourde brutalité : que l'on se rappelle les anciens châtiments en Allemagne, entre autres la lapidation (— déjà la légende faisait tomber la meule sur la tête du coupable), la roue (cette invention toute spéciale du génie germanique dans le domaine du châtiment ! ), le supplice du pal, l'écrasement sous les pieds des chevaux (l'écartèlement), l'emploi de l'huile ou du vin où l'on faisait bouillir le condamné (encore au quatorzième et au quinzième siècle) et toutes les différentes variétés de tortures (le supplice des « lanières », l'écorchement de la poitrine) ; quelquefois on enduisait aussi le malfaiteur de miel et, sous un soleil ardent, on le laissait exposé aux piqûres des mouches. Grâce à de pareils spectacles, de pareils drames, on arrive enfin à fixer dans la mémoire cinq ou six « je ne veux pas », rapport à quoi l'on a donné sa *promesse*, afin de jouir des avantages de la société, — et, vraiment, à l'aide de ce genre de mémoire on arrive enfin « à la raison » ! — Hélas ! la raison, la gravité, l'empire sur les passions, toute cette machination ténébreuse que l'on appelle la réflexion, tous ces privilèges pompeux de l'homme : combien chèrement ils se sont fait payer ! Combien de sang et d'horreur se trouve au fond de toutes les « bonnes choses » !…

## 4.

Mais comment donc cette « chose ténébreuse », la conscience de la faute, comment tout cet appareil qu'on appelle la « mauvaise conscience » est-il venu au monde ? — Par là nous revenons à nos généalogistes de la morale. Je le répète — ou ne l'ai-je peut-être pas encore dit ? — ils ne font pas de bonne besogne. Une expérience personnelle, à peine longue de cinq aunes et « moderne » rien que moderne ; aucune connaissance du passé, aucun désir de le connaître ; encore moins l'instinct historique, ce qui constituerait une « seconde vue » indispensable ici — et pourtant ils veulent s'attaquer à l'histoire de la morale : forcément, ils aboutiront à des résultats qui n'ont avec la vérité que des rapports excessivement lointains. Ces généalogistes

de la morale se sont-ils seulement douté, même en rêve, que, par exemple, le concept moral essentiel « faute » tire son origine de l'idée toute matérielle de « dette » ? ou bien que le châtiment, en tant que *représaille*, s'est développé indépendamment de toute hypothèse au sujet du libre arbitre ou de la contrainte ? — au point qu'il faut toujours d'abord un *haut* degré d'humanisation pour que l'animal « homme » commence à établir la distinction entre les notions beaucoup plus primitives, telles que « à dessein », « par négligence », « par hasard », « capable de discernement », et leurs contraires, pour les mettre en rapport avec la sévérité du châtiment. Cette idée, aujourd'hui si générale et en apparence si naturelle, si inévitable, cette idée qu'on a dû mettre en avant pour expliquer comment le sentiment de justice s'est formé sur terre, je veux dire l'idée que « le criminel mérite le châtiment *parce qu*'il aurait pu agir autrement », est en réalité une forme très tardive et même raffinée du jugement et de l'induction chez l'homme ; celui qui la place au début se méprend grossièrement sur la psychologie de l'humanité primitive. Pendant la plus longue période de l'histoire humaine, ce ne fut absolument *pas parce* que l'on tenait le malfaiteur pour responsable de son acte qu'on le punissait ; on n'admettait donc *pas* que seul le coupable devait être puni : — on punissait plutôt comme aujourd'hui encore les parents punissent leurs enfants, poussés par la colère qu'excite un dommage causé et qui tombe sur l'auteur du dommage, — mais cette colère est maintenue dans certaines limites et modifiée par l'idée que tout dommage trouve quelque part son *équivalent*, qu'il est susceptible d'être compensé, fût-ce même par une douleur que subirait l'auteur du dommage. D'où a-t-elle tiré sa puissance, cette idée primordiale, si profondément enracinée ? cette idée peut-être indestructible, aujourd'hui que le dommage et la douleur sont des équivalents ? Je l'ai déjà révélé plus haut : des rapports de contrats entre *créanciers* et *débiteurs* qui apparaissent aussitôt qu'il existe des « sujets de droit », des rapports qui, à leur tour, ramènent aux formes primitives de l'achat, de la vente, de l'échange, du trafic en un mot.

## 5.

Lorsque nous nous imaginons ces rapports de contrats il nous vient, il est vrai, comme les remarques qui précèdent peuvent déjà le faire présumer, des soupçons et des antipathies de toute espèce à l'égard de cette humanité primitive qui a imaginé ou toléré ces rapports. C'est là que l'on *promet*, c'est là qu'il s'agit de *faire* une mémoire à celui qui promet, c'est là encore, on peut le soupçonner, que la dureté, la cruauté, la violence trouveront libre carrière. Le débiteur, pour inspirer confiance en sa promesse de remboursement, pour donner une garantie du sérieux, de la sainteté de sa promesse, pour graver dans sa propre conscience la nécessité du remboursement sous forme de devoir, d'obligation, s'engage, en vertu d'un contrat, auprès du créancier, pour le cas où il ne paierait pas, à l'indemniser par quelque chose d'autre qu'il « possède », qu'il a encore en sa puissance, par exemple son corps, sa femme, sa liberté, voire même sa vie (ou bien, sous l'empire de certaines influences religieuses, son salut éternel, le salut de son âme et jusqu'à son repos dans la tombe : tel en Égypte, où le cadavre du débiteur ne trouvait pas de grâce devant le créancier, — il est vrai que chez les Égyptiens une idée particulière se rattachait à ce repos). Mais le

créancier pouvait notamment dégrader et torturer de toutes les manières le corps du débiteur, par exemple en couper telle partie qui parût en proportion avec l'importance de la dette : — en se basant sur cette manière de voir, il y eut partout et de bonne heure des évaluations précises, parfois atroces dans leur minutie, des évaluations ayant force de *droit* des divers membres et parties du corps. Je regarde déjà comme un progrès, comme la preuve d'une conception juridique plus libre, plus haute, plus *romaine*, ce décret de la loi des Douze Tables établissant qu'il était indifférent que dans ce cas le créancier prît plus ou moins, « *si plus minusve secuerunt, ne fraude esto* ». Rendons-nous compte de la logique qu'il y a dans cette forme de compensation : elle est assez étrange. Voici en quoi consiste l'équivalence : aux lieu et place d'un avantage, qui compense directement le dommage causé (donc au lieu d'une compensation en argent, en biens-fonds, en possession d'une chose quelconque), il est accordé au créancier une sorte de *satisfaction* en manière de remboursement et de compensation, — la satisfaction d'exercer, en toute sécurité, sa puissance sur un être réduit à l'impuissance, la volupté « *de faire le mal pour le plaisir de le faire* », la jouissance de tyranniser : et cette jouissance est d'autant plus vive que le rang du créancier sur l'échelle sociale est plus bas, que sa condition est plus humble, car alors le morceau lui paraîtra plus savoureux et lui donnera l'avant-goût d'un rang social plus élevé. Grâce au châtiment infligé au débiteur, le créancier prend part au *droit des maîtres :* il finit enfin, lui aussi, par goûter le sentiment anoblissant de pouvoir mépriser et maltraiter un être comme quelque chose qui est « au-dessous de lui » — ou, du moins dans le cas où le vrai pouvoir exécutif et l'application de la peine ont déjà été délégués à l' « autorité », de *voir* du moins mépriser et maltraiter cet être. La compensation consiste donc en une assignation et un droit à la cruauté. —

## 6.

C'est dans *cette* sphère du droit d'obligation que le monde des concepts moraux « faute », « conscience », « devoir », « sainteté du devoir » a son foyer d'origine ; — à ses débuts, comme tout ce qui est grand sur la terre, il a été longuement et abondamment arrosé de sang. Et ne faudrait-il pas ajouter que ce monde n'a jamais perdu tout à fait une certaine odeur de sang et de torture ? (pas même chez le vieux Kant : l'impératif catégorique a un relent de cruauté…) C'est ici aussi que cet étrange enchaînement d'idées, aujourd'hui peut-être inséparable, l'enchaînement entre « la faute et la souffrance » a commencé par se former. Encore une fois : comment la souffrance peut-elle être une compensation pour des « dettes » ? *Faire* souffrir causait un plaisir infini, en compensation du dommage et de l'ennui du dommage cela procurait aux parties lésées une contre-jouissance extraordinaire : *faire* souffrir ! — une véritable *fête !* d'autant plus goûtée, je le répète, que le rang et la position sociale du créancier étaient en contraste plus frappant avec la position du débiteur. Ceci présenté comme probabilité : car il est difficile de voir au fond de ces choses souterraines, outre que l'examen en est douloureux ; et celui qui lourdement introduit ici l'idée de « vengeance » ne fait que rendre les ténèbres plus épaisses au lieu de les dissiper (— la vengeance ramène au même problème : « comment faire souffrir peut-

il être une réparation ? »). Il répugne, à ce qu'il me semble, à la délicatesse, ou plutôt à la tartuferie d'animaux domestiqués (lisez : les hommes modernes, lisez : nous-mêmes) de se représenter, avec toute l'énergie voulue, jusqu'à quel point la *cruauté* était la réjouissance préférée de l'humanité primitive et entrait comme ingrédient dans presque tous ses plaisirs ; combien naïf, d'autre part, combien innocent apparaît son besoin de cruauté, combien justement la « méchanceté désintéressée » (ou pour employer l'expression de Spinoza, la *sympathia malevolens*) apparaît chez elle, par principe, comme un attribut *normal* de l'homme — : donc comme quelque chose à quoi la conscience puisse hardiment répondre « oui ». Un œil pénétrant reconnaîtrait peut-être encore aujourd'hui chez l'homme des traces de cette joie de fête, primordiale et innée chez lui ; dans *Par delà le bien et le mal*, aph. 188 (et déjà avant cela dans Aurore, aph. 18, 77, 113), j'ai indiqué d'une façon circonspecte la spiritualisation et la « déification » toujours croissantes de la cruauté, dont on retrouve des traces dans toute l'histoire de la culture supérieure (on pourrait même dire, d'une façon générale, que toute culture supérieure en est faite). En tous les cas, il n'y a pas si longtemps encore, on n'aurait pu s'imaginer ni noce princière, ni fête populaire de grand style sans exécutions capitales, sans supplices ou quelques autodafés, et, de même, toute maison d'un train quelque peu noble était impossible sans des êtres sur qui on pût donner libre cours à sa méchanceté et à sa moqueuse cruauté (que l'on songe à Don Quichotte à la cour de la duchesse : en lisant aujourd'hui *Don Quichotte* tout entier il nous vient sur la langue un petit arrière-goût amer, notre esprit est au supplice, ce qui paraîtrait étrange et même incompréhensible à l'auteur et à ses contemporains, — car ils lisaient ce livre avec la conscience la plus tranquille, comme s'il n'y avait rien de plus gai, comme si c'était à mourir de rire). Voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore — voilà une vérité, mais une vieille et puissante vérité capitale, humaine, trop humaine, à quoi du reste les singes déjà souscriraient peut-être : on raconte en effet que par l'invention de bizarres cruautés ils annoncent déjà pleinement l'homme, ils « préludent » pour ainsi dire à sa venue. Sans cruauté, point de réjouissance, voilà ce que nous apprend la plus ancienne et la plus longue histoire de l'homme — et le châtiment aussi a de telles *allures de fête !* —

## 7.

— Ces réflexions, soit dit en passant, n'ont point pour but d'amener de l'eau nouvelle au moulin grinçant et discordant du dégoût de la vie, pour la plus grande satisfaction de nos pessimistes ; au contraire, j'atteste ici expressément qu'au temps où l'humanité n'avait pas encore honte de sa cruauté, la vie sur terre s'écoulait avec plus de sérénité qu'à notre époque de pessimisme. L'assombrissement de la voûte céleste au-dessus de l'homme a toujours grandi en proportion avec la honte que l'homme éprouvait *à la vue de* l'homme. Le regard pessimiste et fatigué, la défiance vis-à-vis de l'énigme de la vie, la glaciale négation dictée par le dégoût de la vie — ce ne sont pas là les signes caractéristiques des époques les plus méchantes du genre humain : au contraire ! en vrais végétaux des marécages, ils ne viennent au jour que quand se forme le marécage qui est leur terrain ; — j'entends le maladif aveulissement et le

moralisme qui finissent par apprendre à l'animal « homme » à rougir de tous ses instincts. En passe de devenir un ange (pour ne pas employer un mot plus dur) l'homme s'est attiré cet estomac gâté et cette langue chargée qui non seulement lui ont inspiré le dégoût pour la joie et l'innocence de l'animal, mais lui ont rendu la vie même insipide : — de sorte que parfois il se penche sur lui-même en se bouchant le nez et, avec le pape Innocent III, dresse d'un air morose le catalogue des infirmités de sa nature (« procréation impure, nutrition dégoûtante dans le sein de la mère, mauvaise qualité de la substance dont l'homme tire son développement, mauvaise odeur, sécrétion de salive, d'urine et d'excréments »). Aujourd'hui que l'on avance toujours la douleur comme premier argument *contre* l'existence, comme le problème le plus fatal de la vie, on fera bien de se rappeler le temps où l'on portait un jugement contraire, parce qu'on ne pouvait se passer de *faire* souffrir, y trouvant un attrait de premier ordre, un véritable appât *pour* la vie. Peut-être à cette époque — soit dit en manière de consolation pour les gens sensibles — la douleur ne faisait-elle pas aussi mal qu'à présent ; c'est ainsi du moins qu'un médecin qui a soigné des nègres a pu en conclure (— les nègres considérés comme représentants de l'homme préhistorique —), car, les ayant traités dans des cas d'inflammations internes d'une gravité extrême, d'une gravité telle qu'elle pousserait au désespoir les Européens les mieux organisés, il a remarqué qu'ils se tenaient parfaitement. (La courbe de l'aptitude à la douleur chez l'homme semble en effet s'abaisser extraordinairement et tomber tout à coup, dès que l'on a dépassé les premiers dix mille ou dix millions de notre hypercivilisation ; pour ma part je ne doute pas qu'au prix d'une unique nuit de souffrance d'une seule de nos femmelettes minées par la culture et l'hystérie, les douleurs de toutes les bêtes dont jusqu'à présent on a interrogé les chairs palpitantes dans le but scientifique, ne soient qu'une quantité négligeable.) Peut-être est-il même permis d'admettre la possibilité que la délectation que procure la cruauté n'ait pas vraiment disparu : il lui faudrait seulement de la subtilité à proportion du mal plus grand que cause la douleur ; elle devrait surtout s'avancer sous les couleurs de l'imagination et de l'âme, parée de noms si rassurants que la conscience la plus délicate et la plus hypocrite n'en pût concevoir de l'ombrage (la « compassion tragique » est un de ces noms ; « *les nostalgies de la croix* » en sont un autre). Ce qui révolte à vrai dire contre la douleur ce n'est pas la douleur en soi, mais le non-sens de la douleur ; pourtant, ni pour le chrétien qui avait fait entrer dans la douleur tout un mécanisme secret de salut, ni pour l'homme naïf des anciens temps qui savait interpréter toute douleur par rapport au spectateur ou au bourreau, un pareil *manque de signification* n'existait. Pour pouvoir chasser du monde la douleur cachée, irrévélée et sans témoins, pour pouvoir la nier de bonne foi, on fut alors presque obligé d'inventer des dieux et des créatures intermédiaires à tous les degrés des hauteurs et des profondeurs, bref quelque chose qui erre même parmi les choses cachées, qui regarde dans les ténèbres et qui ne manque guère un spectacle intéressant et douloureux. À l'aide de pareilles inventions la vie parvint à accomplir le tour de force dont elle fut de tous temps coutumière, le tour de force de se justifier son propre « mal » ; de nos jours il faudrait peut-être se servir pour cela d'autres inventions (par exemple, faire de la vie une énigme, un problème de la connaissance). « Tout mal est justifié du moment qu'un dieu se complaît à le regarder » : ainsi parle

l'ancienne logique du sentiment — et, à tout prendre, n'était-ce vraiment que la logique ancienne ? Les dieux tenus pour amateurs de spectacles *cruels* — en combien d'endroits cette notion primitive perce encore au milieu de notre humanisation européenne ! qu'on se renseigne par exemple à ce sujet chez Calvin et chez Luther. Il est certain, en tout cas, que les *Grecs* encore ne trouvaient point de condiment plus piquant à ajouter au bonheur de leurs dieux que les plaisirs de la cruauté. De quels yeux croyez-vous donc que les dieux d'Homère, dans l'idée du poète, contemplaient le destin des hommes ? Quel sens avaient en dernière analyse la guerre de Troie et d'autres horreurs tragiques ? Il n'y a à cela aucun doute : c'étaient des *jeux pour réjouir* les regards des dieux : et comme le poète est d'espèce plus « divine » que le reste de l'humanité, c'étaient aussi, dans une certaine mesure, des réjouissances pour les poètes… Plus tard les philosophes moralistes de la Grèce pensaient de même que l'attention des dieux demeurait fixée sur les luttes morales, l'héroïsme et les tortures que s'imposaient les vertueux : l' « Hercule du devoir » était sur un théâtre et il le savait ; la vertu sans témoins était pour ce peuple de comédiens une chose absolument inimaginable. Cette invention des philosophes, si téméraire et si néfaste, que l'Europe connut alors pour la première fois, l'invention du « libre arbitre », de l'absolue spontanéité de l'homme dans le bien et dans le mal, ne dut-elle pas surtout son origine au besoin de se créer une espèce de droit à imaginer l'intérêt que portent les dieux aux hommes, à la vertu humaine, un intérêt *qui ne saurait s'épuiser ?* Sur cette scène du monde il ne devait jamais y avoir pénurie de nouveautés véritables, d'intérêt vraiment soutenu, de péripéties, de catastrophes : un monde conçu selon un déterminisme parfait pourrait être aisément deviné par les dieux, pourtant à leurs yeux il eût été ennuyeux en peu de temps, — c'est là une raison suffisante pour que ces *amis des dieux*, les philosophes, n'imposent pas à leurs dieux le spectacle d'un monde aussi déterministe ? Toute l'humanité antique est pleine de tendresse et d'égards pour « le spectateur », puisque c'était là un monde vraiment fait pour les yeux et qui ne pouvait concevoir le bonheur sans spectacles et sans fêtes. — Et, je le répète, le *châtiment* aussi a de telles allures de fête !…

## 8.

Reprenons notre enquête où nous l'avons laissée. Le sentiment du devoir, de l'obligation personnelle a tiré son origine, nous l'avons vu, des plus anciennes et des plus primitives relations entre individus, les relations entre acheteur et vendeur, entre créancier et débiteur : ici la personne s'opposa pour la première fois à la personne, *se mesurant* de personne à personne. On n'a pas trouvé de degré de civilisation, si rudimentaire soit-il, où l'on ne remarquât déjà quelque chose de la nature de ces relations. Fixer des prix, estimer des valeurs, imaginer des équivalents, échanger — tout cela a préoccupé à un tel point la pensée primitive de l'homme qu'en un certain sens ce fut la pensée *même :* c'est ici que la plus ancienne espèce de sagacité a appris à s'exercer, c'est ici encore que l'on pourrait soupçonner le premier germe de l'orgueil humain, son sentiment de supériorité sur les autres animaux. Peut-être le mot allemand « Mensch » (*manas*) exprime-t-il encore quelque chose de ce sentiment de dignité : l'homme se désigne comme l'être qui estime des valeurs, qui apprécie et

évalue, comme « l'animal estimateur par excellence ». L'achat et la vente avec leurs corollaires psychologiques sont antérieurs même aux origines de n'importe quelle organisation sociale : de la forme la plus rudimentaire du droit personnel, le sentiment naissant de l'échange, du contrat, de la dette, du droit, de l'obligation, de la compensation s'est *transporté* après coup sur les complexions sociales les plus primitives et les plus grossières (dans leurs rapports avec des complexions semblables), en même temps que l'habitude de comparer puissance à puissance, de les mesurer et de les calculer. L'œil s'était dès lors accommodé à cette perspective : et avec le pesant esprit de suite propre au cerveau de l'homme primitif qu'il est difficile de mettre en branle, mais qui poursuit impitoyablement la direction une fois prise, on en arrive bientôt à la grande généralisation : « toute chose a son prix, *tout* peut être payé ». — Ce fut le canon moral de la *justice*, le plus ancien et le plus naïf, le commencement de toute « bonté », de toute « équité », de tout « bon vouloir », de toute « objectivité » sur la terre. La justice, à ce premier degré, c'est le bon vouloir entre gens de puissance à peu près égale, de s'accommoder les uns des autres, de ramener l' « entente » au moyen d'un compromis, — quant aux gens moins puissants on les *contraignait* à accepter entre eux ce compromis. —

## 9.

En se servant toujours des mesures des temps anciens (ces temps existent d'ailleurs de tous les temps et sont toujours de nouveau possibles), les rapports de la communauté avec ses membres sont, dans leurs grandes lignes, ceux du créancier avec ses débiteurs. On vit dans une communauté, on jouit des avantages de la communauté (et quels avantages ! il nous arrive aujourd'hui de ne pas les apprécier à leur valeur), on y est protégé et épargné dans sa demeure, jouissant de la paix et de la confiance, à l'abri de certains dommages et de certains actes d'hostilité, à quoi l'homme *du dehors*, qui ne vit pas « en paix », est exposé — un Allemand sait ce que « Elend » (*êlend*) signifiait primitivement —, selon que l'on s'est engagé envers la communauté qui accorde sa protection contre ces déprédations et ces violences. Dans le *cas contraire* qu'arrivera-t-il ? La communauté, le créancier frustrés se feront payer de leur mieux, cela ne fait point de doute. Il ne s'agit pas ici en première ligne du dommage immédiat causé par l'auteur du dommage : le coupable est en outre un fauteur de rupture, un violateur de traités, manquant de parole *envers la communauté* qui lui assurait les avantages et les agréments dont il a jusqu'alors eu sa part. Le coupable est un débiteur qui, non seulement ne rembourse pas les avances à lui faites, mais encore s'attaque à son créancier : selon toute justice il est dès lors privé, non seulement de tous ces biens et de tous ces avantages, mais on lui rappelle encore toute l'importance qu'avait *la possession de ces avantages*. La colère des créanciers lésés et de la communauté le rend à l'état sauvage, le met hors la loi, lui refuse sa protection, — et toute espèce d'acte hostile peut se commettre contre lui. Le « châtiment », à ce degré des mœurs, est simplement l'image, la *mimique* de la conduite normale à l'égard de l'ennemi détesté, désarmé, abattu, qui a perdu tout droit non seulement à la protection, mais encore à la pitié ; c'est donc là le droit de guerre et le triomphe du *væ victis ;* dans toute son inexorable cruauté. — C'est ce qui

explique pourquoi la guerre même (y compris le culte des sacrifices guerriers) a revêtu toutes les *formes* sous lesquelles le châtiment apparaît dans l'histoire.

## 10.

À mesure que s'accroît sa puissance, une communauté accorde moins d'importance aux manquements de ses membres, puisque ces membres ne lui paraissent plus ni dangereux pour l'existence de l'ensemble ni subversifs dans la même mesure : le malfaiteur n'est plus chassé et « privé de la paix », le courroux général ne peut plus, comme jadis, se donner libre carrière contre lui, — bien plus, on défend maintenant soigneusement le malfaiteur contre cette colère, on le protège surtout contre ceux qui ont subi le dommage immédiat. Le compromis avec la colère de ceux qui ont tout d'abord souffert du méfait ; l'effort tenté pour localiser le cas et obvier ainsi à une effervescence, à un trouble plus grand ou même général ; la recherche d'équivalents pour accommoder toute l'affaire (la *compositio*) ; avant tout la volonté toujours plus arrêtée de considérer toute infraction comme pouvant être *expiée*, et par conséquent d'*isoler*, du moins dans une certaine mesure, le délinquant de son délit, — tels sont les traits qui caractérisent toujours plus clairement le droit pénal dans les phases subséquentes de son développement. Si la puissance et la conscience individuelle s'accroissent dans une communauté, le droit pénal toujours s'adoucira ; dès qu'un affaiblissement ou un danger profond se manifestent, aussitôt les formes plus rigoureuses de la pénalité reparaissent. Le « créancier » s'est toujours humanisé dans la même proportion qu'il s'est enrichi ; en fin de compte, on *mesure* même sa richesse au nombre de préjudices qu'il peut supporter sans en souffrir. Il n'est pas impossible de concevoir une société ayant *conscience de sa puissance* au point de se payer le luxe suprême de laisser *impuni* celui qui l'a lésée. « Que m'importent en somme mes parasites ? pourrait-elle dire alors. Qu'ils vivent et qu'ils prospèrent ; je suis assez forte pour ne pas m'inquiéter d'eux ! »… La justice qui a commencé par dire : « tout peut être payé, tout doit être payé », est une justice qui finit par fermer les yeux et par laisser courir celui qui est insolvable, — elle finit, comme toute chose excellente en ce monde, par *se détruire elle-même*. Cette autodestruction de la justice, on sait de quel beau nom elle se pare — elle s'appelle la *grâce ;* elle demeure, comme l'on pense, le privilège des plus puissants, mieux encore son « au-delà » de la justice.

## 11.

— Un mot ici contre des tentatives récentes pour chercher l'origine de la justice sur un tout autre terrain, — celui du *ressentiment*. Je dirai d'abord à l'oreille des psychologues, à supposer qu'il leur prenne fantaisie d'étudier un jour le ressentiment de près : cette fleur s'épanouit aujourd'hui dans toute sa beauté parmi les anarchistes et les antisémites, comme elle s'est du reste toujours épanouie, dans l'ombre, pareille à la violette, bien que la senteur en soit différente. Et, comme des choses semblables naissent nécessairement les choses semblables, on ne s'étonnera pas que, précisément dans ces milieux, des tentatives soient faites — et ce n'est pas la première fois (voyez

plus haut § 3) — pour sanctifier la *vengeance* sous le nom de *justice* — comme si la justice n'était au fond qu'une transformation du sentiment de l'offense ressentie — et pour mettre en honneur, avec la vengeance, l'ensemble de toutes les émotions *réactives*. Ce dernier point me choque moins que tout autre : il me semblerait même être un *mérite* par rapport au problème biologique tout entier (par rapport à quoi la valeur de ces émotions a jusqu'ici été cotée trop bas). Je tiens seulement à attirer l'attention au fait que c'est de l'esprit du ressentiment même qu'est sortie cette nouvelle nuance d'équité scientifique (au profit de la haine, de l'envie, du dépit, de la défiance, de la rancune, de la vengeance). Car cette équité scientifique disparaît pour faire place à des accents d'inimitié mortelle et à de criantes préventions, sitôt qu'il s'agit d'un autre groupe d'émotions dont, me semble-t-il, la valeur biologique est encore beaucoup plus haute que celle des émotions réactives et qui, par conséquent, méritent en première ligne d'être examinées et hautement prisées par la science : je veux parler des véritables émotions *actives* telles que l'ambition, la cupidité et autres semblables. (Eugène Dühring, *Valeur de la vie ; Cours de Philosophie*, et du reste partout.) Voilà pour la tendance en général ; pour ce qui est de l'axiome de Dühring que l'origine de la justice doit être cherchée dans les régions du ressentiment, du sentiment réactif, il faut, par amour pour la vérité, le renverser brutalement et lui opposer cette autre thèse, à savoir : le *dernier* domaine conquis par l'esprit de justice est celui du ressentiment, du sentiment réactif ! Lorsqu'il arrive réellement que l'homme juste reste juste même envers celui qui l'a lésé (juste, et non point seulement froid, mesuré, dédaigneux, indifférent : être juste implique toujours une condition *positive*) ; lorsque, même sous l'assaut des offenses personnelles, des insultes, des soupçons, il conserve inaltérable l'objectivité haute, claire, profonde et tendre à la fois, de son regard juste et qui juge, eh bien ! alors il nous faudra reconnaître quelque chose comme la perfection incarnée, comme la plus haute maîtrise sur la terre — quelque chose, en tous les cas, à quoi l'on fera bien de ne pas s'attendre, à quoi l'on ne devra certainement pas *croire* trop légèrement. En thèse générale il est certain que, même chez les personnes les plus intègres, il suffira d'une petite dose de perfidie, de méchanceté et d'insinuation pour faire monter le sang à la tête et en chasser l'équité. L'homme actif, agressif, même violemment agressif, est encore cent fois plus près de la justice que l'homme « réactif » ; aussi n'est-il nullement nécessaire pour lui, comme ferait, comme devrait faire l'homme réactif, de juger son objet faussement et de parti pris. C'est pourquoi, en effet, à toutes les époques, l'homme agressif, étant plus fort, plus courageux, plus noble, a eu aussi en partage l'œil le *moins prévenu* et la meilleure conscience : d'autre part, on devine déjà qui a sur la conscience l'intervention de la « mauvaise conscience », — l'homme du ressentiment ! Enfin qu'on jette donc un regard sur l'histoire : dans quelle sphère s'est donc jusqu'à présent exercée l'action du droit, dans quelle sphère le besoin du droit s'est-il fait sentir ? Dans celle de l'homme réactif ? Nullement, mais bien dans celle de l'être actif, fort, spontané, agressif. Au risque de blesser l'agitateur que je viens de nommer (qui lui-même se surprend à faire cet aveu singulier : « la doctrine de la vengeance traverse tous mes écrits, toutes mes aspirations, comme le fil rouge de la justice ») — je dirai qu'au point de vue historique le droit sur la terre est précisément l'emblème de la lutte *contre* les sentiments réactifs, de la guerre que

livrent à ces sentiments des puissances actives et agressives qui consacrent une partie de leurs forces à arrêter ou à entraver le débordement de la passion réactive et à la réduire à un accommodement. Partout où la justice est exercée, où la justice maintient son pouvoir, on voit une puissance forte, vis-à-vis d'autres puissances plus faibles et dépendantes (que ce soient des groupes ou des individus), chercher à mettre un terme aux fureurs insensées du ressentiment, soit en arrachant l'objet du ressentiment des mains de la vengeance, soit en déclarant la guerre de son côté, aux lieu et place de la vengeance, aux ennemis de la paix et de l'ordre, soit en inventant des compromis qu'elle propose et impose même en certaines circonstances, soit enfin en donnant force de loi à certains équivalents des préjudices, à quoi dès lors on renverra les ressentiments contraires et réactifs — et cette mesure il la prend toujours quand il est assez fort pour cela — c'est l'intervention de la loi, l'explication sous forme d'ordre de ce qui, à ses yeux, est juste et permis, de ce qui est injuste et prohibé. En traitant, après l'institution de la loi, les actes arbitraires et les violations des individus ou des groupes comme des violations de la loi, comme des refus d'obéissance au pouvoir suprême, le pouvoir suprême détourne l'attention du subordonné des dommages (produits immédiats de ces violations) et arrive à la longue au but absolument opposé à celui que se propose la vengeance qui, elle, se place uniquement au point de vue de l'individu lésé et n'épouse que son intérêt : — dès lors l'œil est exercé à une appréciation toujours plus *impersonnelle* du fait incriminé, même l'œil de l'individu lésé lui-même (bien qu'en tout dernier lieu, comme je l'ai déjà fait remarquer). — Conséquemment ce n'est que depuis l'institution de la loi qu'il peut être question de « justice » et d'« injustice » (et non pas, comme le veut Dühring, depuis que l'acte de violation est commis). Parler de justice et d'injustice *en soi* n'a point de sens ; une infraction, une violation, un dépouillement, une distinction en soi, ne pouvant être évidemment quelque chose d' « injuste », attendu que la vie procède *essentiellement*, c'est-à-dire dans ses fonctions élémentaires, par infraction, violation, dépouillement, destruction et qu'on ne saurait l'imaginer procédant autrement. Il faut même s'avouer quelque chose de plus grave encore : c'est que, au point de vue biologique le plus élevé, les conditions de vie par quoi s'exerce la protection légale, ne peuvent jamais être qu'exceptionnelles en tant qu'elles sont des restrictions partielles de la volonté de vie proprement dite qui tend à la domination, et qu'elles sont subordonnées à sa tendance générale sous forme de moyens particuliers, c'est-à-dire de moyens de créer des unités de domination toujours *plus grandes*. Imaginez une organisation juridique souveraine et générale, non comme arme dans la lutte des complexions de puissances, mais comme arme *contre* toute lutte générale, quelque chose enfin qui serait conforme au cliché communiste de Dühring, une règle qui ferait tenir toutes les volontés pour égales, et vous aurez un principe *ennemi de la vie*, un agent de dissolution et de destruction pour l'humanité, un attentat à l'avenir de l'homme, un symptôme de lassitude, une voie détournée vers le néant. —

## 12.

Deux mots encore sur l'origine et le but du châtiment — deux problèmes distincts ou qui du moins devraient l'être, mais que par malheur on confond généralement.

Comment, dans ce cas, les généalogistes de la morale ont-ils procédé jusqu'ici ? Comme toujours, ils ont été naïfs — : ils découvrent dans le châtiment un « but » quelconque, par exemple la vengeance ou l'intimidation, et placent alors avec ingénuité ce but à l'origine, comme *causa fiendi* du châtiment — et voilà ! Or, il faut se garder par-dessus tout d'appliquer à l'histoire des origines du droit le « but dans le droit » : et, en tout genre d'histoire, rien n'est plus important que ce principe dont on s'est pénétré si difficilement, mais qui devrait être accepté comme une vérité inattaquable, — je veux dire que la cause originelle d'une chose et son utilité finale, son emploi effectif, son classement dans l'ensemble d'un système des causes finales, sont deux points séparés *toto cœlo* ; que quelque chose d'existant, quelque chose qui a été produit d'une façon quelconque est toujours emporté, par une puissance qui lui est supérieure, vers de nouveaux desseins, toujours mis à réquisition, armé et transformé pour un emploi nouveau ; que tout fait accompli dans le monde organique est intimement lié aux idées de *subjuguer*, de *dominer* et, encore, que toute subjugation, toute domination équivaut à une interprétation nouvelle, à un accommodement, où nécessairement le « sens » et le « but » qui subsistaient jusque-là seront obscurcis ou même effacés complètement. Lorsque l'on a compris dans tous ses détails l'utilité de quelque organe physiologique (ou d'une institution juridique, d'une coutume sociale, d'un usage politique, d'une forme artistique ou d'un culte religieux), il ne s'ensuit pas encore qu'on ait compris quelque chose à son origine : cela peut paraître gênant et désagréable aux vieilles oreilles, — car de tout temps on a cru trouver dans les causes finales, dans l'utilité d'une chose, d'une forme, d'une institution, leur raison d'être propre ; ainsi l'œil serait fait pour voir, la main pour saisir. De même on s'était représenté le châtiment comme une invention faite en vue de la punition. Mais le but, l'utilité ne sont que l'*indice* qu'une volonté de puissance a maîtrisé quelque chose de moins puissant et lui a imprimé, de sa propre initiative, le sens d'une fonction ; toute l'histoire d'une « chose », d'un usage peut être une chaîne ininterrompue d'interprétations et d'applications toujours nouvelles, dont les causes n'ont même pas besoin d'être liées entre elles, mais qui, dans certaines circonstances, ne font que se succéder et se remplacer au gré du hasard. L' « évolution » d'une chose, d'un usage, d'un organe n'est donc rien moins qu'une progression vers un but, et moins encore une progression logique et directe atteinte avec un minimum de forces et de dépenses, — mais bien une succession constante de phénomènes d'assujettissement plus ou moins violents, plus ou moins indépendants les uns des autres, sans oublier les résistances qui s'élèvent sans cesse, les tentatives de métamorphoses qui s'opèrent pour concourir à la défense et à la réaction, enfin les résultats heureux des actions en sens contraire. Si la forme est fluide, le « sens » l'est encore bien davantage… Et dans tout organisme pris séparément, il n'en est pas autrement : chaque fois l'ensemble croît d'une façon essentielle, le « sens » de chaque organe se déplace, — dans certaines circonstances leur dépérissement partiel, leur diminution (par exemple par la destruction des termes moyens) peut être l'indice d'un accroissement de force et d'un acheminement vers la perfection. Je veux dire que même l'état d'*inutilisation* partielle, le dépérissement et la dégénérescence, la perte du sens et de la finalité, en un mot la mort, appartiennent aux conditions d'une véritable progression : laquelle apparaît toujours sous forme de volonté et de

direction vers la *puissance plus considérable* et s'accomplit toujours aux dépens de nombreuses puissances inférieures. L'importance d'un « progrès » se *mesure* même à la grandeur des sacrifices qui doivent lui être faits ; l'humanité, en tant que masse sacrifiée à la prospérité d'une seule espèce d'hommes *plus forts* — voilà qui *serait* un progrès… — Je relève ce point capital de la méthode historique puisqu'il va à l'encontre des instincts dominants et du goût du jour qui préféreraient encore s'accommoder du hasard absolu et même de l'absurdité mécanique de tous les événements, plutôt que de la théorie d'une *volonté de puissance* intervenant dans tous les cas. L'aversion pour tout ce qui commande et veut commander, cette idiosyncrasie des démocrates, le « misarchisme » moderne (à vilaine chose, vilain mot ! ) a pris peu à peu les allures de l'intellectualisme le plus raffiné, de sorte qu'il s'infiltre aujourd'hui, goutte à goutte, dans les sciences les plus exactes, les plus objectives en apparence ; il me semble même qu'il s'est déjà rendu maître de la physiologie et de la biologie tout entières, à leur préjudice, cela va sans dire, en ce sens qu'il leur a escamoté un concept fondamental, celui de l'*activité* proprement dite. Sous la pression de cette idiosyncrasie, on avance la « faculté d'adaptation », c'est-à-dire une activité de second ordre, une simple « réactivité », bien plus, on a défini la vie elle-même : une adaptation intérieure, toujours plus efficace, à des circonstances extérieures (Herbert Spencer). Mais par là on méconnaît l'essence de la vie, la *volonté de Puissance* ; on ferme les yeux sur la prééminence fondamentale des forces d'un ordre spontané, agressif, conquérant, usurpant, transformant et qui donne sans cesse de nouvelles exégèses et de nouvelles directions, « l'adaptation » étant d'abord soumise à leur influence ; c'est ainsi que l'on nie la souveraineté des fonctions les plus nobles de l'organisme, fonctions où la volonté de vie se manifeste active et formatrice. On se souvient du reproche adressé par Huxley à Spencer, au sujet de son « nihilisme administratif » ; mais il s'agit là de bien autre chose encore que d'« administration »…

## 13.

— Pour en revenir à notre sujet, c'est-à-dire au *châtiment*, il faut distinguer deux choses en lui : d'une part ce qu'il a de relativement *permanent*, l'usage, l'acte, le « drame », une certaine suite de procédures strictement déterminées, d'autre part la fluidité, le sens, le but, l'attente, toutes choses qui se rattachent à la mise en œuvre de ces procédures. Il faut admettre ici, sans plus, par analogie, conformément aux points de vue principaux de la méthode historique développés tout à l'heure, que la procédure elle-même est quelque chose de très ancien, d'antérieur à son utilisation pour le châtiment, que le châtiment a été *introduit*, par interprétation, dans la procédure (qui existait depuis longtemps, mais dont l'emploi avait un autre sens), bref qu'il n'en va *pas* ici comme l'ont imaginé tous nos naïfs généalogistes du droit et de la morale, pour qui la procédure a été *inventée* avec le châtiment pour but, comme autrefois on s'imaginait que la main avait été créée pour saisir. Pour ce qui en est de l'autre élément du *châtiment*, l'élément mobile, le « sens », dans un état de civilisation très avancé (celui de l'Europe contemporaine par exemple), le concept châtiment n'a plus un sens unique mais est une synthèse de « sens » : tout le passé

historique du châtiment, l’histoire de son utilisation à des fins diverses, se cristallise finalement en une sorte d’unité difficile à résoudre, difficile à analyser, et, appuyons sur ce point, absolument *impossible à définir*. (Il est impossible de dire aujourd’hui pourquoi l’on punit en somme : tous les concepts où se résume un long développement d’une façon sémiotique échappent à une définition ; n’est définissable que ce qui n’a pas d’histoire.) Par contre, dans un état plus rudimentaire, cette synthèse de « sens » paraît encore plus soluble, et aussi plus transmuable ; on peut encore se rendre compte comment, dans chaque cas particulier, les éléments de la synthèse modifient leur valeur et leur ordre, de sorte que c’est tantôt cet élément, tantôt cet autre qui prédomine aux dépens des autres, et qu’en certaines circonstances un élément (par exemple le but de terreur à inspirer) semble éclipser tous les autres. Pour qu’on puisse se représenter quelque peu combien incertain, surajouté, accidentel est le « sens » du châtiment, combien une même procédure peut être utilisée, interprétée, façonnée dans des vues essentiellement différentes, voici l’aperçu que j’ai pu donner grâce à des matériaux relativement peu nombreux et tous fortuits : Châtiment, moyen d’empêcher le coupable de nuire et de continuer ses dommages. Châtiment, moyen de se libérer vis-à-vis de l’individu lésé et cela sous une forme quelconque (même celle d’une compensation sous forme de souffrance). Châtiment en tant que restriction et limitation d’un trouble d’équilibre pour empêcher la propagation de ce trouble. Châtiment, moyen d’inspirer la terreur en face de ceux qui déterminent et exécutent le châtiment. Châtiment, moyen de compensation pour les avantages dont le coupable a joui jusque-là (par exemple lorsqu’on l’utilise comme esclave dans une mine). Châtiment, moyen d’éliminer un élément dégénéré (dans certaines circonstances toute une branche, comme le prescrit la législation chinoise : donc moyen d’épurer la race ou de maintenir un type social). Châtiment, occasion de fête pour célébrer la défaite d’un ennemi en l’accablant de railleries. Châtiment, moyen de créer une mémoire, soit chez celui qui subit le châtiment, — c’est ce qu’on appelle la « correction », — soit chez les témoins de l’exécution. Châtiment, paiement d’honoraires fixés par la puissance qui protège le malfaiteur contre les excès de la vengeance. Châtiment, compromission avec l’état primitif de la vengeance, en tant que cet état primitif est encore maintenu en vigueur par des races puissantes qui le revendiquent comme un privilège. Châtiment, déclaration de guerre et mesure de police contre un ennemi de la paix, de la loi, de l’ordre, de l’autorité, que l’on considère comme dangereux pour la communauté, violateur des traités qui garantissent l’existence de cette communauté, rebelle, traître et perturbateur, et que l’on combat par tous les moyens dont la guerre permet de disposer. —

## 14.

Cette liste n’est certainement pas complète, car il est évident que le châtiment trouve son utilité dans toutes les circonstances. Il me sera donc permis d’autant plus facilement de lui retirer une utilité *supposée* qui dans la conscience populaire passe pour son utilité essentielle, — la foi au châtiment qui, pour bien des raisons, a été ébranlée aujourd’hui trouve encore en elle son plus ferme soutien. Le châtiment aurait la propriété d’éveiller chez le coupable le *sentiment de la faute* ; on voit en lui

le véritable instrument de cette réaction psychique que l'on appelle « mauvaise conscience », « remords ». Pourtant c'est là porter atteinte à la réalité et à la psychologie, même pour ce qui regarde notre époque : et combien davantage encore quand on envisage la longue histoire de l'homme, toute son histoire primitive ! Le véritable remords est excessivement rare, en particulier chez les malfaiteurs et les criminels ; les prisons, les bagnes ne sont *pas* les endroits propices à l'éclosion de ce ver rongeur : — là-dessus tous les observateurs consciencieux sont d'accord, quelque répugnance qu'ils éprouvent d'ailleurs souvent à faire un pareil aveu. En thèse générale, le châtiment refroidit et endurcit ; il concentre ; il aiguise les sentiments d'aversion ; il augmente la force de résistance. S'il arrive qu'il brise l'énergie et amène une pitoyable prostration et une humiliation volontaire, un tel résultat est certainement encore moins édifiant que l'effet moyen du châtiment : c'est le plus généralement une gravité sèche et morne. Si nous nous reportons maintenant à ces milliers d'années qui *précèdent* l'histoire de l'homme, nous prétendrons hardiment que c'est précisément le châtiment qui a le plus puissamment *retardé* le développement du sentiment de culpabilité, — du moins chez les victimes des autorités répressives. Et ne négligeons pas de nous rendre compte que c'est l'aspect des procédures judiciaires et exécutives, qui empêche le coupable de condamner *en soi* son méfait et la nature de son action : car il voit commettre au service de la justice, commettre en bonne conscience, puis approuver la même espèce d'actions : savoir l'espionnage, la duperie, la corruption, les pièges tendus, tout l'art plein de ruses et d'artifices du policier et de l'accusateur, puis encore ces actions essentiellement criminelles qui n'ont même pas pour excuse la passion : le rapt, la violence, l'outrage, l'incarcération, la torture, le meurtre, tels qu'ils sont marqués dans les différentes sortes de châtiments, — tout cela n'est donc pas condamné par le juge et réprouvé *en soi*, mais seulement dans certaines circonstances et sous certaines conditions. La « mauvaise conscience », cette plante la plus étrange et la plus intéressante de notre flore terrestre, n'a pas sa racine dans ce sol-là. — Pendant bien longtemps, en effet, dans l'esprit de celui qui juge et punit, ne s'est même pas glissée l'idée qu'il pourrait avoir affaire à un « coupable ». Le malfaiteur était pour lui l'auteur d'un dommage, une parcelle irresponsable de la destinée. Et ce malfaiteur sur qui tombait alors le châtiment, comme une autre parcelle de destinée, n'en éprouvait d'autre « peine intérieure » que s'il était victime d'une catastrophe imprévue, d'un phénomène terrifiant de la nature, un bloc de rocher qui roule et qui écrase tout sur son passage, sans qu'il y ait contre lui possibilité de lutte.

## 15.

Non sans qu'il en éprouvât quelque embarras, ce fait se présenta un jour à la conscience de Spinoza (au grand déplaisir de ses interprètes, Kuno Fischer entre autres, qui se sont méthodiquement efforcés de le mal comprendre en cet endroit). Alors qu'il se frottait à je ne sais quel souvenir, il se mit à réfléchir à la question de savoir ce qui était demeuré en lui du fameux *morsus conscientiæ* — en lui qui avait rangé le bien et le mal parmi les imaginations de l'homme et avait défendu avec colère son Dieu « libre » contre ces blasphémateurs qui prétendaient que Dieu n'agit

que *sub ratione boni* (« ce qui s'appellerait assujettir Dieu au destin et serait la plus étrange des absurdités » — ). Le monde, pour Spinoza, était revenu à cet état d'innocence où il se trouvait avant l'invention de la mauvaise conscience : que devenait alors le *morsus conscientiæ ?* « L'antithèse du *gaudium*, se dit-il enfin, — une tristesse accompagnée de l'image d'une chose passée dont l'événement a trompé toute attente. » (*Eth., III, propos. XVIII, schol. I. II.*) Des milliers d'années durant les malfaiteurs n'ont eu, au sujet de leur « méfait », d'autre impression que celle dont parle Spinoza, *comme d'une impression personnelle :* « ici il y a eu un accident imprévu », et *non* : « je n'aurais pas dû faire cela. » — Les malfaiteurs se soumettaient au châtiment, comme on se soumet à une maladie, à une calamité ou bien à la mort, sans révolte, avec ce fatalisme courageux, par quoi, aujourd'hui encore, les Russes l'emportent sur nous autres Occidentaux dans les choses de la vie. S'il y avait alors une critique de l'acte, c'était la perspicacité qui exerçait sa critique ; il n'est pas douteux qu'il nous faut, avant tout, chercher l'*effet* du châtiment dans l'augmentation de la perspicacité, dans un développement de la mémoire, dans la volonté d'agir dorénavant avec plus de prudence, de précaution, de mystère, dans la constatation qu'en beaucoup d'affaires on est décidément trop faible, dans une espèce de réforme du jugement qu'on porte sur soi-même. Ce que l'on atteint, en somme, par le châtiment chez l'homme et chez l'animal, c'est l'augmentation de la crainte, l'affinement de la perspicacité, la domination sur les appétits : en ce sens le châtiment *dompte* l'homme, mais ne le rend pas « meilleur » ; — on pourrait, avec plus de raison, prétendre le contraire (« Dommage rend sage, » dit le peuple : mais dans la mesure qu'il rend sage il rend mauvais. Par bonheur, il arrive assez souvent qu'il rend stupide.)

## 16.

Arrivé à ce point, je ne puis plus me dérober à la nécessité de donner à ma propre hypothèse sur l'origine de la « mauvaise conscience » une première expression toute provisoire : elle n'est pas aisée à faire entendre et veut être longuement méditée, surveillée, ruminée. Je considère la mauvaise conscience comme le profond état morbide où l'homme devait tomber sous l'influence de cette transformation, la plus radicale qu'il ait jamais subie, — de cette transformation qui se produisit lorsqu'il se trouva définitivement enchaîné dans le carcan de la société et de la paix. Tels des animaux aquatiques contraints de s'adapter à la vie terrestre ou à périr, ces demi-animaux si bien accoutumés à la vie sauvage, à la guerre, aux courses vagabondes et aux aventures, — virent soudain tous leurs instincts avilis et « rendus inutiles ». On les forçait, dès lors, d'aller sur leurs pieds et à « se porter eux-mêmes », alors que jusqu'à présent l'eau les avait portés : un poids énorme les écrasait. Ils se sentaient inaptes aux fonctions les plus simples ; dans ce monde nouveau et inconnu ils n'avaient pas leurs guides d'autrefois, ces instincts régulateurs, inconsciemment infaillibles, — ils en étaient réduits à penser, à déduire, à calculer, à combiner des causes et des effets, les malheureux ! ils en étaient réduits à leur « conscience », à leur organe le plus faible et le plus maladroit ! Je crois que jamais sur terre il n'y eut pareil sentiment de détresse, jamais malaise aussi pesant ! — Ajoutez à cela que les

anciens instincts n'avaient pas renoncé d'un seul coup à leurs exigences ! Mais il était difficile et souvent impossible de les satisfaire : ils furent en somme forcés de se chercher des satisfactions nouvelles et souterraines. Tous les instincts qui n'ont pas de débouché, que quelque force répressive empêche d'éclater au-dehors, *retournent en dedans* — c'est là ce que j'appelle l'*intériorisation* de l'homme : de cette façon se développe en lui ce que plus tard on appellera son « âme ». Tout le monde intérieur, d'origine mince à tenir entre cuir et chair, s'est développé et amplifié, a gagné en profondeur, en largeur, en hauteur, lorsque l'expansion de l'homme vers l'extérieur a été *entravée*. Ces formidables bastions que l'organisation sociale a élevés pour se protéger contre les vieux instincts de liberté — et il faut placer le châtiment au premier rang de ces moyens de défense — ont réussi à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre et vagabond — *contre l'homme lui-même*. La rancune, la cruauté, le besoin de persécution — tout cela se dirigeant contre le possesseur de tels instincts : *c'est* là l'origine de la « mauvaise conscience ». L'homme qui par suite du manque de résistances et d'ennemis extérieurs, serré dans l'étau de la régularité des mœurs, impatiemment se déchirait, se persécutait, se rongeait, s'épouvantait et se maltraitait lui-même, cet animal que l'on veut « domestiquer » et qui se heurte jusqu'à se blesser aux barreaux de sa cage, cet être que ses privations font languir dans la nostalgie du désert et qui fatalement devait trouver en lui un champ d'aventures, un jardin de supplices, une contrée dangereuse et incertaine, — ce fou, ce captif aux aspirations désespérées, devint l'inventeur de la « mauvaise conscience ». Mais alors fut introduite la plus grande et la plus inquiétante de toutes les maladies, dont l'humanité n'est pas encore guérie aujourd'hui, l'homme maladie *de l'homme, malade de lui-même :* conséquence d'un divorce violent avec le passé animal, d'un bond et d'une chute tout à la fois, dans de nouvelles situations, au milieu de nouvelles conditions d'existence, d'une déclaration de guerre contre les anciens instincts qui jusqu'ici faisaient sa force, sa joie et son caractère redoutable. Ajoutons de suite que d'autre part le fait d'une âme animale se tournant contre elle-même fournit au monde un élément si nouveau, si profond, si inouï, si énigmatique, si riche en contradictions et en *promesses d'avenir* que l'aspect du monde en fut réellement changé. Vraiment, il eût fallu des spectateurs divins pour apprécier le drame qui commença alors et dont on ne peut pas encore prévoir la fin, — un drame trop délicat, trop merveilleux, trop paradoxal pour être joué sans signification aucune sur n'importe quelle misérable planète où il passerait inaperçu ! Depuis lors, l'homme *compte* parmi les coups heureux les plus inattendus et les plus passionnants que joue le « grand enfant » d'Héraclite, qu'on l'appelle Zeus ou bien le Hasard, — il éveille, en sa faveur, l'intérêt, l'attente anxieuse, l'espérance, presque la certitude, comme si quelque chose s'annonçait par lui, se préparait, comme si l'homme n'était pas un but, mais seulement une étape, un incident, un passage, une grande promesse…

## 17.

Comme condition de cette hypothèse sur l'origine de la mauvaise conscience, il faut admettre d'abord que cette modification ne fut pas insensible ou volontaire, qu'elle

ne se présenta pas comme l'adaptation organique à un nouvel état de choses, mais comme une rupture, un saut, une obligation, une fatalité inéluctable contre quoi il n'y avait ni possibilité de lutte ni ressentiment. En second lieu que la soumission à une forme fixe d'une population jusqu'alors sans normes et sans freins, telle qu'elle a commencé par un acte de violence, ne peut être menée à terme que par d'autres actes de violence, — que, par conséquent, l' « État » primitif a dû entrer en scène avec tout le caractère d'une effroyable tyrannie, d'un rouage meurtrier et impitoyable, et continuer à se manifester ainsi, jusqu'à ce qu'enfin une telle matière brute d'un peuple encore plongé dans l'animalité soit non seulement pétrie et rendue maniable, mais encore *façonnée*. J'ai employé le mot « État » : il est aisé de concevoir ce que j'entends par là — une horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de maîtres qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organiser, laisse, sans scrupules, tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganique et errante. Telle est bien l'origine de l' « État » sur la terre : je pense qu'on a fait justice de cette rêverie qui faisait remonter cette origine à un « contrat ». Celui qui sait commander, celui dont la nature a fait un « maître », celui qui se montre puissant dans son œuvre et dans son geste — qu'importe à celui-là les traités ! Avec de tels éléments on ne peut pas compter, ils arrivent comme la destinée, sans cause, sans raison, sans égard, sans prétexte, ils sont là avec la rapidité de l'éclair, trop terribles, trop soudains, trop convaincants, trop « autres » pour être même un objet de haine. Leur œuvre consiste à créer instinctivement des formes, à frapper des empreintes, ils sont les artistes les plus involontaires et les plus inconscients qui soient : — là où ils apparaissent, en peu de temps il y a quelque chose de neuf, un rouage souverain qui est *vivant*, où chaque partie et chaque fonction est délimitée et déterminée, où rien ne trouve place qui n'ait d'abord sa « signification » par rapport à l'ensemble. Ils ne savent pas, ces organisateurs de naissance, ce que c'est que la faute, la responsabilité, la déférence ; en eux règne cet effrayant égoïsme de l'artiste au regard d'airain, et qui se sait justifié d'avance dans son « œuvre », en toute éternité, comme la mère dans son enfant. Ce n'est point chez *eux*, on le devine, qu'a germé la mauvaise conscience, — mais *sans eux* elle n'aurait point levé, cette plante horrible, elle n'existerait pas, si, sous le choc de leurs coups de marteau, de leur tyrannie d'artistes, une prodigieuse quantité de liberté n'avait disparu du monde, ou du moins disparu à tous les yeux, contrainte de passer à l'état *latent*. Cet *instinct de liberté* rendu latent par la force, resserré, refoulé, rentré à l'intérieur, ne trouvant plus dès lors qu'à s'exercer et à s'épancher en lui-même, cet instinct, rien que cet instinct — nous l'avons déjà compris — fut au début la *mauvaise conscience*.

## 18.

Qu'on se garde toutefois de faire trop peu de cas de ce phénomène, puisque dès son début il nous apparaît laid et douloureux. Au fond c'est la même force active, que nous avons vue tout à l'heure opérant d'une façon grandiose chez ces artistes de la violence, chez ces organisateurs pour créer des États, la force qui, maintenant rapetissée et mesquine, se crée la mauvaise conscience, agissant à l'intérieur d'une

façon rétrograde, « dans le labyrinthe du cœur », pour parler avec Goethe, pour s'édifier un idéal négatif, l'idéal négatif de cet *instinct de liberté* (ou, comme je dirais dans mon langage, de la volonté de puissance) : seulement la matière sur laquelle s'exerce la nature formatrice et dominatrice de cette force est ici l'homme même, son ancien moi animal — et *non*, comme dans le premier phénomène plus grandiose et plus frappant, l'*autre* homme, les *autres* hommes. Cette secrète violation de soi-même, cette cruauté d'artiste, cette volupté à se façonner comme on ferait d'une matière résistante et sensible, à se marquer de l'empreinte d'une volonté, d'une critique, d'une contradiction, d'un mépris, d'une négation, ce travail inquiétant, plein d'une joie épouvantable, le travail d'une âme volontairement disjointe qui se fait souffrir par plaisir de faire souffrir, toute cette « mauvaise conscience » agissante, en véritable génératrice d'événements spirituels et imaginaires, a fini par amener à la lumière — on le devine déjà — une abondance d'affirmations, de nouvelles et d'étranges beautés, et peut-être lui doit-on même la naissance de la beauté même… Qu'est-ce qui serait « bon » si la contradiction n'était pas devenue consciente d'elle-même, si la laideur ne s'était pas dit à elle-même « je suis laide » ? Du moins cette indication rendra-t-elle moins énigmatique la question de savoir en quelle mesure des notions contradictoires comme le *désintéressement*, l'*abnégation*, le *sacrifice de soi* peuvent renfermer un idéal, une beauté ; et il y a une chose que l'on saura dorénavant, j'en suis certain —, la qualité de la *volupté* qu'éprouve de tout temps celui qui pratique le désintéressement, l'abnégation, le sacrifice de soi : cette volupté est de la même essence que la cruauté. — Pour le moment nous n'en dirons pas davantage, ni sur l'origine du « désintéressement » en tant que valeur *morale*, ni pour la délimitation du champ où cette valeur a pris naissance : la mauvaise conscience, la volonté de se torturer soi-même donnent seulement la condition première pour fixer la *valeur* du désintéressement. —

## 19.

C'est une maladie, la mauvaise conscience, la chose n'est que trop certaine, mais une maladie du genre de la grossesse. Cherchons les conditions qui ont amené cette maladie à son degré d'intensité le plus terrible et le plus sublime : — nous verrons ce qui a fait ainsi pour la première fois son entrée dans le monde. Mais pour cela il ne s'agit pas d'être court d'haleine — (et d'abord il nous faudra revenir à un de nos points de vue précédents). Le rapport de droit privé entre le débiteur et le créancier, dont il a déjà été longuement question, a été introduit, encore une fois, et d'une façon très extraordinaire et contestable au point de vue historique, dans l'interprétation de certains rapports, peut-être les plus incompréhensibles pour nous autres hommes modernes : il s'agit du rapport entre les générations *actuelles* et celles qui les ont *précédées*. Au sein de la première association entre hommes d'une même race — nous parlons des temps primitifs — la génération vivante reconnaissait chaque fois envers les générations précédentes et surtout envers la plus reculée, celle qui a fondé la race, une obligation juridique (et nullement un simple devoir de sentiment dont on pourrait même contester l'existence pour la plus longue période de l'espèce humaine). Alors règne la conviction que l'espèce n'a *persisté* dans sa durée que grâce

aux sacrifices et aux productions des ancêtres, — et qu'on doit *s'acquitter* envers eux en sacrifices et en productions : on reconnaît donc une *dette* dont l'importance ne fait que grandir parce que les ancêtres qui survivent comme esprits puissants ne cessent de s'intéresser à la race et de lui accorder, de par leur force, de nouveaux avantages et de nouvelles avances. Gratuitement, sans doute ? Mais il n'existe aucune « gratuité » pour ces époques barbares et « pauvres en âme ». Que peut-on leur donner en retour ? Des sacrifices (d'abord sous forme d'aliments dans le sens le plus grossier), des fêtes, des chapelles, des témoignages de vénération, avant tout de l'obéissance — car tous les usages sont l'œuvre des ancêtres, l'expression de leurs préceptes et de leurs ordres — : leur donne-t-on jamais assez ? Cette crainte demeure et va grandissant : de temps en temps elle impose un rachat considérable en bloc, quelque contre-prestation monstrueuse rendue au « créancier » (le fameux sacrifice du premier-né, par exemple, du sang humain). La *crainte* de l'ancêtre et de sa puissance, la conscience d'une dette envers lui grandit nécessairement, d'après cette logique spéciale, dans la même mesure que la puissance de la race et prend plus de consistance à mesure que la race devient plus victorieuse, plus indépendante, mieux crainte et vénérée. Il ne faut pas s'imaginer que cela pourrait être le contraire ! Chaque pas vers la décadence de la race, tous les accidents désastreux, tous les indices de dégénérescence, tous les signes précurseurs de la ruine *diminuent* toujours la crainte qu'inspire l'esprit fondateur de la race et donnent une idée toujours moins haute de son intelligence, de sa prévoyance et de l'efficacité persistante de son pouvoir. Imaginons maintenant cette logique rudimentaire poussée à ses extrêmes limites : les ancêtres des races *les plus puissantes* devront enfin, grâce à l'imagination de la terreur grandissante, prendre des formes monstrueuses et se perdre dans le lointain ténébreux de l'étrange et de l'indéfinissable : — l'ancêtre fatalement devait enfin prendre la figure d'un dieu. Peut-être faut-il même rechercher ici toute l'origine des dieux, une origine qui remonte à la *crainte !*… Et celui qui trouverait nécessaire d'ajouter : « mais aussi à la piété ! » pourrait difficilement soutenir sa thèse pour cette période de la race humaine qui fut la plus longue, la période préhistorique. Mais sans doute, avec d'autant plus de facilité, pour la période *intermédiaire* au cours de laquelle les races nobles se sont formées, — ces races ont en effet rendu avec usure à leurs auteurs, à leurs ancêtres (héros et dieux) toutes les qualités que le temps avait fait éclore en elles, les qualités *nobles*. Nous jetterons plus tard encore un coup d'œil sur l'anoblissement et l'exaltation des dieux (qu'il ne faut surtout pas confondre avec leur sanctification) : pour le moment bornons-nous à suivre jusqu'au bout le développement de cette conscience de la dette.

## 20.

La conscience d'avoir une dette envers la divinité, l'histoire en fait foi, n'a point pris fin avec la forme d'organisation de la « communauté » basée sur les liens du sang. De même que l'Humanité a hérité les concepts « bon et mauvais » de la noblesse de race (ainsi que sa tendresse psychologique fondamentale à établir des rangs distinctifs), de même la voie de l'héritage lui a valu et la divinité de race et de souche et l'oppression des dettes encore impayées jointes au désir de s'acquitter. (La transition est marquée

par ces larges couches de populations esclaves et dépendantes qui se sont façonnées au culte des dieux de leurs maîtres, soit par contrainte, soit par servilité et *mimicry* : alors ces dons héréditaires débordent dans toutes les directions.) Le sentiment de la dette envers la divinité n'a cessé de croître pendant des milliers d'années, toujours dans la même proportion où l'idée de Dieu et le sentiment de la divinité ont grandi et se sont développés sur la terre. (Toute l'histoire des luttes, des victoires, des réconciliations, des fusions ethniques, tout ce qui précède le classement définitif des éléments populaires dans chaque grande synthèse des races, se reflète dans le chaos des généalogies de leurs dieux, dans les légendes des combats, des victoires, les réconciliations de ces dieux ; la marche vers l'empire universel est toujours aussi la marche vers l'universalité du divin ; le despotisme, avec son assujettissement de la noblesse indépendante, fraye toujours la voie à quelque monothéisme.) L'avènement du Dieu chrétien, l'expression la plus haute du divin atteinte jusque-là, a aussi fait éclore sur la terre le maximum du sentiment d'obligation. À supposer que nous ayons commencé à entrer dans le mouvement *contraire*, il serait permis de conclure, avec quelque vraisemblance, du déclin irrésistible de la foi au dieu chrétien, à un déclin de la conscience de la dette (faute) chez l'homme, déclin déjà fort rapide aujourd'hui ; on pourrait même prévoir que le triomphe complet et définitif de l'athéisme libérerait l'humanité de tout sentiment d'une obligation envers son origine, sa *causa prima*. L'athéisme et une sorte de *seconde innocence* sont liés l'un à l'autre. —

## 21.

C'est tout ce que je dirai provisoirement sur le rapport entre les notions de « dette » et de « devoir » avec des suppositions religieuses : j'ai laissé de côté à dessein jusqu'à présent la moralisation proprement dite de ces notions (leur refoulement dans la conscience, plus exactement encore la complication de la *mauvaise* conscience par l'idée de Dieu), et, à la fin du précédent paragraphe, j'ai même eu l'air d'ignorer cette moralisation, ce qui nécessairement mettrait fin à ces notions, dès que disparaîtrait leur condition première, la foi à notre « créancier », à Dieu. En réalité, il en est tout autrement. Par la moralisation des notions de « dette », et de « devoir », par leur refoulement dans la *mauvaise* conscience, on a tenté de donner une direction *inverse* au développement qui vient d'être décrit ou du moins d'arrêter ce développement : il *faudra* dès lors que la perspective d'une libération définitive disparaisse une fois pour toutes dans la brume pessimiste, il *faudra* dès lors que le regard désespéré se décourage devant une impossibilité de fer, il *faudra* dès lors que ces notions de « dette » et de « devoir » se retournent — *contre* qui donc ? Il n'y a aucun doute : en premier lieu contre le « débiteur », chez qui maintenant la mauvaise conscience s'attache, s'introduit, s'étend et gagne en largeur et en profondeur à la façon des polypes, jusqu'à ce qu'enfin l'idée de l'impossibilité de se libérer de la dette engendre celle de l'impossibilité d'expier (l'idée de la punition éternelle) — ; en dernier lieu, aussi contre le « créancier », soit que l'on songe à la *causa prima* de l'homme, à l'origine de l'espèce humaine, l'ancêtre sur lequel on fait reposer une malédiction (« Adam », le « péché originel », privation du « libre arbitre »), soit encore à la nature du sein de laquelle l'homme est sorti et où l'on place maintenant le

principe du mal (« diabolisation » de la nature), soit enfin à l'existence en général qui *ne vaut pas la peine d'être vécue* (éloignement pessimiste de la vie, désir du néant, désir d'un contraire, d' « autre chose », bouddhisme et doctrines analogues) — et aussi jusqu'à ce que nous nous trouvions enfin devant l'effroyable et paradoxal expédient qui fit trouver à l'humanité angoissée un soulagement temporaire, ce soulagement qui fut le coup de génie du *christianisme* : Dieu lui-même s'offrant en sacrifice pour payer les dettes de l'homme, Dieu se payant à lui-même, Dieu parvenant seul à libérer l'homme de ce qui pour l'homme même est devenu irrémissible, le créancier s'offrant pour son débiteur, par *amour* (qui le croirait ? ), par amour pour son débiteur !…

## 22.

On aura déjà deviné *ce qui* se passa avec tout cela et sous le voile de tout cela : cette tendance à se torturer soi-même, cette cruauté rentrée de l'animal homme refoulé dans sa vie intérieure, se retirant avec effroi dans son individualité, enfermé dans l' « État » pour être domestiqué, et qui inventa la mauvaise conscience pour se faire du mal, après que la voie *naturelle* de ce désir de faire le mal lui fut coupée, — cet homme de la mauvaise conscience s'est emparé de l'hypothèse religieuse pour pousser son propre supplice à un degré de dureté et d'acuité effrayant. Une obligation envers *Dieu* : cette pensée devint pour lui un instrument de torture. Il saisit en « Dieu » les derniers contrastes qu'il peut imaginer à ses propres instincts animaux irrémissibles, il transmue ces instincts mêmes en fautes envers Dieu (hostilité, rébellion, révolte contre le « maître », le « père », l'ancêtre et le principe du monde), il se plante au beau milieu de l'antithèse entre « Dieu » et le « diable », il jette hors de lui-même toutes les négations, tout ce qui le pousse à se nier soi-même, à nier la nature, le naturel, la réalité de son être pour en faire l'affirmation de quelque chose de réel, de vivant, de véritable, Dieu, Dieu saint, Dieu juste, Dieu bourreau, l'Au-delà, le supplice infini, l'enfer, la grandeur incommensurable de la punition et de la faute. C'est là une espèce de démence de volonté dans la cruauté psychique, dont à coup sûr on ne trouvera pas d'équivalent : cette *volonté* de l'homme à se trouver coupable et réprouvé jusqu'à rendre l'expiation impossible, sa *volonté* de se voir châtié sans que jamais le châtiment puisse être l'équivalent de la faute, sa *volonté* d'infester et d'empoisonner le sens le plus profond des choses par le problème de la punition et de la faute, pour se couper une fois pour toutes la sortie de ce labyrinthe d' « idées fixes », sa volonté enfin d'ériger un idéal — celui du « Dieu très saint » — pour bien se rendre compte en présence de cet idéal de son absolue indignité propre. Ô triste et folle bête humaine ! À quelles imaginations bizarres et contre nature, à quel paroxysme de démence, à quelle *bestialité de l'idée* se laisse-t-elle entraîner dès qu'elle est empêchée quelque peu d'être *bête de l'action !…* Tout cela est intéressant à l'extrême, mais, à trop longtemps regarder dans cet abîme, on se sent envahi par une tristesse poignante, et énervante, c'est pourquoi il faut s'arracher avec violence à ce spectacle. Il n'est pas douteux que nous ne nous trouvions en présence d'une *maladie*, la plus terrible qui ait jamais sévi parmi les hommes : — et celui qui est encore capable d'entendre (mais de nos jours on n'a plus d'oreilles pour entendre où

il faudrait — ), d'entendre retentir dans cette nuit de torture et d'absurdité, le cri d'*amour*, le cri de l'extase, enflammé de désir, le cri de la rédemption par l'*amour*, celui-là se retournera saisi d'une invincible horreur… En l'homme il y a tant de choses effroyables ! — Trop longtemps la terre fut un asile d'aliénés !…

## 23.

Ceci suffira, une fois pour toutes, sur l'origine du « Dieu saint ». — Mais, *par elle-même*, la conception des dieux n'entraîne pas nécessairement cet abaissement de l'imagination que nous n'avons pu nous dispenser de reconstituer pour un instant ; il y a des façons plus *nobles* d'utiliser la fiction des dieux que cet auto-crucifiement et cet avilissement de l'homme, qui ont été le chef-d'œuvre de l'humanité dans ces mille et quelques dernières années ; — pour s'en convaincre il suffit heureusement de jeter les yeux sur les *dieux de la Grèce*, sur ces reflets d'hommes plus nobles et plus orgueilleux chez qui l'*animal* dans l'homme se sentait divinisé et ne se déchirait *pas* soi-même, plein de fureur ! Ces Grecs se sont au contraire longtemps servi de leurs dieux pour se prémunir contre toute velléité de « mauvaise conscience », pour avoir le droit de jouir en paix de leur liberté d'âme : donc dans un sens opposé à la conception que s'était faite de son Dieu le christianisme. Ils allèrent fort loin dans cette voie, ces superbes enfants terribles au cœur de lion ; et même l'autorité d'un Zeus homérique leur donne parfois à entendre qu'ils vont trop loin. « C'est étrange », dit-il une fois — il s'agit du cas d'Égisthe, un cas bien épineux —

*C'est étrange de voir combien les mortels se plaignent des dieux !*
*De nous seuls vient le mal, à les entendre ! Pourtant eux aussi,*
*Par leur folie, créent leurs propres malheurs malgré le destin.*

Mais l'on entend et l'on remarque que ce spectateur, ce juge olympique, est encore fort éloigné de leur en vouloir à cause de cela et de leur en garder rancune : « Qu'ils sont *fous* ! » — ainsi pense-t-il en face des méfaits des mortels, — et la « folie », la « déraison », un peu de « trouble dans la cervelle », voilà ce qu'*admettaient* aussi les Grecs de l'époque la plus vigoureuse et la plus brave, pour expliquer l'origine de beaucoup de choses fâcheuses et fatales : — Folie, et *non* péché ! Saisissez-vous ?… Et encore ce trouble dans la tête leur était-il un problème. — « Comment ce trouble était-il possible ? Comment pouvait-il se produire dans des têtes comme *nous* en avons, nous autres hommes de noble origine, nous autres hommes heureux, bien venus, distingués, de bonne société, vertueux ? » — Telle fut la question que pendant des siècles se posa le Grec noble en présence de tout crime ou forfait, incompréhensible à ses yeux, mais dont un homme de sa caste s'était souillé. « Il faut qu'un dieu l'ait aveuglé », se disait-il enfin en hochant la tête… Ce subterfuge est *typique* chez les Grecs… Voilà la façon dont les dieux alors servaient à justifier jusqu'à un certain point les hommes, même dans leurs mauvaises actions, ils servaient à interpréter la cause du mal — en ce temps-là ils ne prenaient pas sur eux le châtiment, mais, *ce qui est plus noble*, la faute…

## 24.

— Je termine en posant trois problèmes, on s'en doute bien. « Élève-t-on ici un idéal, ou en renverse-t-on un ? » me sera-t-il peut-être demandé… Mais vous êtes-vous jamais assez demandé vous-même à quel prix l'édification de *tout* idéal en ce monde a été possible. Combien pour cela la réalité a dû être calomniée et méconnue, combien on a dû sanctifier de mensonges, troubler de consciences, sacrifier de divinités. Pour que l'on puisse bâtir un sanctuaire, *il faut qu'un sanctuaire soit détruit :* c'est la loi — qu'on me montre un cas où elle n'a pas été accomplie !… Nous autres hommes modernes, nous sommes les héritiers d'une vivisection de consciences, d'un mauvais traitement exercé sur nous-mêmes à travers des milliers d'années : c'est là-dedans que nous avons le plus d'habitude, c'est peut-être pour nous une sorte de maîtrise, et nous y mettons, en tous les cas, notre raffinement, la perversion de notre goût. L'homme a trop longtemps considéré « d'un mauvais œil » ses penchants naturels, de telle sorte que ces penchants ont fini par être de même espèce que la « mauvaise conscience ». Une tentative contraire n'aurait *en soi* rien d'impossible — mais qui donc serait assez fort pour l'entreprendre ? Il s'agirait de confondre avec la mauvaise conscience tous les penchants *anti-naturels*, toutes les aspirations vers l'au-delà, contraires aux sens, aux instincts, à la nature, à l'animal, en un mot, tout ce qui jusqu'à présent a été considéré comme idéal, tout idéal ennemi de la vie, tout idéal qui calomnie le monde. À qui s'adresser aujourd'hui avec de telles espérances et de *telles* prétentions ?… On aurait contre soi précisément les hommes de bien ; puis, comme de raison, les gens nonchalants, conciliants, vaniteux, exaltés ou fatigués… Qu'est-ce qui blesse davantage, qu'est-ce qui sépare plus profondément que de laisser voir quelque chose de la rigueur hautaine avec laquelle on se traite soi-même ? Et par contre que de bienveillance, que d'affection nous témoigne tout le monde, dès que nous faisons comme tout le monde et que nous nous laissons aller comme tout le monde !… Pour atteindre ce but, il faudrait un *autre* genre d'esprits que celui que l'on rencontre à notre époque : des esprits fortifiés par la guerre et la victoire, pour qui la conquête, l'aventure, le danger, la douleur mêmes sont devenus des nécessités ; il faudrait l'habitude de l'air vif des hauteurs, l'habitude des marches hivernales, l'habitude des glaces et des montagnes, et je l'entends dans toutes les acceptions, il faudrait même un genre de sublime méchanceté, une malice suprême et consciente du savoir qui appartient à la pleine santé, il faudrait en un mot, et c'est triste à dire, cette *grande santé* elle-même ! Mais est-elle possible aujourd'hui ?… À une époque quelconque, dans un temps plus robuste que ce présent veule et découragé, il faudra pourtant qu'il nous vienne, l'homme *rédempteur* du grand amour et du grand mépris, l'esprit créateur que sa force d'impulsion chassera toujours plus loin de tous les « à-côtés » et de tous les « au-delà », l'homme dont la solitude sera méconnue par les peuples comme si elle était une *fuite* devant la réalité — : tandis qu'il ne fera que s'enfoncer, s'abîmer, s'enterrer *dans* la réalité, pour ramener un jour, lorsqu'il reviendra à la rédemption de cette réalité, le rachat de la malédiction que l'idéal actuel a fait peser sur elle. Cet homme de l'avenir qui nous délivrera à la fois de l'idéal actuel et *de ce qui forcément devait en sortir*, du grand dégoût, de la volonté du néant et du nihilisme — ce coup de cloche de midi et du grand jugement, ce

libérateur de la volonté qui rendra au monde son but, et à l'homme son espérance, cet antéchrist et anti-nihiliste, ce vainqueur de Dieu et du néant — *il faut* qu'il vienne un jour…

## 25.

— Mais qu'ai-je à parler ici ? Assez ! Assez ! En cet endroit, je n'ai qu'une chose à faire, à garder le silence : sinon j'empiéterais sur un terrain, où seul a accès quelqu'un de plus jeune que moi, quelqu'un de plus d' « avenir », quelqu'un de plus fort que moi — je veux dire *Zarathoustra, Zarathoustra l'impie*…

**TROISIÈME DISSERTATION**

# QUEL EST LE SENS DE TOUT IDÉAL ASCÉTIQUE ?

Insouciant, railleur, violent — ainsi nous veut la sagesse. Elle est femme, elle n'aimera jamais qu'un guerrier.

*Ainsi parlait Zarathoustra*.

## 1.

Quel est le sens de tout idéal ascétique ? — Chez les artistes il ne signifie rien, quelquefois aussi des choses multiples ; chez les philosophes et les savants quelque chose comme un flair et un instinct pour les conditions favorables à la haute spiritualité ; chez les femmes tout au plus un charme de séduction *en plus*, un peu de *morbidezza* sur de belles chairs, ce qu'un joli animal un peu gras a d'angélique ; chez les disgraciés et les déséquilibrés au point de vue physiologique (chez la *majorité* des mortels) une tentative de se trouver « trop bon » pour ce monde, une forme sacrée de la débauche, leur arme capitale dans la lutte contre la douleur lente et l'ennui ; chez les prêtres la véritable foi sacerdotale, leur meilleur instrument de puissance, et aussi leur « suprême » autorisation au pouvoir ; chez les saints enfin un prétexte au sommeil hivernal, leur *novissima gloriæ cupido*, leur repos dans le néant (« Dieu »), leur manifestation de la démence. En somme, de cette diversité de sens dans l'idéal ascétique chez l'homme, ressort le caractère essentiel de la volonté humaine, son *horror vacui : il lui faut un but*, — et il préfère encore avoir la volonté du *néant* que de ne *point* vouloir du tout. — Me comprend-on ?… M'a-t-on compris ?… « *Décidément non, Monsieur !* » — Commençons donc par le commencement.

## 2.

Quel est le sens de tout idéal ascétique ? — Ou, pour prendre un cas particulier au sujet duquel on m'a souvent consulté, quelle interprétation faut-il donner par exemple au fait qu'un artiste comme Richard Wagner ait, dans ses vieux jours, rendu hommage à la chasteté ? Il est vrai que, dans un certain sens, il ne fit jamais autre chose ; mais ce n'est que tout à fait à la fin que cet hommage prit un sens ascétique. Que signifie ce changement de « sens », cette radicale conversion de sens ? — car c'en fut une, et par elle Wagner passa d'un bond à son antithèse. Qu'est-ce que cela signifie quand un artiste passe à son antithèse ? En admettant que nous voulions nous arrêter un moment à cette question, il nous vient aussitôt le souvenir de la meilleure époque que connut peut-être la vie de Wagner, de l'époque la plus forte, la plus gaie et la plus *courageuse :* c'était lorsque le préoccupait l'idée profonde des « Noces de Luther ». Qui sait quel hasard nous a valu, au lieu de cette musique nuptiale, celle des

*Maîtres Chanteurs !* Et dans celle-ci que d'échos peut-être de celle-là ? Du moins n'y a-t-il point de doute que dans ces « Noces de Luther » il ne se fût agi également d'un éloge de la chasteté. Et aussi, il est vrai d'un éloge de la sensualité : — cela me semble tout à fait juste et ce l'eût été aussi au point de vue « wagnérien ». Car entre la chasteté et la sensualité il n'y a pas nécessairement opposition ; tout bon mariage, toute sérieuse passion du cœur est au-dessus de cette opposition. Wagner, à mon sens, aurait bien fait de remettre à l'esprit de ses Allemands cette *agréable* vérité, à l'aide d'une comédie gracieuse et hardie, qui aurait représenté l'histoire de Luther, car, parmi les Allemands, il y a eu toujours beaucoup de calomniateurs de la sensualité ; et le mérite de Luther ne fut peut-être en rien plus grand que lorsqu'il eut le courage de sa *sensualité* (on disait alors, non sans douceur, la « liberté évangélique »…). Pourtant, même dans le cas où existe réellement cette opposition entre la chasteté et la sensualité, il s'en faut de beaucoup, et cela est heureux, pour qu'elle soit une opposition tragique. Il semble en être ainsi de tous les mortels de bonne santé et d'esprit pondéré qui sont loin de compter, sans plus d'examen, cet équilibre instable entre « l'ange et la bête » au nombre des principes contradictoires de l'existence, — les plus fins et les clairs comme Hafis, comme Goethe y ont même vu un attrait de *plus*. Ce sont précisément de telles oppositions qui font aimer la vie… D'autre part, il va sans dire que, lorsque les infortunés animaux de Circé — et il y a de ces animaux ! — sont amenés à adorer la chasteté, ils n'en voient et n'en adorent que l'opposé, — oh ! avec quel tragique grognement et quelle ardeur ! on peut se le figurer — ils adorent ce contraste douloureux et absolument superflu que Richard Wagner, à la fin de sa vie, a voulu incontestablement mettre en musique et porter sur la scène. *Dans quel but ?* demandera-t-on, comme de juste. Car que lui importaient et que nous importent les animaux de Circé ? —

## 3.

Il ne faudrait pas cependant vouloir éviter cette autre question : que lui importait vraiment cette virile (hélas ! si peu virile) « simplicité des champs », ce pauvre diable, cet enfant de la nature, qui s'appelait Parsifal, qu'il finit par faire catholique par des moyens si insidieux ? — Comment ? ce Parsifal, Wagner le prenait-il vraiment au *sérieux ?* À vrai dire on pourrait être tenté de supposer et même de désirer le contraire, — que le *Parsifal* de Wagner eût été conçu gaiement, en quelque sorte comme épilogue et comme drame satyrique, par lequel Wagner le tragique aurait voulu, d'une façon convenable et digne de lui, prendre congé de nous, de lui-même et avant tout de la *tragédie*, et cela par un excès de haute et de malicieuse parodie du tragique même, de tout ce terrible sérieux terrestre, et des misères terrestres d'autrefois, parodie d'une forme enfin vaincue, la forme la *plus grossière* de ce qu'il y a d'anti-naturel dans l'idéal ascétique. C'eût été, je le répète, un digne dénouement pour un grand tragique : qui, comme tout artiste, n'arrive au dernier sommet de sa grandeur que lorsqu'il sait considérer, à ses pieds, sa propre personnalité et son propre art — lorsqu'il sait *rire* de lui-même. Le *Parsifal* de Wagner est-il le sourire caché du maître, ce sourire de supériorité qui se moque de lui-même, le triomphe de sa dernière, de sa suprême liberté d'artiste, de son au-delà

d’artiste ? On pourrait, je le répète encore, le souhaiter : car que serait Parsifal *pris au sérieux ?* Est-il vraiment nécessaire de voir en lui (pour employer une expression dont on s’est servi en ma présence) « le produit d’une haine féroce contre la science, l’esprit et la sensualité » ? Un anathème contre les sens et l’esprit concentré dans un même souffle de haine ? Une apostasie et une volte-face vers l’idéal d’un christianisme maladif et obscurantiste ? Et enfin une négation de soi, un effacement de soi de la part d’un artiste qui, jusqu’alors, de toute la puissance de sa volonté, avait travaillé à la tâche contraire, savoir à *la spiritualisation et à la sensualisation suprême* de son art ? Et non pas seulement de son art ; mais aussi de sa vie ? Qu’on se rappelle avec quel enthousiasme Wagner a marché jadis sur les traces du philosophe Feuerbach. Le mot de Feuerbach « la saine sensualité » retentit pendant les années trente et quarante de ce siècle, pour Wagner comme pour beaucoup d’Allemands ( — ils s’appelaient la « *jeune* Allemagne »), comme le mot rédempteur par excellence. A-t-il fini par *changer d’avis* à cet égard ? Il semble que du moins il eut à la fin la volonté de *changer sa doctrine*… Et non seulement du haut de la scène, avec les trompettes de Parsifal : — dans les élucubrations troubles, aussi peu libres que peu conséquentes, de ses dernières années il y a cent endroits où se trahit un désir secret, une volonté découragée, incertaine, inavouée de prêcher un véritable retour en arrière, de prêcher la conversion, la négation, le christianisme et le moyen âge, et de dire à ses disciples : « Tout cela n’est rien ! Cherchez le salut autre part ! » Il lui arrive même, en un endroit, d’invoquer le « sang du Rédempteur »…

## 4.

Il faut que je dise ici mon sentiment pour ce qui en est de ce cas — s’il est pénible, il est typique aussi ; — on fera bien assurément de séparer à tel point l’artiste de son œuvre qu’il ne sera pas possible de le prendre au sérieux autant que son œuvre. Il n’est en définitive que la condition première de son œuvre, le sein maternel, l’humus, dans certaines circonstances l’engrais, du fumier sur lequel, hors duquel elle pousse, — c’est donc, dans la plupart des cas, quelque chose qu’on doit oublier, si l’on veut prendre plaisir à l’œuvre elle-même. L’étude de l’*origine* d’une œuvre concerne le physiologiste et le vivisecteur de l’esprit ; jamais, au grand jamais, elle ne concerne les hommes esthésiques, les artistes ! Au poète et au créateur de *Parsifal* ne fut pas plus épargné un approfondissement foncier et terrible, une identification avec les contrastes psychiques du moyen âge, un isolement hostile, loin de tout ce qui ressemble à de la hauteur, à de la sévérité et de la discipline de l’esprit, une espèce de *perversité* intellectuelle (qu’on me passe le mot), tout aussi peu que ne sont épargnés à une femme enceinte les dégoûts et les bizarreries de la grossesse : ce qu’il faut précisément oublier pour se réjouir de l’enfant. Il faut se garder de la confusion où l’artiste ne verse que trop facilement, par *contiguity* psychologique, pour parler comme les Anglais : comme s’il était lui-même ce qu’il représente, imagine et exprime. En réalité, s’il était ainsi conformé, il ne saurait se représenter, s’imaginer et s’exprimer ; un Homère n’aurait pas créé un Achille, un Goethe n’aurait pas créé un Faust, si Homère avait été Achille et Gœthe Faust. Un artiste parfait et complet est à tout jamais séparé de la « réalité », on comprend d’autre part que parfois il se sente

las jusqu'au désespoir de l'éternelle « irréalité », de l'éternelle fausseté de son existence la plus intime, — et qu'alors il fasse parfois la tentative de passer dans un monde qui lui est interdit, le monde réel, de vouloir *être* réellement. Avec quelles chances de succès ? On le devine aisément… Telle est la *velléité typique* de l'artiste : cette velléité qui séduisit aussi Wagner vieillissant et qu'il lui fallut expier si durement (— il y perdit ses amitiés les plus précieuses). Et enfin, abstraction faite de cette velléité, qui ne souhaiterait, d'une façon générale, dans l'intérêt même de Wagner, qu'il eût pris congé de nous *autrement*, qu'il eût pris congé de son art, non avec un *Parsifal*, mais d'une façon plus victorieuse, plus assurée, plus wagnérienne, — d'une façon moins décevante, moins ambiguë par rapport à l'ensemble de ses tendances, moins schopenhauerienne, moins nihiliste ?…

## 5.

— Quel est donc le sens de tout idéal ascétique ? Dans le cas de l'artiste, nous commençons à le comprendre : il n'y en a *aucun !*… Ou bien il est si multiple qu'il vaut autant dire qu'il n'y en a pas !… Éliminons tout d'abord les artistes : leur indépendance dans le monde et à l'égard du monde n'est pas assez grande pour que leurs appréciations et les changements dans ces appréciations méritent, par eux-mêmes, de l'intérêt ! Ils furent de tous temps les humbles valets d'une morale, d'une philosophie ou d'une religion ; sans compter que trop souvent, hélas ! ils ont été les courtisans dociles de leurs admirateurs et de leurs fidèles, les flatteurs éhontés des puissances d'ancienne et de fraîche date. Tout au moins leur faut-il toujours un rempart, une réserve, une autorité sur quoi ils puissent se fonder : les artistes ne vont jamais seuls, l'allure de l'indépendance est contraire à leurs instincts essentiels. C'est ainsi que Wagner, par exemple, prit le philosophe Schopenhauer lorsque « le temps fut venu » de choisir un chef de file, un rempart : — qui pourrait imaginer seulement qu'il eût eu le courage de choisir un idéal ascétique, sans être couvert par la philosophie de Schopenhauer, sans l'autorité de Schopenhauer arrivée à son apogée dans les années soixante-dix ? (sans compter que dans la *nouvelle* Allemagne un artiste qui n'aurait pas été plein de sentiments de piété — à l'égard de l'Empire bien entendu — eût été impossible). — Et nous voici arrivés à la plus grave question : quel sens faut-il attacher au fait qu'un *philosophe* véritable rende hommage à l'idéal ascétique, un esprit qui repose sur sa propre base comme Schopenhauer, un homme et un chevalier au regard d'airain, qui a le courage de sa personnalité, qui sait marcher seul, qui n'a besoin ni de chef de file ni d'ordre venu de plus haut ? — Examinons immédiatement ici la position de Schopenhauer vis-à-vis de l'*art*, position singulière et même fascinante pour certains hommes : car c'est visiblement elle qui *tout d'abord* fit passer Wagner du côté de Schopenhauer (sur le conseil d'un poète, comme on sait, du poète Herwegh), et cela avec une telle conviction qu'il y eut opposition violente et complète entre sa foi esthétique des premiers temps et celle qu'il adopta plus tard, — celle-là trouve son expression dans *Opéra et Drame* par exemple, celle-ci dans les ouvrages publiés depuis 1870. Il est à remarquer que, chose étrange ! Wagner changea dès lors sans scrupule son opinion sur la valeur et la situation de la *musique* même : que lui importait qu'il eût fait d'elle jusqu'alors un moyen, un médium, une

« femme », qui, pour fructifier, avait absolument besoin d'un but, — d'un homme — c'est-à-dire du drame ! Il comprit tout à coup qu'avec la théorie et l'innovation de Schopenhauer il y avait *davantage* à faire in *majorem musicæ gloriam*, — je veux parler de la *souveraineté* de la musique telle que l'entendait Schopenhauer : la musique placée à part, en face de tous les autres arts, art indépendant par elle-même, *non pas*, comme les autres arts, simple reflet du monde des phénomènes, mais langage de la volonté même, parlant directement du fond de l'« abîme », comme sa révélation la plus personnelle, la plus fondamentale, la plus immédiate. Avec cette augmentation extraordinaire dans l'évaluation de la musique, telle qu'elle semblait ressortir de la philosophie de Schopenhauer, s'élevait du même coup, de façon colossale, l'estime où l'on tenait *le* musicien : il devenait maintenant un oracle, un prêtre, plus qu'un prêtre, une sorte de porte-parole de l'« essence » des choses, un téléphone de l'au-delà, — dès lors il ne parla plus seulement en musique, ce ventriloque de Dieu, — il parla en métaphysique : quoi d'étonnant s'il finit par parler un jour au moyen de l'*idéal ascétique ?*…

## 6.

Schopenhauer a mis à profit la conception kantienne du problème esthétique, — quoiqu'il ne l'ait certainement pas regardée avec des yeux kantiens. Kant pensa faire honneur à l'art lorsque, parmi les prédicats du beau, il avantagea et mit en évidence ceux qui font l'honneur de la connaissance : l'impersonnalité et l'universalité. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici si ce ne fut pas là une erreur capitale ; je veux seulement souligner ici que Kant, comme tous les philosophes, au lieu de viser le problème esthétique en se basant sur l'expérience de l'artiste (du créateur) n'a médité sur l'art et le beau qu'en « spectateur » et insensiblement a introduit le « spectateur » dans le concept « beau ». Si du moins ce « spectateur » avait été suffisamment connu des philosophes du beau ! — s'il avait été chez eux un grand fait *personnel*, une expérience, le résultat d'une foule d'épreuves originales et solides, de désirs, de surprises, de ravissement sur le domaine du beau ! Mais ce fut toujours, je le crains bien, tout le contraire : en sorte que, dès le principe, ils nous donnent des définitions, où il y a, comme dans cette célèbre définition du beau que donne Kant, un manque de subtile expérience personnelle qui ressemble beaucoup au gros ver de l'erreur fondamentale. « Le beau, dit Kant, c'est ce qui plaît sans que l'*intérêt* s'en mêle. » Sans intérêt ! À cette définition comparez cette autre qui vient d'un vrai « spectateur » et d'un artiste, Stendhal, qui appelle une fois la beauté *une promesse de bonheur*. En tous les cas nous trouvons *récusé* et éliminé ici ce que Kant fait ressortir particulièrement dans l'état esthétique : le *désintéressement*. Qui est-ce qui a raison ? Kant ou Stendhal ? Il est vrai que si nos esthéticiens jettent sans cesse dans la balance, en faveur de Kant, l'affirmation que, sous le charme de la beauté, on peut regarder « d'une façon désintéressée », même une statue féminine sans voile, il nous sera bien permis de rire un peu à leurs dépens : — Les expériences des *artistes*, au sujet de ce point délicat, sont tout au moins « plus intéressantes », et Pygmalion n'était certes pas *nécessairement* un homme « inesthétique ». Ayons d'autant meilleure opinion de l'innocence de nos esthéticiens, innocence qui se reflète dans de

pareils arguments ; rappelons par exemple que ce que Kant enseigne, avec la naïveté d'un pasteur de campagne, sur les particularités du sens tactile est tout à son honneur ! — Ici nous revenons à Schopenhauer, qui fut, dans une tout autre mesure que Kant, en rapport avec les arts et pourtant il n'a pu se débarrasser de l'influence de la définition kantienne. Comment expliquer cela ? La chose est assez étrange : le mot « sans intérêt » il l'interpréta de la façon la plus personnelle, guidé par son expérience qui chez lui a dû être des plus régulières. Il y a peu de choses sur lesquelles Schopenhauer parle avec autant d'assurance que sur l'effet de la contemplation esthétique : il prétend qu'elle réagit précisément contre l'« intérêt » *sexuel*, à peu près comme feraient la lupuline et le camphre ; il n'a jamais cessé de glorifier *cette* façon de se délivrer de la « volonté », le grand avantage et l'utilité de la condition esthétique. On pourrait même être tenté de se demander si la conception fondamentale de « volonté et représentation », si l'idée qu'on ne peut se délivrer de la « volonté » qu'au moyen de la « représentation » n'est pas sortie simplement d'une généralisation de cette expérience sexuelle. (Pour toutes les questions qui se rapportent à la philosophie de Schopenhauer, ceci dit en passant, il ne faut pas oublier qu'elle est la conception d'un jeune homme de vingt-six ans, de sorte qu'elle est le propre, non seulement de Schopenhauer, mais aussi de cette période juvénile de l'existence.) Écoutons par exemple un des passages les plus expressifs, parmi quantité d'autres, qu'il a écrits en l'honneur de la condition esthétique (*le Monde comme Volonté et comme Représentation*, I, 231), écoutons l'accent de douleur, de bonheur, de reconnaissance qu'il met à prononcer de telles paroles. « C'est l'ataraxie qu'Épicure proclamait le souverain bien et dont il fait le partage des dieux ; pendant le moment que dure cette condition nous sommes délivrés de l'odieuse contrainte du vouloir, nous célébrons le sabbat du bagne de la volonté, la roue d'Ixion s'arrête »… Quelle véhémence dans ces paroles ! Quelles images de souffrance et d'immense dégoût ! Quelle opposition des temps d'une intensité presque maladive entre le seul « moment » et le reste : « la roue d'Ixion », « le bagne de la volonté », « l'odieuse contrainte du vouloir » ! — Mais, à supposer que Schopenhauer eût cent fois raison pour lui-même, quel progrès aurions-nous fait pour comprendre l'essence du beau ? Schopenhauer a décrit un effet du beau, l'effet calmant sur la volonté, — encore cet effet est-il bien normal ? Stendhal, nature non moins sensuelle, mais plus pondérée que Schopenhauer, fait ressortir, nous l'avons vu, un autre effet du beau : « la beauté est une *promesse* de bonheur ». Pour lui c'est précisément l'*excitation de la volonté* (« de l'intérêt ») par la beauté qui apparaît comme le point important. Enfin, ne pourrait-on pas objecter à Schopenhauer que c'est bien à tort qu'il se réclame ici de Kant, qu'il n'a pas du tout compris, d'une manière kantienne, la définition kantienne du beau, — qu'à lui aussi le beau plaît à cause d'un « intérêt » et de l'intérêt le plus grand et plus personnel : celui du supplicié, délivré de sa torture ?… Et, pour en revenir à notre première question : « Quel *sens* faut-il attacher au fait qu'un philosophe rende hommage à l'idéal ascétique ? » Nous voici déjà arrivé à une première indication : il veut *être délivré d'une torture*. —

## 7.

Gardons-nous au mot « torturer » de prendre aussitôt un air lugubre : précisément dans ce cas il y a beaucoup à y opposer, beaucoup à en rabattre,— il reste même de quoi rire. N'oublions surtout pas que Schopenhauer, qui a traité la sexualité en ennemie personnelle (la sexualité, et aussi son instrument, la femme, cet « *instrumentum diaboli* ») avait besoin d'ennemis pour rester de bonne humeur ; n'oublions pas qu'il avait une prédilection pour les paroles de colère, pour les paroles hargneuses, haineuses et bilieuses ; qu'il se fâchait pour se fâcher, par passion ; qu'il serait tombé malade, devenu *pessimiste* (— car il ne l'était pas, quoique ce fût là son plus chaud désir) sans ses ennemis, sans Hegel, sans la femme, sans la sensualité, sans la volonté de vivre, de rester en ce monde. Il y a à parier gros que sans tout cela Schopenhauer n'y serait *pas* resté, il se serait enfui : mais ses ennemis le tenaient, ses ennemis lui offraient toujours de nouvelles séductions dans l'existence, sa colère était, tout comme pour les cyniques de l'Antiquité, un baume, un délassement, sa rançon et son remède contre le dégoût, son *bonheur*. Ceci suffira pour expliquer le côté le plus personnel du cas de Schopenhauer ; mais il y a en lui autre chose qui est typique et ceci nous ramène à notre problème. Incontestablement, depuis qu'il y a des philosophes sur terre et partout où il y a des philosophes (de l'Inde à l'Angleterre, pour prendre les pôles opposés dans les capacités philosophiques), il y a une véritable animosité, une rancune philosophique à l'égard de la sensualité. — Schopenhauer n'en est que l'explosion la plus éloquente et, pour qui sait l'apprécier, la plus entraînante, la plus enchanteresse ; — il existe de même une véritable prévention, une tendresse toute particulière des philosophes à l'égard de l'idéal ascétique — à ce sujet point d'illusion possible. L'une et l'autre particularité, je le répète, appartiennent au type ; si toutes deux manquent chez un philosophe, celui-là — soyez-en certain — ne sera jamais qu'un « prétendu » philosophe. Qu'est-ce que cela *signifie ?* Car il faut d'abord interpréter cet état de choses : *en soi* c'est un fait qui demeure stupide pour l'éternité, comme c'est le cas pour toute « chose en soi ». Toute bête, *la bête philosophique* comme les autres, tend instinctivement vers un *optimum* de conditions favorables au milieu desquelles elle peut déployer sa force et atteindre la plénitude du sentiment de sa puissance ; toute bête a de même une horreur instinctive et une sorte de flair subtil, « supérieur à toute raison », pour toute espèce de troubles et d'obstacles qui se présentent ou pourraient se présenter sur la route vers l'*optimum* — (ce n'est *pas* de sa route vers le bonheur que je parle, mais de sa route vers la puissance, vers l'action, vers l'activité la plus large, ce qui, en somme, dans la plupart des cas, est sa route vers le malheur). Par suite, le philosophe a horreur du *mariage* et de tout ce qui pourrait l'y conduire, — du mariage en tant qu'obstacle fatal sur sa route vers l'*optimum*. Parmi les grands philosophes, lequel était marié ? Héraclite, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Schopenhauer — ils ne l'étaient point ; bien plus, on ne pourrait même se les *imaginer* mariés. Un philosophe marié a sa place dans la *comédie*, telle est ma thèse : et Socrate, seule exception, le malicieux Socrate, s'est, semble-t-il, marié par ironie, précisément pour démontrer la vérité de *cette* thèse. Tout philosophe dirait, comme jadis Bouddha, quand on lui annonça la naissance d'un fils : « Râhoula m'est né, une entrave est forgée pour moi » (Râhoula

signifie ici « un petit démon ») ; pour tout « esprit libre » devrait venir une heure de réflexion, à supposer qu'auparavant il ait eu une heure irréfléchie, une heure telle que le même Bouddha en vécut une. — « Étroitement bornée, se dit-il, est la vie à la maison, séjour d'impureté ; la liberté est dans l'abandon de la maison » : « et, pénétré de cette idée, il abandonna la maison. » Dans l'idéal ascétique tant de portes sont ouvertes vers l'*indépendance* qu'un philosophe ne peut entendre, sans une vive allégresse et sans approbation intérieure, l'histoire de ces hommes résolus qui un jour opposèrent leur négation à toute servitude et s'en allèrent dans quelque désert : en admettant même que ce ne furent là que des âmes très fortes et non point des esprits forts. Quel sens faut-il donc attacher à l'idéal ascétique chez un philosophe ? Voici ma réponse — on l'aura d'ailleurs devinée depuis longtemps : à son aspect le philosophe sourit, comme à un *optimum* des conditions nécessaires à la spiritualisation la plus haute et la plus hardie, — par là il ne nie *pas* « l'existence », il affirme au contraire *son* existence à lui, et *seulement* son existence, au point qu'il n'est peut-être pas éloigné de ce vœu criminel : *pereat Mundus, fiat philosophia, fiat philosophus fiam !...*

## 8.

On le voit, ce ne sont point des témoins et des juges incorruptibles dans l'examen de la *valeur* de l'idéal ascétique, ces philosophes ! Ils pensent à *eux-mêmes*, — que leur importe « le saint » ! Ils pensent en outre à ce qui leur est le plus indispensable : être délivrés de la contrainte, du dérangement, du bruit, des affaires, des devoirs, des soucis ; avoir l'esprit lucide ; la danse, le ressort, le vol dans les idées ; un air pur, léger, clair, libre, sec, comme celui qu'on respire sur les hauteurs où toute animalité devient plus spirituelle et prend des ailes ; le silence dans toutes les choses souterraines ; tous les chiens bien attachés à la chaîne ; ni aboiement hostile ni rancune aux pattes lourdes ; aucun ver rongeur de l'orgueil blessé ; des entrailles modestes et soumises, obéissantes comme les rouages d'un moulin, mais qu'il n'en soit pas question ; le cœur étranger, lointain, futur, posthume, — en résumé, par l'idéal ascétique, ils entendent l'ascétisme joyeux d'un animal qui s'est divinisé, s'est envolé de son nid, et va voltigeant au-dessus de la vie plutôt que de se reposer sur elle. On connaît les trois mots de parade de l'idéal ascétique : pauvreté, humilité, chasteté : et maintenant qu'on examine une fois de près la vie de tous les grands esprits féconds et inventifs, — on retrouvera toujours, à un certain degré, ces trois mots. Absolument *pas*, bien entendu, comme s'il s'agissait de leurs « vertus » — une telle espèce d'hommes se soucie bien de vertus ! — mais comme conditions propres et naturelles à l'*épanouissement* de leur existence, à leur plus *grande* fécondité. Avec cela, il est fort possible que leur spiritualité dominante ait dû d'abord mettre un frein à l'orgueil effréné et irritable, à la sensualité pétulante qu'ils possédaient de nature, ou bien encore qu'ils aient eu une peine infinie à maintenir leur volonté du « désert » contre un penchant pour ce qui est délicat et rare, ainsi que contre une libéralité magnifique qui prodigue les dons du cœur et de la main. Mais leur spiritualité a agi précisément parce qu'elle était l'instinct *dominant* qui impose sa loi aux autres instincts — et elle agit encore ainsi ; autrement elle ne dominerait pas. Il n'est donc

pas question ici de « vertus ». Du reste, le *désert* dont je parlais tout à l'heure, le désert où se retirent et s'isolent les esprits robustes de nature indépendante — combien son aspect est différent de l'idée que s'en font les gens cultivés ! — parfois ils sont eux-mêmes ce désert, ces civilisés. Il est certain que les comédiens de l'esprit ne sauraient s'en accommoder — pour eux il est loin d'être assez romantique et assez syrien, assez désert d'opéra-comique ! Il n'y manque pas non plus de chameaux, mais c'est à cela que se borne la ressemblance. Une obscurité volontaire peut-être ; une fuite devant soi-même ; une aversion profonde pour le bruit, l'admiration, le journal, l'influence ; un petit emploi, quelque chose de quotidien qui cache plutôt qu'il ne met en évidence ; parfois la société de bêtes domestiques, d'oiseaux inoffensifs et joyeux dont l'aspect réconforte ; des montagnes pour tenir compagnie, mais non des montagnes mortes, des montagnes avec des *yeux* (c'est-à-dire avec des lacs) ; parfois même une simple chambre dans un hôtel quelconque plein de monde, où l'on est certain d'être perdu dans la foule et de pouvoir impunément causer avec tout le monde, — voilà le « désert » ! Il est suffisamment solitaire, croyez-m'en ! Le « désert » où se retirait Héraclite — les portiques et les péristyles de l'immense temple de Diane — fut plus digne de lui : j'en conviens : pourquoi *manquons*-nous de pareils temples ? (— peut-être cependant ne nous manquent-ils pas : je pense à l'instant à ma plus belle chambre de travail de la *piazza di San Marco*, à condition que ce soit le printemps et le matin entre dix heures et midi). Mais ce qu'Héraclite voulait éviter, c'est ce que nous, *nous aussi*, nous voulons éviter encore : le bruit et le bavardage démocratique des Éphésiens, leur politique, les nouvelles qu'ils apportent de l'« Empire » (je veux dire la Perse, on m'entend — ), leur pacotille d' « aujourd'hui », — car nous autres philosophes nous avons surtout besoin d'un repos, le repos des choses d' « aujourd'hui ». Nous vénérons ce qui est tranquille, froid, noble, lointain, passé, toute chose enfin dont l'aspect ne force pas l'âme à se défendre et à se garer, — toute chose à qui l'on peut parler sans élever la voix. Qu'on écoute seulement le timbre que prend la voix d'un esprit quand il parle : chaque esprit a son timbre et l'affectionne. Voyez celui-ci, par exemple, ce doit être un agitateur, c'est-à-dire une tête creuse, une casserole vide : tout ce qui y entre en ressort assourdi, enflé, alourdi par l'écho du grand vide. Cet autre parle presque toujours d'une voix enrouée : s'est-il peut-être « enrhumé » du cerveau à force de *penser ?* Ce serait possible — qu'on interroge les physiologistes —, mais celui qui pense au moyen des *mots* pense en orateur et non en penseur (il trahit qu'au fond il n'imagine pas des objets, il ne pense pas objectivement, mais seulement les rapports qu'il y a avec les objets, ainsi lui-même, — il n'imagine que lui-même et ses auditeurs). Voyez cet autre encore, son langage est insinuant, il s'approche de nous de trop près, son haleine nous effleure — involontairement nous fermons la bouche, quoique ce soit par l'intermédiaire d'un livre qu'il nous parle : le timbre de son style nous donne l'explication que nous cherchions : — il n'a pas le temps, il n'a guère foi en lui-même, et s'il ne parle pas aujourd'hui, il ne parlera jamais. Mais un esprit qui est certain de lui-même parle doucement, il cherche l'obscurité, il se laisse attendre. On reconnaît le philosophe à ce qu'il évite trois choses brillantes et bruyantes : la gloire, les princes et les femmes, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne viennent pas à lui. Il fuit la lumière trop vive : aussi fuit-il son temps et le « jour » qu'il répand. En cela, il est

comme une ombre : plus le soleil s'abaisse, plus l'ombre grandit. Quant à son « humilité », il s'accommode aussi, comme il s'accommode de l'obscurité, d'une certaine dépendance et d'un certain effacement : bien plus, il craint le trouble de la foudre, il s'effraie de l'insécurité d'un arbre trop isolé et trop exposé, sur quoi tout mauvais temps décharge son humeur, toute mauvaise humeur sa tempête. Son instinct « maternel », le secret amour de ce qui grandit en lui, lui conseille des conditions où l'on se décharge du devoir de prendre soin *de soi*, de même que l'instinct de la *mère*, chez la femme, a toujours maintenu la situation dépendante de la femme. Ils demandent enfin peu de chose, ces philosophes, leur devise est « celui qui possède est possédé » — : et cela, je ne saurais trop le répéter, non par vertu, par une volonté de frugalité et de simplicité qui aurait du mérite, mais parce que leur souverain maître l'exige avec sagesse, impérieusement : ce maître, qui n'a dans l'idée qu'une seule chose et qui n'assemble, qui n'épargne que pour cela, temps, force, amour, intérêt. Cette sorte d'hommes n'aime à être troublée ni par les amitiés, ni par les inimitiés : elle oublie et elle méprise aisément. Il lui semble de mauvais goût de jouer le martyr, de « *souffrir* pour la vérité » — elle laisse cela aux ambitieux et aux comédiens de l'esprit et à tous ceux qui ont du temps de reste pour cela (— eux, les philosophes, ont à *agir* pour la vérité). Ils se montrent économes des grands mots ; on dit que même le mot de « vérité » leur déplaît : il leur paraît ampoulé… Pour ce qui en est enfin de la « chasteté » des philosophes, il est évident que la fécondité de ce genre d'esprits se manifeste autrement que par la progéniture ; autrement peut-être aussi la continuation de leur nom après leur mort, leur petite immortalité (dans l'Inde ancienne, entre philosophes, on s'exprimait avec moins de modestie encore : « à quoi bon des descendants pour celui dont l'âme est le monde ? »). Il n'y a là rien qui ressemble à de la chasteté par scrupule ascétique ou haine des sens, pas plus qu'il n'y a chasteté quand un athlète ou un jockey s'abstient des femmes ; c'est ainsi que le veut, du moins pour l'époque de la grande incubation, leur instinct dominant. Tout artiste sait combien est nuisible, aux jours de grande tension de l'esprit et de préoccupation intellectuelle, le commerce avec la femme ; pour les plus puissants et les plus instinctifs parmi eux, l'expérience, la dure expérience, n'est pas nécessaire, — c'est l'instinct « maternel » qui dispose ici, au profit de l'œuvre en formation, de toutes les autres provisions, de tous les afflux de force, de vigueur de la vie animale : la plus grande force *absorbe* alors la plus petite. — On peut d'ailleurs s'expliquer, d'après cette interprétation, le cas de Schopenhauer dont j'ai déjà parlé : l'aspect de la beauté agissait évidemment chez lui comme une irritation sur la *force principale* de sa nature (la force de réflexion et la pénétration du regard) ; cette force faisant explosion se rendait, d'un seul coup, maîtresse de ta conscience. Cela n'exclut absolument pas la possibilité de voir cette douceur particulière et cette plénitude qui sont le propre de la condition esthétique prendre son origine dans l'ingrédient « sensualité » (source aussi de cet idéalisme propre aux jeunes filles nubiles). — Ainsi la sensualité ne serait pas supprimée dès que se manifeste la condition esthétique, comme c'était l'opinion de Schopenhauer, mais seulement transfigurée de manière à ne plus apparaître dans la conscience comme excitation sexuelle. (Je reviendrai une autre fois sur ce point, en parlant de problèmes plus délicats encore qui rentrent dans ce domaine si inexploré et si obscur, le domaine de la *Physiologie de*

*l'Esthétique*.)

## 9.

Un certain ascétisme, nous l'avons vu, un renoncement de plein gré, dur et serein, fait partie des conditions favorables d'une spiritualité supérieure, c'est aussi une des conséquences les plus naturelles de cette spiritualité : on ne s'étonnera donc pas dès l'abord que l'idéal ascétique ait toujours été traité avec quelque prévention favorable par les philosophes. À un sérieux examen historique on s'aperçoit que le lien entre l'idéal ascétique et la philosophie est encore plus étroit et plus fort. On pourrait même dire que c'est tenue en *lisières* par cet idéal, que la philosophie a appris à faire ses premiers pas, ses tout petits pas sur la terre ; — hélas ! avec quelle maladresse, avec quelle mine maussade se mouvait ce petit marmot faible et timide aux jambes torses, ce pauvre marmot, hélas ! toujours prêt à s'affaler par terre ! Au début il en a été de la philosophie comme de toutes les choses bonnes, — longtemps elles n'ont pas le courage d'elles-mêmes, elles regardent toujours autour d'elles pour voir si personne ne leur vient en aide, bien plus, elles ont peur de tous ceux qui les regardent. Qu'on passe en revue, les uns après les autres, les instincts et les vertus du philosophe - son instinct de doute, son instinct de négation, son instinct expectatif, son instinct analytique, son instinct aventureux de recherche et d'expérience, son besoin de comparaison et de compensation, son désir de neutralité et d'objectivité, son désir de tout « *sine ira et studio* » — : a-t-on déjà compris que, pendant très longtemps, tout cela allait à l'encontre de toutes les exigences de la morale et de la conscience ? (pour ne point parler de la *raison* que Luther encore aimait à appeler « *Fraw Klüglin* — dame Raison — *la rusée catin* ») qu'un philosophe qui *serait* parvenu à la conscience de soi aurait dû aussitôt se sentir le « *nitimur invetitum* » incarné, et qu'en conséquence il se *gardait* bien de « se sentir », d'avoir conscience de soi ?… Il n'en est pas autrement, je le répète, de toutes les choses bonnes dont nous sommes fiers aujourd'hui ; même en appréciant toute notre façon d'être moderne, avec les mesures des anciens Grecs, si elle n'est pas faiblesse, mais puissance, elle apparaît comme quelque chose d'hybride et d'impie : car ce sont précisément les choses opposées à celles que nous honorons aujourd'hui qui ont eu pendant longtemps la conscience de leur côté, et Dieu pour gardien. Hybride est aujourd'hui toute notre position en face de la nature, la violence que nous faisons à la nature à l'aide de nos machines et de l'esprit inventif et sans scrupule de nos ingénieurs et de nos techniciens ; hybride notre position vis-à-vis de Dieu, je veux dire d'une espèce d'araignée d'impératif et de finalité qui se cache derrière la grande toile, le grand filet de la causalité, — nous pourrions dire comme Charles le Téméraire en lutte avec Louis XI : « *Je combats l'universelle araignée* » — ; hybride notre position envers *nous-mêmes*, — car nous expérimentons sur nous comme nous n'oserions le faire sur aucun animal et, avec satisfaction et curiosité, nous découpons notre âme vive : que nous importe encore le « salut » de l'âme ! Et puis, nous nous guérissons nous-mêmes : l'état de maladie est instructif, nous en sommes persuadés, plus instructif encore que l'état de santé — les *inoculeurs* de maladies nous semblent aujourd'hui plus utiles que n'importe quels guérisseurs ou « sauveurs ». Nous nous faisons violence à nous-mêmes, c'est certain,

nous autres casse-noisettes de l'âme qui posons des problèmes, problèmes nous-mêmes, comme si la vie ne consistait pas en autre chose qu'à casser des noisettes ; aussi devons-nous nécessairement devenir tous les jours plus dignes d'être interrogés, plus *dignes* d'interroger, et peut-être du même coup plus dignes — de vivre ?… Toutes les choses bonnes furent jadis des choses mauvaises ; tout péché originel est devenu vertu originelle. Le mariage, par exemple, sembla longtemps une atteinte au droit de la communauté ; on payait une amende pour avoir eu l'imprudence de vouloir s'approprier une femme (à cela se rattache par exemple le *jus primæ noctis*, aujourd'hui encore au Cambodge privilège du prêtre, ce gardien des « bonnes vieilles mœurs »). Les sentiments doux, bienveillants, conciliants, compatissants — qui plus tard atteignirent une valeur si haute qu'ils sont presque devenus « les valeurs par excellence » — longtemps n'attirèrent que le mépris : on rougissait de la douceur, comme on rougit aujourd'hui de la dureté (comparez *Par delà le bien et le mal*, aph. 260). La soumission au *droit* : — ah ! quelle révolte de conscience, chez toutes les races nobles du monde, quand il leur fallut renoncer à la *vendetta* pour se soumettre au pouvoir du droit ! Le « droit » fut longtemps un « *vetitum* », un forfait, une innovation ; il s'institua avec puissance, *comme* une puissance que l'on n'accepte que rempli de honte vis-à-vis de soi-même. Chaque petit pas sur la terre a été payé autrefois de supplices intellectuels et corporels : cette idée « que non seulement la marche en avant, non ! le simple pas, le mouvement, le changement ont eu besoin de leurs innombrables martyrs », cette idée a, surtout aujourd'hui, quelque chose de très étrange pour nous, je l'ai mise en lumière dans *Aurore*, aph. 18 : « Rien n'est plus chèrement acheté, est-il dit dans ce passage, que le peu de raison humaine et de sentiment de liberté dont nous nous enorgueillissons aujourd'hui. Mais à cause de cet orgueil même il nous est presque impossible de considérer les périodes immenses de la « moralité des mœurs » qui ont précédé l' « histoire universelle », comme seule histoire capitale, importante et décisive, celle qui a fixé le caractère de l'humanité : alors que partout la douleur passait pour vertu, la cruauté pour vertu, la dissimulation pour vertu, la soif de vengeance pour vertu, le reniement de la raison pour vertu, quand, d'autre part, le bien-être était regardé comme un danger, le désir de savoir comme un danger, la paix comme un danger, la compassion comme un danger, l'apitoiement comme un opprobre, le travail comme une honte, la démence comme une chose divine, le *changement* comme l'immoralité et la corruption par excellence ! »

## 10.

Dans le même ouvrage (aph. 12) est exposé en quelle mésestime, sous quel *poids* de mésestime, la race ancienne des hommes contemplatifs a dû vivre, — méprisée dans la même mesure où elle n'était point redoutée. La contemplation a certainement fait sa première apparition sur la terre sous une forme déguisée, avec un aspect équivoque, un cœur mauvais et souvent avec la peur marquée sur tous les traits. Ce qu'il y avait d'inactif, de rêveur, de pusillanime dans les instincts des hommes contemplatifs les entoura longtemps d'une atmosphère de méfiance : à cela il n'y avait d'autre remède que d'inspirer une *crainte* profonde. Les vieux Brahmanes, par

exemple, s'y entendaient. Les très anciens philosophes savaient donner à leur existence, à leur aspect extérieur, un sens, un appui, un arrière-plan qui les faisaient craindre : à examiner la chose de plus près, il y avait là un besoin encore fondamental, celui de s'assurer à leurs propres yeux, vis-à-vis d'eux-mêmes, la crainte et le respect. Car ils voyaient, en eux-mêmes, tous les jugements d'appréciation tournés *contre* eux, ils avaient à vaincre contre ce qui était « le philosophe en eux » toute espèce de soupçon et d'opposition. En hommes d'époques terribles, ils eurent recours à des moyens terribles : la cruauté contre eux-mêmes, la mortification la plus ingénieuse — ce furent là les principaux moyens employés par ces ermites assoiffés de pouvoir, par ces novateurs spirituels, lorsqu'il leur fallut commencer par faire violence, dans leur for intérieur, aux dieux et à la tradition, pour pouvoir *croire* eux-mêmes à leur innovation. Je rappellerai ici la célèbre histoire du roi Viçvamitra qui puisa dans les tortures qu'il s'était imposées pendant mille ans, un tel sentiment de puissance, une telle confiance en lui-même qu'il entreprit de bâtir un *nouveau ciel* : c'est là l'inquiétant symbole de toute ancienne et nouvelle destinée d'un philosophe sur cette terre, — quiconque a jamais bâti un « nouveau ciel », en quelque époque que ce soit, n'a trouvé la puissance nécessaire à cela que dans *son propre enfer*… Ramenons les faits à de courtes formules : l'esprit philosophique a toujours dû commencer par se travestir et se masquer en empruntant les types de l'homme contemplatif *précédemment formés*, soit les types du prêtre, du devin, de l'homme religieux en général, pour être seulement *possible*, en quelque mesure que ce soit : l'*idéal ascétique* a longtemps servi au philosophe d'apparence extérieure, de condition d'existence, — il était forcé de *représenter* cet idéal pour pouvoir être philosophe, il était forcé d'y *croire* pour pouvoir le représenter. Cette attitude particulière au philosophe, qui le fait s'éloigner du monde, cette manière d'être qui renie le monde, se montre hostile à la vie, de sens incrédule, austère, et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours de façon à passer pour l'*attitude philosophique par excellence* — cette attitude est avant tout une conséquence des conditions forcées, indispensables à la naissance et au développement de la philosophie : car, pendant très longtemps, la philosophie n'aurait *pas du tout été possible* sur terre sans un masque et un travestissement ascétique, sans malentendu ascétique. Pour m'exprimer d'une façon plus concrète et qui saute aux yeux : le prêtre ascétique s'est montré jusqu'à nos jours sous la forme la plus répugnante et la plus ténébreuse, celle de la chenille, qui donna seule au philosophe le droit de mener son existence rampante… Les choses ont-elles vraiment changé ? Ce dangereux insecte ailé aux mille couleurs, l'« esprit » qu'enveloppait le cocon a-t-il pu enfin, grâce à un monde plus ensoleillé, plus chaud et plus clair, jeter sa défroque pour s'élancer dans la lumière ? Existe-t-il aujourd'hui déjà assez de fierté, d'audace, de bravoure, de conscience de soi, de volonté de l'esprit, de désir de responsabilité, de *libre arbitre* sur la terre, pour que dorénavant « le philosophe » — *soit possible ?…*

## 11.

Maintenant que nous avons considéré le *prêtre ascétique*, attaquons sérieusement notre problème : Quel est le sens de l'idéal ascétique ? — À présent seulement la

chose devient « sérieuse » : nous allons avoir devant les yeux les véritables *représentants de l'esprit sérieux*. « Quel est le sens de tout sérieux ? » — Cette question plus fondamentale encore est peut-être déjà sur nos lèvres ; c'est une question pour les physiologistes, bien entendu, sur laquelle nous allons glisser provisoirement. Le prêtre ascétique tire de cet idéal non seulement sa foi, mais encore sa volonté, sa puissance, son intérêt. Son *droit* à la vie existe et disparaît avec cet idéal : quoi d'étonnant si nous nous heurtons ici à un terrible adversaire de cet idéal ? si nous nous heurtons à quelqu'un qui lutte pour son existence contre les négateurs de son idéal ?… D'autre part il n'est guère vraisemblable, de prime abord, qu'une position aussi intéressée vis-à-vis de notre problème lui soit particulièrement utile ; le prêtre ascétique ne sera peut-être pas l'homme vraiment désigné pour défendre son idéal, pour la même raison que la femme échoue toujours dans sa tentative lorsqu'elle veut défendre « la femme », — moins encore sera-t-il bon juge et appréciateur objectif de la controverse soulevée ici. Il nous faudra donc, selon toute vraisemblance, l'aider à se bien défendre contre nous, plutôt que d'avoir à craindre d'être accablé par lui… Ce pour quoi l'on combat ici c'est la façon dont les prêtres ascétiques *apprécient* notre vie : cette vie (avec tout ce qui s'y rattache, « la nature », « le monde », la sphère entière du devenir et du transitoire) est mis en rapport par eux avec une existence toute différente qui est en contradiction avec elle et qui l'exclut, *à moins* qu'elle ne se tourne contre elle-même, qu'elle ne *se renie* : dans ce cas, le cas d'une vie ascétique, cette vie sert de passage à cette autre existence. Pour l'ascète, la vie est le chemin de l'erreur où il faut revenir sur ses pas jusqu'au point d'où l'on était parti ; ou bien une méprise que l'on réfute, que l'on *doit* réfuter par l'action : car il *exige* qu'on le suive, il impose, où il le peut, son appréciation de l'existence. Que signifie cela ? Une façon d'apprécier aussi monstrueuse ne figure pas dans l'histoire de l'homme comme cas exceptionnel et comme curiosité : c'est un des faits les plus généraux et les plus persistants qui soient. Lus d'une planète lointaine les caractères majuscules de notre existence terrestre amèneraient peut-être à la conclusion que la terre est la véritable *planète ascétique*, un coin de créatures mécontentes, arrogantes et répugnantes qui ne peuvent se débarrasser du profond déplaisir qu'elles se causent à elles-mêmes, que leur cause le monde, l'existence et qui voudraient se faire mal : — apparemment leur unique plaisir. Considérons que, régulièrement, partout et dans presque tous les temps, le prêtre ascétique fait son apparition ; il n'appartient pas à une race déterminée ; il prospère partout dans tous les rangs sociaux. Non pas qu'il propage peut-être sa façon d'apprécier par hérédité, qu'il la transmette, — au contraire, un profond intérêt lui interdit, en thèse générale, de se propager. Ce doit être une nécessité d'ordre supérieur qui fait sans cesse croître et prospérer cette espèce *hostile à la vie*, — la *vie même* doit avoir un intérêt à ne pas laisser périr ce type contradictoire. Car une vie ascétique est une flagrante contradiction : un ressentiment sans exemple domine, celui d'un instinct qui n'est pas satisfait, d'un désir de puissance qui voudrait se rendre maître, non de quelque chose dans la vie, mais de la vie même, de ses conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus fondamentales ; il est fait une tentative d'user la force à tarir la source de la force ; on voit le regard haineux et mauvais se tourner même contre la prospérité physiologique, en particulier contre l'expression de cette prospérité, la beauté, la joie ; tandis que les

choses manquées, dégénérées, la souffrance, la maladie, la laideur, le dommage volontaire, la mutilation, les mortifications, le sacrifice de soi sont *recherchés* à l'égal d'une jouissance. Tout cela est paradoxal au suprême degré : nous nous trouvons ici devant une désunion qui se *veut* désunie, qui *jouit* de soi-même par cette souffrance et qui devient même toujours plus sûre de soi et plus triomphante, à mesure que sa condition première, sa vitalité physiologique va en *décroissance*. « Le triomphe précisément dans la dernière agonie » : l'idéal ascétique a toujours combattu sous ce signe extrême ; dans cette énigme de séduction, dans ce tableau de ravissement et de souffrance il a toujours reconnu sa lumière la plus pure, son salut, sa victoire définitive. *Crux, nux, lux*, — pour lui les trois choses n'en font qu'une.

## 12.

Supposons qu'une volonté aussi formelle de contredire et d'aller contre nature soit amenée à *philosopher :* sur quoi exercera-t-elle son caprice le plus subtil ? Sur ce qu'on a considéré comme vrai avec le plus de certitude : elle cherchera l'*erreur* à l'endroit même où l'instinct de la vie a sans conteste placé la vérité. Par exemple, comme firent les ascètes de la philosophie des Védas, elle traitera d'illusion la matérialité, de même la douleur, la pluralité et tout le concept antithétique « sujet » et « objet » — erreurs que tout cela, pures erreurs ! Refuser de croire à son « moi », nier sa propre réalité — quel triomphe ! — non plus seulement sur les sens, sur l'apparence visible, non ! un genre de triomphe bien plus élevé, l'assujettissement violent et cruel de la *raison* : une volupté qui atteint son comble, lorsque le mépris ascétique de la raison qui impitoyablement se nargue elle-même décrète : « *il y a* un domaine de la vérité et de l'être, mais précisément la science en est exclue ! »… (Soit dit en passant : dans le concept kantien du « caractère intelligible des choses » il est resté des traces de cette division dont les ascètes se font une joie, de cette division qui aime à tourner la raison contre la raison : en effet le « caractère intelligible » chez Kant correspond à une espèce de complexion des choses dont l'intellect comprend tout juste assez pour se rendre compte que pour l'intellect elle est — *absolument inintelligible*.) — Toutefois, en notre qualité de chercheurs de la connaissance, ne soyons pas ingrats envers de tels renversements des perspectives et des appréciations habituelles avec quoi l'esprit a trop longtemps fait rage contre lui-même, inutilement en apparence et d'une façon sacrilège : mais voir autrement, *vouloir* voir autrement n'est pas une médiocre discipline, une défectueuse préparation de l'intellect à sa future « objectivité » celle-ci de « contemplation désintéressée » (c'est là un non-sens, une absurdité), mais comme faculté de *tenir en son pouvoir* son pour et son contre, le faisant agir au besoin de façon à utiliser pour la connaissance cette diversité, même dans les perspectives et les interprétations passionnelles. Tenons-nous donc dorénavant mieux en garde, messieurs les philosophes, contre cette fabulation de concepts anciens et dangereux qui a fixé un « sujet de connaissance, sujet pur, sans volonté, sans douleur, libéré du temps », gardons-nous des tentacules de notions contradictoires telles que « raison pure », « spiritualité absolue », « connaissance en soi » : — ici l'on demande toujours de penser à un œil qui ne peut pas du tout être imaginé, un œil dont, à tout prix, le regard ne doit pas avoir de

direction, dont les fonctions actives et interprétatives seraient liées, seraient absentes, ces fonctions qui seules donnent son objet à l'action de voir, on demande donc que l'œil soit quelque chose d'insensé et d'absurde. Il n'existe qu'une vision perspective, une « connaissance » perspective ; et *plus* notre état affectif entre en jeu vis-à-vis d'une chose, *plus* nous avons d'yeux, d'yeux différents pour cette chose, et plus sera complète notre « notion » de cette chose, notre « objectivité ». Mais éliminer en général la volonté, supprimer entièrement les passions, en supposant que cela nous fût possible : comment donc ? ne serait-ce pas là *châtrer* l'intelligence ?…

## 13.

Mais revenons sur nos pas. Une telle contradiction de soi, comme elle semble se manifester chez l'ascète, « la vie *contre* la vie » — il est clair que c'est là, au point de vue physiologique et non plus psychologique, tout simplement une absurdité. Elle ne peut être qu'*apparente ;* ce doit être une sorte d'expression provisoire, une interprétation, une formule, un accommodement, un malentendu psychologique de quelque chose dont pendant longtemps on ne put comprendre la vraie nature, reconnaître la vraie essence, — un mot, rien qu'un mot, serré dans une vieille fissure de la connaissance humaine. Établissons brièvement la réalité des faits : *l'idéal ascétique a sa source dans l'instinct prophylactique d'une vie dégénérescente* qui cherche à se guérir, qui, par tous les moyens, s'efforce de se conserver, qui lutte pour l'existence ; il est l'indice d'une dépression et d'un épuisement physiologique partiels, contre lesquels se raidissent sans cesse les instincts les plus profonds et les plus intacts de la vie, avec des inventions et des artifices toujours nouveaux. L'idéal ascétique est lui-même un de ces moyens : il est donc tout l'opposé de ce que les admirateurs de cet idéal s'imaginent, — en lui et par lui la vie lutte avec et *contre* la mort, l'idéal ascétique est un expédient de l'art de *conserver* la vie. S'il a pu à tel point, ainsi que l'indique l'histoire, s'emparer de l'homme et s'en rendre maître, en particulier partout où la civilisation et la démocratisation de l'homme ont été accomplies, il ressort de cette constatation un fait important, *l'état morbide* du type homme, tel qu'il a existé jusqu'à présent, du moins de l'homme domestiqué, la lutte physiologique de l'homme contre la mort (plus exactement contre le dégoût de la vie, la lassitude, le désir de la « fin »). Le prêtre ascétique est le désir incarné de l'« autrement », de l'« autre part », il est le suprême degré de ce désir, sa ferveur et sa passion véritables : mais c'est la *puissance* même de son désir qui l'enchaîne ici-bas, qui en fait un instrument travaillant à créer des conditions plus favorables, à ce qui est homme ici-bas, — et c'est précisément par cette puissance qu'il attache à la vie tout le troupeau des manqués, des dévoyés, des disgraciés, des malheureux, des malades de toute espèce, troupeau dont il est instinctivement le berger. On m'entend déjà : ce prêtre ascétique, qui est en apparence l'ennemi de la vie, ce *négateur*, — c'est lui précisément qui fait partie des grandes forces conservatrices et affirmatrices de la vie… De quoi dépend-il donc cet état morbide ? Car l'homme est plus malade, plus incertain, plus changeant, plus inconsistant qu'aucun autre animal, il n'y a pas à en douter, — il est l'animal malade *par excellence :* d'où cela vient-il ? Assurément il a plus osé, plus innové, plus bravé, plus provoqué le destin que tous les autres animaux

réunis : lui, le grand expérimentateur qui expérimente sur lui-même, l'insatisfait, l'insatiable, qui lutte pour le pouvoir suprême avec l'animal, la nature et les dieux, — lui, l'indompté encore, l'être de l'éternel futur qui ne trouve plus le repos devant sa force, poussé sans cesse par l'éperon ardent que l'avenir enfonce dans la chair du présent : — lui, l'animal le plus courageux, au sang le plus riche, comment ne serait-il pas exposé aux maladies les plus longues et les plus terribles entre toutes celles qui affligent l'animal ?… L'homme en a assez, souvent il se produit de véritables épidémies de cette satiété de vivre (— ainsi vers 1348, aux temps de la danse macabre) : mais ce dégoût même, cette lassitude, ce mépris de soi, — tout cela déborde chez lui, avec tant de violence, qu'il renaît aussitôt des liens nouveaux. La négation qu'il lance à la vie met en lumière, comme par miracle, une quantité d'affirmations plus délicates ; oui, même quand il se *blesse*, ce maître destructeur, destructeur de lui-même, — c'est encore la blessure qui le contraint à *vivre*…

## 14.

Si l'état morbide est à ce point normal chez l'homme — et nous ne pouvons contester la chose — d'autant plus devrait-on estimer les rares exemplaires de puissance psychique et corporelle, les *accidents heureux* dans l'espèce humaine, garder sévèrement les êtres robustes du mauvais air, de l'air infesté. Le fait-on ?… Les malades sont le plus grand danger pour ceux qui se portent bien ; ce n'est *pas* aux plus forts qu'il faut attribuer le malheur des forts, mais à ceux qui sont les plus faibles. Sait-on cela ?… Somme toute, ce n'est pas la crainte inspirée par l'homme dont on devrait souhaiter l'amoindrissement : car cette crainte oblige les forts à être forts, dans certains cas à être terribles, — elle *maintient* dans son intégrité le type de l'homme robuste. Ce qui est à craindre, ce qui est désastreux plus qu'aucun désastre, ce n'est pas la grande crainte, mais le grand dégoût de l'homme, non moins que la grande pitié pour l'homme. Supposez qu'un jour les deux éléments s'unissent, aussitôt ils mettront au monde, immanquablement, cette chose monstrueuse entre toutes : la « dernière » volonté de l'homme, sa volonté du néant, le nihilisme. Et, en effet, tout est préparé pour cela. Celui qui pour sentir n'a pas seulement son nez, mais ses yeux et ses oreilles, devine, presque partout où il va aujourd'hui, l'atmosphère spéciale de la maison d'aliénés et de l'hôpital, — je parle, bien entendu, des domaines de culture de l'homme, de toute espèce d'« Europe » qu'il y a encore en ce monde. Les *maladifs* sont le plus grand danger de l'homme : et *non* les méchants, *non* les « bêtes de proie ». Les disgraciés, les vaincus, les impotents de nature, ce sont eux, ce sont les plus *débiles* qui, parmi les hommes, minent surtout la vie, qui empoisonnent et mettent en question notre confiance en la vie, en l'homme, en nous-mêmes. Comment lui échapper, à ce regard fatal qui vous laisse une profonde tristesse ? ce regard rentré des mal venus dès l'origine qui nous révèle le langage qu'un tel homme se tient à lui-même, — ce regard qui est un soupir. « Ah ! si je pouvais être quelqu'un d'autre, n'importe qui ! ainsi soupire ce regard : mais il n'y a pas d'espoir. Je suis celui que je suis : comment saurais-je me débarrasser de moi-même ? Et pourtant — *je suis las de moi-même !*… » C'est sur ce terrain de mépris de soi, terrain marécageux s'il en fut, que pousse cette mauvaise herbe, cette plante

vénéneuse, toute petite, cachée, fourbe et doucereuse. Ici fourmillent les vers de la haine et du ressentiment ; l'air est imprégné de senteurs secrètes et inavouables ; ici se nouent sans relâche les fils d'une conjuration maligne, — la conjuration des souffre-douleur contre les robustes et les triomphants, ici l'aspect même du triomphateur est *abhorré*. Et que de mensonges pour ne pas avouer cette haine en tant que haine ! Quelle dépense de grands mots et d'attitudes, quel art dans la calomnie « loyale » ! Ces malvenus : quel torrent de noble éloquence découle de leurs lèvres ! Quelle soumission douce, mielleuse, pâteuse dans leurs yeux vitreux ! Que veulent-ils enfin ? *Représenter* tout au moins la justice, l'amour, la sagesse, la supériorité, — telle est l'ambition de ces « inférieurs », de ces malades ! Et comme une telle ambition rend habile ! il faut admirer surtout l'habileté de faux monnayeurs que l'on met à imiter ici l'empreinte de la vertu, et même le cliquetis de la vertu, le son de l'or. Ils ont à présent complètement pris à bail la vertu, ces faibles, ces incurables, le fait n'est que trop certain : « Nous sommes les seuls bons, les seuls justes, s'écrient-ils, nous sommes les seuls *homines bonæ voluntatis* ». Ils passent au milieu de nous comme de vivants reproches, comme s'ils voulaient nous servir d'avertissements, — comme si la santé, la robustesse, la force, la fierté, le sentiment de la puissance étaient simplement des vices qu'il faudrait expier, amèrement expier : car, au fond, ils sont eux-mêmes prêts à *faire* expier, ils ont soif de jouer un rôle de bourreaux ! Parmi eux il y a quantité de vindicatifs déguisés en juges, ayant toujours à la bouche, une bouche aux lèvres pincées, de la bave empoisonnée qu'ils appellent « justice » et qu'ils sont toujours prêts à lancer sur tout ce qui n'a pas l'air mécontent, sur tout ce qui, d'un cœur léger, suit son chemin. Parmi eux ne manque pas non plus cette répugnante espèce de gens vaniteux, avortons menteurs qui veulent représenter les « belles âmes » et lancer sur le marché, drapée dans de la poésie et d'autres fioritures, leur sensualité estropiée, décorée du nom de « pureté du cœur » ! c'est l'espèce des onanistes moraux qui se satisfont d'eux-mêmes. Le désir des malades de représenter la supériorité sous une forme *quelconque*, leur instinct à découvrir des voies détournées conduisant à la tyrannie sur les hommes bien portants — où ne la trouve-t-on pas cette aspiration des faibles, justement des plus faibles, vers la puissance ? En particulier la femme malade : nul être ne la surpasse en raffinement, lorsqu'elle veut dominer, oppresser, tyranniser. Pour arriver à son but la femme malade n'épargne ni les vivants ni les morts, elle déterre ce qui est le plus profondément enterré (les Bogos disent : « la femme est une hyène »). Qu'on jette un regard sur ce qui se passe dans le secret de toutes les familles, de toutes les corporations et communautés : partout la lutte des malades contre les bien portants, — une lutte secrète, dans la plupart des cas, une lutte au moyen de petites poudres empoisonnées, de coups d'épingles, de mines sournoisement résignées, parfois aussi à l'aide de ce pharisaïsme morbide des attitudes *tapageuses* qui joue volontiers « la noble indignation ». Jusque dans le domaine sacro-saint de la science il voudrait se faire entendre, ce rauque aboiement indigné des chiens maladifs, la rage haineuse, l'esprit de mensonge de ces nobles pharisiens (— je rappelle encore une fois aux lecteurs qui ont des oreilles ce Berlinois, apôtre de la vengeance, Eugène Dühring qui, dans l'Allemagne contemporaine, fait l'usage le plus immodéré et le plus déplaisant du tam-tam moral : Dühring, le plus grand hâbleur moral de notre époque, même parmi ses pareils, les

antisémites). Ce sont tous hommes du ressentiment, ces disgraciés physiologiques, ces vermoulus, il y a là une puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions contre les heureux, ingénieux dans les travestissements de la vengeance, dans les prétextes à exercer la vengeance. Quand parviendront-ils au triomphe sublime, définitif, éclatant de cette vengeance ? — Alors, indubitablement, quand ils arriveront à *jeter dans la conscience* des heureux leur propre misère et toutes les misères : de sorte qu'un jour ceux-ci commenceraient à rougir de leur bonheur et à se dire peut-être les uns aux autres : « Il y a une honte à être heureux, *en présence de tant de misères !* »… Mais quelle erreur plus grande et plus néfaste que celle des heureux, des robustes, des puissants d'âme et de corps qui se mettent à douter de leur *droit au bonheur !* Arrière ce « monde renversé ! » Arrière ce honteux amollissement du sentiment ! Que les malades ne rendent *pas* malades les bien portants — et cet amollissement ne serait pas autre chose — tel devrait être sur terre le point de vue supérieur : — et pour l'atteindre il faudrait tout d'abord que les bien portants fussent *séparés* des malades, qu'ils soient mêmes protégés de la vue des malades, qu'ils ne se confondent pas avec eux. Ou bien serait-ce peut-être leur devoir de se faire gardes-malades ou médecins ?… Non, ils ne pourraient méconnaître *leur* devoir d'une façon plus flagrante qu'en agissant ainsi, — l'élément supérieur ne *doit* pas s'abaisser à être l'instrument de l'élément inférieur, le pathos de la distance *doit* aussi, pour toute éternité, séparer les devoirs ! Le droit d'existence des bien portants — c'est le privilège de la cloche sonore sur la cloche fêlée au son trouble — est d'une importance mille fois plus grande : eux seuls sont la garantie de l'avenir, eux seuls sont *responsables* de l'humanité. Ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent faire, jamais un malade ne devrait et ne pourrait le faire : mais *pour* qu'ils puissent faire ce qu'*ils* sont seuls à devoir faire, comment leur laisserait-on encore la liberté d'agir en médecins, en consolateurs, en « sauveurs » des malades ?… Et pour cela, laissez entrer de l'air pur ! Évitez surtout le voisinage des asiles d'aliénés et des hôpitaux de la civilisation ! Ayez bonne compagnie, *notre* compagnie ! Ou bien créez la solitude, s'il le faut ! Mais fuyez en tous les cas les émanations nuisibles de la corruption interne et de la secrète atteinte de la maladie. De la sorte, mes amis, nous pourrons nous défendre, du moins pendant quelque temps encore, contre les deux plus terribles contagions qui nous menacent particulièrement, — contre *le profond dégoût de l'homme !* contre *la profonde pitié pour l'homme !…*

## 15.

A-t-on compris jusque dans toutes leurs profondeurs — et j'exige que justement ici l'on *saisisse* profondément, l'on comprenne profondément — les raisons qui me font prétendre que cela ne saurait être le devoir des bien portants de soigner les malades, de guérir les malades, alors on aura saisi les raisons d'une autre nécessité, — la nécessité d'avoir des médecins et des gardes-malades qui soient *eux-mêmes des malades :* et maintenant nous tenons, nous saisissons des deux mains le sens du prêtre ascétique. Le prêtre ascétique doit être pour nous le sauveur prédestiné, le pasteur et le défenseur du troupeau malade : c'est ainsi seulement que nous pourrons comprendre sa prodigieuse mission historique. La *domination sur ceux qui souffrent*,

voilà le rôle auquel le destine son instinct, il y trouve son art spécial, sa maîtrise, sa catégorie de bonheur. Il faut qu'il soit malade lui-même, il faut qu'il soit intimement affilié aux malades, aux déshérités pour pouvoir les entendre, — pour pouvoir s'entendre avec eux ; mais il faut aussi qu'il soit fort, plus maître de lui-même que des autres, inébranlable surtout dans sa volonté de puissance, afin de posséder la confiance des malades et d'en être craint, afin d'être pour eux un soutien, un rempart, une contrainte, un instructeur, un tyran, un Dieu. Il a à défendre son troupeau — contre qui ? Contre les bien portants assurément, mais aussi contre l'envie qu'inspirent les bien portants ; il doit être l'ennemi naturel et le *contempteur* de toute santé et de toute puissance, de tout ce qui est rude, sauvage, effréné, dur, violent, à la façon des bêtes de proie. Le prêtre est la première forme de l'animal *plus délicat* qui méprise plus facilement encore qu'il ne hait. Sur lui pèsera la nécessité de faire la guerre aux animaux de proie, guerre de ruse (d' « esprit ») plutôt que de violence, cela va de soi ; — il lui faudra pour cela assumer parfois, sinon le type, du moins la *signification* d'une bête de proie inconnue, où l'on verra confondues, en une unité formidable et attrayante, la cruauté de l'ours blanc, la patience froide du tigre et surtout l'astuce du renard. Si la nécessité l'y contraint, il s'avancera gravement, à la façon d'un ours, respectable, froid, circonspect, supérieurement trompeur, comme un héraut et un porte-parole de puissances mystérieuses, même au milieu d'autres espèces de bêtes de proie, résolu à semer, autant qu'il le pourra sur ce terrain, la souffrance, la division, la contradiction, n'étant que trop habile en son art de se rendre maître *de ceux qui souffrent*, en toute occasion. Il apporte avec lui le baume et le remède, sans doute ! mais il a besoin de blesser avant de guérir ; tout en calmant alors la douleur que cause la blessure, il *empoisonne aussi la blessure*. — Il s'entend particulièrement à cette besogne, ce charmeur, ce dompteur, au contact de qui forcément tout bien portant devient malade et tout malade se soumet et s'apprivoise. Du reste, il ne défend pas mal son troupeau malade, cet étrange berger, — il va jusqu'à le défendre contre lui-même, contre la dépravation, la malice, l'esprit de révolte qui éclate dans le troupeau, contre toutes les affections particulières aux malades et aux souffreteux quand ils sont réunis ; il lutte habilement et rudement, mais sans bruit, contre l'anarchie et les germes de dissolution menaçant toujours le troupeau, où cette dangereuse matière explosive, le *ressentiment*, s'amasse sans cesse. Se débarrasser de cette matière explosive sans qu'elle fasse sauter ni le troupeau, ni le berger, tel est son vrai tour de force, et c'est en cela surtout qu'il trouve son utilité. Si l'on voulait résumer en une courte formule la valeur de l'existence du prêtre, il faudrait dire : le prêtre est l'homme qui *change la direction du ressentiment*. En effet, tout être qui souffre cherche instinctivement la cause de sa souffrance ; il lui cherche plus particulièrement une cause animée, ou, plus exactement encore, une cause *responsable*, susceptible de souffrir, bref, un être vivant contre qui, sous n'importe quel prétexte, il pourra, d'une façon effective ou *en effigie*, décharger sa passion : car ceci est, pour l'être qui souffre, la suprême tentative de soulagement, je veux dire d'étourdissement, narcotique inconsciemment désiré contre toute espèce de souffrance. Telle est, à mon avis, la seule véritable cause physiologique du ressentiment, de la vengeance et de tout ce qui s'y rattache, je veux dire le désir de *s'étourdir contre la douleur au moyen de la passion :* — généralement on cherche

cette cause, à tort selon moi, dans le contre-coup de la défensive, dans une simple mesure protectrice de la réaction, dans un « mouvement réflexe », au cas d’un dommage ou d’un péril soudain, tel que ferait encore une grenouille sans tête pour sortir d’un acide caustique. Mais il y a une différence essentielle : dans un cas on veut empêcher tout dommage ultérieur, dans l’autre on veut *étourdir* une douleur cuisante, secrète, devenue intolérable, au moyen d’une émotion plus violente quelle qu’elle soit, et chasser, au moins momentanément, cette douleur de la conscience, — pour cela il faut une passion, une passion des plus sauvages et, pour l’exciter, le premier prétexte venu. « Quelqu’un doit être cause que je me sens mal » — cette façon de conclure est propre à tous les maladifs, d’autant plus que la vraie cause de leur malaise demeure cachée pour eux ( — ce sera peut-être une lésion du nerf sympathique, une surproduction de bile, un sang trop pauvre en sulfate ou en phosphate de potasse, un ballonnement du bas-ventre qui arrête la circulation du sang, la dégénérescence des ovaires, etc.). Ceux qui souffrent sont d’une ingéniosité et d’une promptitude effrayantes à découvrir des prétextes aux passions douloureuses ; ils jouissent de leurs soupçons, se creusent la tête à propos de malices ou de torts apparents dont ils prétendent avoir été victimes ; ils examinent jusqu’aux entrailles de leur passé et de leur présent, pour y trouver des choses sombres et mystérieuses qui leur permettront de s’y griser de douloureuses méfiances, de s’enivrer au poison de leur propre méchanceté, — ils ouvrent avec violence les plus anciennes blessures, ils perdent leur sang par des cicatrices depuis longtemps fermées, ils font des malfaiteurs de leurs amis, leur femme, leurs enfants, de tous leurs proches. « Je souffre : certainement quelqu’un doit en être la cause » — ainsi raisonnent toutes les brebis maladives. Alors leur berger, le prêtre ascétique, leur répond : « C’est vrai, ma brebis, quelqu’un doit être cause de cela : mais tu es toi-même cause de tout cela, — *tu es toi-même cause de toi-même !* »… Est-ce assez hardi, assez faux ! Mais un but est du moins atteint de la sorte ; ainsi que je l’ai indiqué la direction du ressentiment est — *changée*.

## 16.

On devine maintenant, d’après cet énoncé, ce que l’instinct guérisseur de la vie a tout au moins tenté, par l’intermédiaire du prêtre ascétique et l’usage qu’il a dû faire, pendant un certain temps, de la tyrannie de concepts paradoxaux et paralogiques tels que « la faute », « le péché », « l’état de péché », « la perdition », « la damnation » : il s’agissait de rendre les malades *inoffensifs*, jusqu’à un certain point, d’exterminer les incurables en les tournant contre eux-mêmes, de donner aux moins malades une sévère direction vers leur personne, de faire rétrograder leur ressentiment (« Une chose est nécessaire » —), et de *faire servir* ainsi les mauvais instincts de ceux qui souffrent à leur propre discipline, à leur surveillance, à leur victoire sur soi-même. Bien entendu il ne peut être question, avec une pareille « médication », un pur traitement des passions, de véritable *guérison* des malades, au sens physiologique ; on ne pourrait même pas prétendre que l’instinct vital ait eu prévision, ou intention de guérir. Une sorte de concentration et d’organisation des malades d’une part (— le mot « Église » en est la désignation la plus populaire), une sorte de mise en sécurité

provisoire des mieux portants, des mieux charpentés d'autre part, donc un *gouffre* creusé entre les bien portants et les malades — et pendant longtemps ce fut tout ! Mais c'était déjà beaucoup ; c'était *énorme !*… [Dans cette dissertation, on le voit, je pars d'une hypothèse que, pour des lecteurs tels que ceux dont j'ai besoin, il est inutile de démontrer. La voici : l' « état de péché » chez l'homme n'est pas un fait, mais seulement l'interprétation d'un fait, à savoir d'un malaise physiologique — ce malaise considéré à un point de vue moral et religieux qui ne s'impose plus à nous. — Que quelqu'un se *sente* « coupable » et « pécheur » ne prouve nullement qu'il le soit en réalité, pas plus que quelqu'un est bien portant parce qu'il se sent bien portant. Qu'on se souvienne donc des fameux procès de sorcellerie : à cette époque, les juges les plus clairvoyants et les plus humains ne doutaient pas qu'il n'y eût là culpabilité ; les « sorcières » *elles-mêmes n'en doutaient pas*, — et pourtant la culpabilité n'existait pas. Donnons à cette hypothèse une forme plus large : la « douleur psychique » elle-même ne passe pas à mes yeux pour un fait, mais seulement pour une explication (de causalité) des faits qu'on ne peut encore formuler exactement : c'est quelque chose qui flotte dans l'air et que la science est impuissante à fixer — en somme un mot bien gras tenant la place d'un maigre point d'interrogation. Quand quelqu'un ne vient pas à bout d'une « douleur psychique », la faute n'en est *pas*, allons-y carrément, à son âme, mais plus vraisemblablement à son ventre (y aller carrément, ce n'est pas encore exprimer le vœu d'être entendu, d'être compris de cette façon…). Un homme fort et bien doué digère les événements de sa vie (y compris les faits et les forfaits), comme il digère ses repas, même lorsqu'il a dû avaler de durs morceaux. S'il ne s'accommode pas d'un événement, ce genre d'indigestion est aussi physiologique que l'autre — et souvent n'est, en réalité, qu'une des conséquences de l'autre. — Une telle conception, entre nous soit dit, n'empêche pas de demeurer l'adversaire résolu de tout matérialisme…]

## 17.

Pourtant, est-ce au juste un *médecin*, ce prêtre ascétique ? — Nous avons déjà vu combien peu de droits il a au titre de médecin, quoi qu'il mette tant de complaisance à se regarder comme « sauveur » et à se laisser vénérer comme tel. Il ne combat que la douleur même, le malaise de celui qui souffre, et *non* la cause de la maladie, *non* le véritable état maladif, — ce sera là notre grand grief contre la médication sacerdotale. Mais si l'on se place au point de vue que seul connaît et occupe le prêtre, on ne peut pas assez admirer tout ce qu'avec une pareille perspective il a vu, cherché et trouvé. L'*adoucissement* de la souffrance, la « consolation » sous toutes ses formes, c'est sur ce domaine que se révèle son génie : avec quelle hardiesse et quelle promptitude il a fait choix des moyens ! On pourrait dire, en particulier, que le christianisme est un grand trésor de ressources consolatrices des plus ingénieuses, tant il porte en lui de ce qui réconforte, de ce qui tempère et narcotise, tant il a risqué, pour consoler, de remèdes dangereux et téméraires ; il a deviné, avec un flair subtil, si raffiné, d'un raffinement tout oriental, les stimulants par lesquels on peut vaincre, ne fût-ce que par moments, la profonde dépression, la pesante lassitude, la noire tristesse de l'homme physiologiquement atteint. Car on peut dire qu'en général toutes les grandes religions

ont eu pour objet principal de combattre une pesante lassitude devenue épidémique. On peut tout d'abord présumer que, de temps à autre, à certains points du globe, un *sentiment de dépression*, d'origine physiologique, doit nécessairement se rendre maître des masses profondes, sentiment qui toutefois, faute de connaissances physiologiques, ne reconnaît pas sa vraie nature, de sorte qu'on ne saurait en trouver la cause et le remède que dans la psychologie morale (— ceci est ma formule générale pour ce qu'on appelle communément « *religion* »). Un tel sentiment de dépression peut être d'origine extrêmement multiple : il peut naître d'un croisement de races trop hétérogènes (ou de classes — les classes indiquant toujours des différences de naissance et de race : le *spleen* européen, le « pessimisme » du dix-neuvième siècle sont essentiellement la conséquence d'un mélange de castes et de rangs, mélange qui s'est opéré avec une rapidité folle) ; il peut provenir encore des suites d'une émigration malheureuse — une race s'étant fourvoyée dans un climat pour lequel son adaptabilité ne suffisait pas (le cas des Indiens aux Indes) ; ou bien il peut être l'effet tardif de la vieillesse et de l'épuisement de la race (le pessimisme parisien à partir de 1850), à moins qu'il ne soit dû à quelque erreur diététique (l'alcoolisme au moyen âge ; l'absurdité des végétariens, qui, il est vrai, a pour elle l'autorité du gentilhomme Christophe chez Shakespeare) ; ou à un sang vicié, malaria, syphilis, etc. (la dépression allemande après la guerre de Trente ans qui couvrit de maladies contagieuses la moitié de l'Allemagne, préparant ainsi le terrain à la servilité et à la pusillanimité allemandes). Dans ce cas on cherche toujours à organiser un combat de grande allure *contre le sentiment de malaise ;* mettons-nous rapidement au courant de ses pratiques et de ses formes les plus importantes. (Je laisse, comme de raison, complètement de côté le combat des *philosophes* contre ce sentiment de malaise, combat qui toujours a lieu en même temps que l'autre, — il est suffisamment intéressant, mais trop absurde, trop indifférent au point de vue pratique, trop subtil, trop aux aguets, par exemple si l'on veut démontrer que la souffrance est une erreur en partant de la naïve hypothèse que la souffrance disparaîtrait dès que l'on y aurait reconnu une erreur — mais voilà ! elle se garde bien de disparaître…) On combat tout d'abord ce malaise dominant par des moyens qui ramènent le sentiment de la vie à son expression la plus rudimentaire. S'il est possible, plus de volonté, plus de désir du tout ; éviter tout ce qui excite la passion, tout ce qui fait du « sang » (ne pas manger de sel : hygiène des fakirs) ; ne pas aimer ; ne pas haïr ; l'humeur égale ; ne pas se venger ; ne pas s'enrichir ; ne pas travailler ; mendier ; autant que possible pas de femme, ou aussi peu de « femme » que possible ; au point de vue intellectuel le principe de Pascal « *il faut s'abêtir* ». Résultat, en langage psychologique et moral : « anéantissement du moi », « sanctification » ; en langage physiologique : hypnotisation, — tentative de trouver pour l'homme quelque chose qui ressemblât au *sommeil hivernal* de certaines espèces d'animaux, à l'*estimation* de beaucoup de plantes des régions tropicales, un minimum d'assimilation qui permette à la vie de persister, sans que la conscience ait part à cette persistance. Pour atteindre ce but, une somme énorme d'énergie humaine a été dépensée — en vain peut-être ?… Que de tels *sportsmen* de la « sainteté », dont toutes les époques et presque tous les peuples nous présentent une si riche collection aient réussi à se délivrer effectivement de ce qu'ils combattaient à l'aide d'un aussi rigoureux *training*, c'est ce dont on ne

peut sérieusement douter, — car, à l'aide de leur système de procédés hypnotiques, ils vinrent réellement *à bout* de leur profonde dépression physiologique dans une infinité de cas : aussi leur méthode compte-t-elle parmi les faits ethnologiques universels. Il n'est pas permis non plus de tenir déjà pour un symptôme de folie ce projet de réduire par la famine la chair et le désir (comme aime à le faire la lourde espèce des chevaliers Christophe et des « libres penseurs » mangeurs de rosbif). Il n'en est pas moins certain que cette méthode a préparé et peut préparer encore la voie à toute sorte de troubles intellectuels, aux « lumières intérieures » par exemple, comme on le voit chez les Hesychastes du mont Athos, aux hallucinations de formes et de sonorité, aux débordements voluptueux et aux extases de la sensualité (l'histoire de sainte Thérèse). L'explication qu'ont donnée de ces états ceux qui en étaient atteints a toujours *été* aussi exaltée et aussi fausse que possible, cela se conçoit : mais on ne doit pas se méprendre au ton de reconnaissance convaincue qui anime déjà la *volonté* d'une interprétation de cette espèce. L'état supérieur, la *béatitude* elle-même, toute cette hypnotisation et cette tranquillité enfin obtenue, voilà toujours à leurs yeux le mystère par excellence qu'aucun symbole, pour sublime qu'il soit, ne peut exprimer, c'est le retour béni à l'essence des choses, c'est la libération de toute erreur, c'est la « science », c'est la « vérité », c'est l' « être », c'est la délivrance de tous les buts, de tous les désirs, de toute activité, c'est aussi un état par-delà le bien et le mal. « Le bien et le mal, dit le bouddhiste, — l'un et l'autre sont des entraves : l'homme parfait se rend maître de l'un et de l'autre »… « L'action et l'omission, dit le croyant des Vedânta, ne lui cause aucune douleur ; en vrai sage il secoue loin de lui le bien et le mal ; aucun fait ne trouble plus son royaume ; le bien et le mal, il les a franchis tous deux » : — c'est là, en somme, une conception entièrement indienne, tant brahmanique que bouddhique. (Ni la pensée indienne, ni la pensée chrétienne n'estiment que la suprême délivrance soit accessible à la vertu, à l'amélioration morale, si haut qu'elle place d'ailleurs la valeur hypnotique de la vertu qu'on retienne bien ce point, — il correspond simplement à un fait. Être demeuré *vrai* en cette occasion, voilà qui peut être considéré comme un des meilleurs morceaux de réalisme dans les trois religions principales, du reste si foncièrement entachées d'erreur morale. « Pour l'homme qui possède la connaissance le devoir n'existe pas… » « Ce n'est pas en *acquérant* des vertus que l'on arrive à obtenir le salut : car le salut consiste à être un avec le brahme qui n'est pas perfectible ; et tout aussi peu en se *débarrassant* de vices : car le brahme, avec qui le salut consiste à être un, est éternellement pur », — passages du commentaire du Çankara, cités par la première autorité véritable pour la philosophie indoue en Europe, mon ami Paul Deussen). Rendons donc honneur au « salut » tel que nous le présentent les grandes religions ; par contre, il nous sera un peu difficile de nous en tenir sérieusement à l'appréciation du *profond sommeil* que nous ont laissé ces hommes fatigués, trop fatigués même pour le rêve, — je veux dire le profond sommeil considéré comme la fusion avec le brahme, comme la *réalisation* de l'union mystique avec Dieu. « Alors qu'il est complètement endormi — ainsi s'exprime l'« écrit » le plus ancien et le plus vénérable — complètement arrivé au repos, de sorte que même les chimères du rêve sont dispersées, alors, ô très Cher, il est uni avec l'être, il est retourné à sa source primitive, — enveloppé du moi qui connaît, il n'a plus conscience de ce qui est en lui

ou hors de lui. Ce pont n'est franchi ni par le jour ni par la nuit, ni par la vieillesse ni par la mort, ni par la souffrance, ni par l'œuvre bonne ou mauvaise. » « Dans l'état de sommeil profond, disent encore les adeptes de la plus profonde de ces trois grandes religions, l'âme s'élève hors de ce corps, elle entre dans la plus haute région de lumière, et se présente ainsi sous sa forme véritable : elle est alors l'incarnation de l'esprit le plus haut, l'esprit qui vagabonde en plaisantant, en jouant, en se réjouissant avec des femmes, des carrosses ou des amis, alors elle ne songe plus aux misérables attaches du corps, à quoi le *prâna* (le souffle vital) est attelé comme la bête de trait au chariot. » Pourtant nous ne voulons pas perdre de vue, comme dans le cas du « salut », que, si l'on fait abstraction de la fastueuse exagération orientale, on trouve exprimée ici une estimation semblable à celle d'Epicure, cet esprit clair, tempéré, comme tout esprit grec, mais esprit souffrant : l'insensibilité hypnotique, le calme du profond sommeil, l'*anesthésie* en un mot — pour ceux qui souffrent et se sentent profondément mal à l'aise, c'est là déjà le bien supérieur, la valeur par excellence c'est là, *nécessairement*, ce que l'on peut atteindre de plus positif, c'est le positif même. (Suivant la même logique du sentiment, dans toutes les religions positives le néant s'appelle *Dieu*.)

## 18.

Beaucoup plus fréquemment, au lieu d'un pareil étouffement hypnotique de la sensibilité, de la faculté de souffrir qui suppose déjà des forces peu communes, avant tout le courage, le mépris de l'opinion, le « stoïcisme intellectuel », on emploie, contre les états de dépression, un autre *training,* en tous les cas plus commode : l'*activité machinale*. Que par elle une existence de souffrances soit considérablement allégée, la chose n'est pas douteuse ; on appelle aujourd'hui ce résultat un peu hypocritement « la bénédiction du travail ». L'allégement provient de ce que l'intérêt du patient est fortement détourné de la souffrance, — que constamment l'activité, et encore l'activité, occupe la conscience et n'y laisse par conséquent que peu de place à la souffrance : car elle est *étroite*, cette mansarde que l'on appelle la conscience humaine ! L'activité machinale et tout ce qui s'y rapporte — la régularité absolue, l' obéissance ponctuelle et passive, l'habitude prise une fois pour toutes, l'emploi complet du temps, une certaine discipline permise et voulue d'« impersonnalité », d'oubli de soi, d'« *incuria sui* » — : combien radicalement et délicatement le prêtre ascétique a su employer tout cela dans la lutte contre la douleur ! Quand il avait affaire à des patients des classes inférieures, à des ouvriers esclaves, à des prisonniers (ou bien à des femmes qui, le plus souvent, sont à la fois ouvrières, esclaves et prisonnières), il ne fallait guère plus qu'une certaine habileté dans le changement des noms, un nouveau baptême, pour que les choses détestées apparussent désormais comme des bienfaits, comme un bonheur relatif : — le mécontentement de l'esclave en face de son sort n'a certes pas été inventé par les prêtres. — Un moyen plus apprécié encore dans la lutte avec la dépression c'est l'organisation d'une *petite joie* facilement accessible et qui peut passer à l'état de règle ; on se sert souvent de cette médication concurremment avec la précédente. La forme la plus fréquente sous laquelle la joie est ordonnée comme remède est la joie de dispenser la joie (tels les

bienfaits, présents, allégements, aides, encouragements, consolations, louanges, distinctions), le prêtre ascétique, en prescrivant l'amour du prochain, prescrit au fond un excitant de l'instinct le plus fort et le plus affirmatif, bien qu'à une dose minime, — *la volonté de puissance*. Le bonheur de la « moindre supériorité », tel que l'amènent avec eux la bienfaisance, les secours et les témoignages de compassion est le plus puissant moyen de consolation dont se servent les êtres physiologiquement entravés dans les cas où ils sont bien conseillés : dans le cas contraire, ils se nuisent les uns aux autres, toujours en obéissant au même instinct fondamental. Lorsque l'on remonte aux origines du christianisme dans le monde romain, on trouve des sociétés de secours mutuels, des associations pour secourir les pauvres, soigner les malades, enterrer les morts, associations qui se sont développées dans les plus basses couches sociales de cette époque, où l'on cultivait en conscience de cause ce remède capital contre la dépression, la petite joie, la joie de la bienfaisance mutuelle, — peut-être était-ce alors quelque chose de nouveau, une véritable découverte ? Par une « volonté de mutualité », ainsi provoquée, par une telle formation de troupeaux, de « communautés », de « cénacles », on fera naître à nouveau, quoique à un degré minime, cette volonté de puissance : la *formation de troupeaux* est, dans la lutte avec la dépression, un important progrès, une victoire. L'accroissement de la communauté fortifie également chez l'individu un intérêt nouveau qui l'arrache souvent à son chagrin personnel, à son aversion contre sa propre personne (la « *despectio sui* » de Geulinx). Tous les malades, tous les maladifs aspirent instinctivement, poussés par le désir de secouer leur sourd malaise et leur sentiment de faiblesse, à une organisation en troupeau : le prêtre ascétique devine cet instinct et l'encourage ; partout où il y a des troupeaux c'est l'instinct de faiblesse qui les a voulus, l'habileté de prêtre qui les a organisés. Car il ne faut pas s'y tromper : les forts aspirent à se *séparer*, comme les faibles à *s'unir*, c'est là une nécessité naturelle ; si les premiers se réunissent, c'est en vue d'une action agressive commune, pour la satisfaction commune de leur volonté de puissance, à laquelle action leur conscience individuelle répugne beaucoup ; les derniers au contraire se mettent en rangs serrés par le *plaisir* qu'ils éprouvent à ce groupement ; — par là leur instinct est satisfait, tout comme celui des « maîtres » de naissance (c'est-à-dire de l'espèce homme, animal de proie et solitaire) est irrité et foncièrement troublé par l'organisation. Toute oligarchie (l'histoire entière est là pour nous l'apprendre) cache toujours en elle le désir de la *tyrannie* ; elle tremble sans cesse à cause de l'effort que chacun des individus qui la composent a besoin de faire pour rester maître de ce désir. (C'était par exemple le cas des Grecs : Platon l'atteste en maint endroit, Platon qui connaissait ses pareils — et qui *se* connaissait…)

## 19.

Les moyens que nous avons vu mettre en usage jusqu'ici par les prêtres ascétiques — l'étouffement de tous les sentiments vitaux, l'activité mécanique, la petite joie, celle surtout de l' « amour du prochain », l'organisation en troupeau, l'éveil du sentiment de puissance dans la communauté et sa conséquence, le dégoût individuel étouffé et remplacé par le désir de voir prospérer la communauté — ce sont là, si l'on se place à un point de vue moderne, les moyens *innocents* employés dans la lutte contre le

malaise : tournons-nous maintenant vers les moyens plus intéressants, les moyens « coupables ». Partout il ne s'agit que d'une chose : provoquer un *débordement du sentiment*, — et cela comme le stupéfiant le plus efficace contre la douleur lente, sourde et paralysante ; c'est pourquoi l'esprit inventif du prêtre s'est montré littéralement inépuisable dans l'examen de cette question unique : « *Comment* provoque-t-on un débordement du sentiment ?… Cela est dur à entendre et il est évident que l'oreille serait moins choquée si je disais par exemple : « le prêtre ascétique a su utiliser de tout temps l'*enthousiasme* qui anime toutes les fortes passions » ? Mais pourquoi vouloir flatter encore les oreilles tendres de nos efféminés modernes ? Pourquoi céderions-*nous*, ne fût-ce que d'un pas, à la tartuferie de leur langage ? Pour nous autres psychologues ce serait déjà une tartuferie *en fait ;* abstraction faite du dégoût que cela nous causerait. Si, de nos jours, un psychologue témoigne quelque part de son *bon goût* (— d'autres diraient de son esprit de justice), c'est en résistant au langage honteusement *moraliste*, qui empâte tous les jugements modernes sur les hommes et les choses. Car qu'on ne s'y trompe pas : la marque distinctive des âmes modernes, des livres modernes, ce n'est pas le mensonge mais *l'innocence* incarnée dans le moralisme mensonger. Faire partout à nouveau la découverte de cette « innocence » — c'est peut-être là la part la plus rebutante de notre travail, du travail en soi assez périlleux, dont le psychologue doit se charger aujourd'hui ; c'est une part du grand danger qui *nous* menace, — une voie qui nous mène peut-être au grand dégoût… Sans doute, les livres modernes (en admettant qu'ils aient une influence durable, ce qui n'est certes pas à craindre, en admettant aussi qu'il naîtra un jour une postérité au goût plus sévère, plus dur, plus *sain*) — et *tout* ce qui est moderne en général, ne pourra servir à la postérité que comme vomitif, — et cela à cause de son moralisme doucereux et faux, à cause de son caractère féminin qui s'appelle volontiers « idéalisme », et, en tous les cas, se croit idéaliste. Nos civilisés d'aujourd'hui, nos « bons », ne mentent pas — cela est vrai ; mais cela même n'est *pas* à leur honneur ! Le véritable mensonge, le mensonge authentique, résolu, loyal (sur la valeur duquel on peut consulter Platon) serait pour eux quelque chose de beaucoup trop sévère, quelque chose de trop fort ; il exigerait ce qu'on *peut* exiger d'eux, qu'ils ouvrissent les yeux sur eux-mêmes et parvinssent à distinguer en eux le « vrai » du « faux ». Seul le *mensonge déloyal* leur convient ; tout ce qui aujourd'hui se sent « homme bon » est tout à fait incapable de prendre vis-à-vis d'une chose un autre point de vue que le point de vue *déloyalement mensonger*, profondément mensonger, vertueusement mensonger, mensonger avec des yeux bleus. Ces « hommes bons », — ils sont tous maintenant foncièrement et radicalement moralises, et pour ce qui en est de leur loyauté ils sont tous convaincus d'infamie et pervertis pour toute éternité : lequel d'entre eux supporterait encore une vérité « pour ce qui est de l'homme » !… Ou, pour m'exprimer d'une façon plus concrète : lequel supporterait l'épreuve d'une véritable biographie ! .. Je cite des exemples : lord Byron avait laissé quelques notes, des plus intimes, concernant sa propre personne, mais Thomas Moore était « trop bon » : il brûla les papiers de son ami. Le Dr Gwinner, exécuteur testamentaire de Schopenhauer, a, paraît-il, agi de même, car Schopenhauer, lui aussi, avait pris des notes sur lui et peut-être contre lui (« εἲς ἑαυτύν »). L'excellent Américain Thayer, le biographe de Beethoven, s'est tout

à coup arrêté dans son travail : arrivé à un certain point de cette vie honorable et naïve il ne put plus y tenir… La morale de tout cela c'est qu'aucun homme intelligent ne veut plus écrire sur lui-même une phrase sincère — à moins qu'il n'appartienne à cet ordre des insensés… On nous promet une autobiographie de Richard Wagner : qui donc mettra en doute l'habileté qui y aura présidé ?… Rappelons-nous l'effroi comique qu'a excité en Allemagne le prêtre catholique Janssen par son tableau, si gauche et si naïf, du mouvement de la Réforme ; que serait-ce si quelqu'un s'avisait une fois de nous raconter ce mouvement d'une façon *différente ?* si un véritable psychologue nous montrait un véritable Luther, non plus avec la naïveté moraliste d'un prêtre de campagne, non plus avec la tenue doucereuse et pleine d'égards des historiens protestants, mais avec la rigueur inflexible d'un Taine, guidé par la *force de caractère* et non plus avec une habile indulgence envers la force ?… (Les Allemands, soit dit en passant, ont déjà produit le type classique de cette indulgence, — ils peuvent le revendiquer à bon droit : leur Léopold Ranke est en effet l'avocat classique de toute *causa fortiori* « le plus habile parmi tous les habiles, opportunistes »).

## 20.

Mais déjà l'on m'aura compris : — il suffit, n'est-ce pas ? tout bien considéré, que nous autres psychologues nous ne puissions nous débarrasser d'une certaine méfiance *envers nous-mêmes ?*… Vraisemblablement nous sommes encore « trop bons » pour exercer notre métier, vraisemblablement nous aussi, nous sommes encore les victimes, la proie, les *patients* de ce goût du jour, entaché de morale, quel que soit le mépris que nous lui vouons, — il est probable que, nous aussi, nous en soyons encore *infectés.* Contre quoi voulait donc mettre en garde ce diplomate parlant à ses pareils ? « Surtout, Messieurs, méfions-nous de nos premiers mouvements ! *ils sont presque toujours bons !*… » C'est ce langage que devrait tenir aujourd'hui tout psychologue en s'adressant à ses semblables… Et ceci nous ramène à notre problème qui réclame en effet de nous une certaine rigueur, et surtout une certaine méfiance à l'égard des « premiers mouvements ». *L'idéal ascétique au service d'un but, le débordement des sentiments* : — celui qui a présente à la mémoire la précédente dissertation devinera déjà en substance ce qui reste à dire. Faire sortir l'âme humaine de tous ses gonds, la plonger dans la terreur, la glace, l'ardeur et le ravissement, à un tel point qu'elle en oublie, comme par un coup de baguette magique, toutes les petites misères de son malaise, de son déplaisir et de son dégoût. Comment arriver à *ce* but ? et quelle voie est la plus sûre ?… Au fond toutes les grandes passions sont bonnes, pour peu qu'elles puissent se donner carrière brusquement, que ce soit la colère, la crainte, la volupté, la haine, l'espérance, le triomphe, le désespoir, ou la cruauté ; en effet, sans hésitation, le prêtre ascétique a pris à son service *toute* la meute des chiens sauvages qui hurlent dans l'homme, pour déchaîner selon le besoin, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, dans un but unique, réveiller l'homme de sa longue tristesse, chasser, du moins pour un temps, sa sourde douleur, sa misère hésitante, et cela toujours guidé par une même interprétation, par une « justification religieuse ». Tout débordement de ce genre se *paie* par la suite, cela se conçoit — les malades en deviennent plus malades :

— et c’est pourquoi cette façon de porter remède à la douleur est, selon nos conceptions modernes, une façon « coupable ». Il faut pourtant, l’équité l’exige, faire bien remarquer qu’elle a été appliquée à *bonne* intention, que le prêtre ascétique a eu pleinement foi en son efficacité, qu’il crut même indispensable de la prescrire, — et qu’assez souvent il faillit périr lui-même, au spectacle de la souffrance dont il était l’auteur ; remarquons aussi que les terribles revanches physiologiques de tels excès, peut-être même les troubles intellectuels qui les suivent, ne sont pas en contradiction absolue avec l’esprit général de ce genre de médication : car il ne s’agissait *pas*, nous l’avons vu, de guérir des maladies, mais de combattre le malaise et la dépression par des adoucissants et des narcotiques. C’est de cette façon que le but a été atteint. Le tour d’adresse que se permit le prêtre ascétique, pour arracher à l’âme humaine cette musique déchirante et extatique, a pleinement réussi — chacun sait qu’il a su tirer parti du sentiment de *culpabilité*. Le problème de l’origine de ce sentiment a été indiqué brièvement dans la précédente dissertation — question de psychologie animale, pas davantage : le sentiment de la faute s’est présenté à nous pour ainsi dire à l’état brut. Ce n’est que dans les mains du prêtre, ce véritable artiste pour le sentiment de la faute, que ce sentiment a commencé à prendre forme ! — et quelle forme ! Le « péché » — car tel est le nom donné par le prêtre à la « mauvaise conscience » animale (de la cruauté tournée à rebours) — le péché est resté jusqu’à présent l’événement capital dans l’histoire de l’âme malade : il représente pour nous le tour d’adresse le plus néfaste de l’interprétation religieuse. L’homme souffrant à son propre sujet, pour une cause quelconque, physiologique certainement, à peu près comme une bête en cage, trouble, indécis, incertain des raisons et des causes, cherchant le pourquoi des choses — car les certitudes procurent des soulagements, — cherchant aussi des remèdes et des narcotiques, l’homme finit enfin par s’entendre avec quelqu’un qui connaît même ce qui est caché — et voici ! il obtient une indication, — son sorcier, le prêtre ascétique, lui donne la *première* indication sur la « cause » de sa « souffrance » : il doit la chercher en *lui-même*, dans une *faute* commise, dans le temps passé, il doit interpréter sa douleur elle-même comme un *châtiment*… Il a entendu, il a compris, le malheureux : maintenant il en est de lui comme de la poule autour de laquelle on a tracé une ligne. Il n’arrive plus à sortir de ce cercle de lignes : de malade, le voilà devenu « pécheur »… Dès lors, pour des milliers d’années, se dresse devant les yeux le spectacle de ce nouveau malade, le « pécheur » — en sera-t-on jamais débarrassé ? — De quelque côté qu’on se tourne, partout le regard hypnotisé du pécheur, toujours fixé dans la même direction (celle de la « faute », seule cause de la souffrance) ; partout la mauvaise conscience, « *dies grewliche Thier* », pour employer l’expression de Luther ; partout le passé qui revient, le fait dénaturé, l’action vue d’un « mauvais œil » ; partout la méconnaissance *volontaire* de la souffrance devenue chose capitale, la douleur transformée en sentiment de faute, de crainte, de châtiment ; partout la discipline, le corps émacié, la contrition ; partout le pécheur qui se torture lui-même sur la roue cruelle d’une conscience inquiète et voluptueusement malade ; partout la peine muette, la peur affreuse, l’agonie du cœur martyrisé, les spasmes d’un bonheur inconnu, le cri désespéré vers le « salut ». Et vraiment, grâce à cette façon d’agir, l’ancienne dépression, la lourde lassitude, finissaient par être totalement *surmontées*,

la vie redevenait *très* intéressante : éveillé, toujours éveillé, même la nuit, ardent, carbonisé, épuisé et point fatigué cependant — tel apparaissait l'homme, « le pécheur » initié à *ces* mystères. Ce vieux sorcier dans la lutte contre le malaise, le prêtre ascétique — avait visiblement remporté la victoire, *son* règne était venu : déjà l'on ne se plaignait plus de la douleur, on *avait soif* de douleur. « Souffrir ! *toujours* souffrir ! *encore* de la souffrance ! » tel fut le cri de ses disciples et des initiés pendant des siècles. Toute débauche douloureuse du sentiment, tout ce qui brise, renverse, écrase, arrache et ravit en extase, le secret de la torture, les inventions de l'enfer même — tout cela était découvert maintenant, deviné, Utilisé, tout était au service du sorcier pour servir au triomphe de son idéal, de l'idéal ascétique… « Mon royaume n'est pas de *ce* monde », — répétait-il, avant comme après : avait-il vraiment encore le droit de parler ainsi ?… Goethe a prétendu qu'il n'y avait que trente-six situations dramatiques : à cela seul on devinerait, si on ne le savait déjà, que Gœthe n'était pas un prêtre ascétique. Celui-ci — en connaît davantage…

# 21.

Au sujet de toute *cette* médication sacerdotale, la « coupable », le moindre mot de critique serait superflu. Qu'un pareil débordement du sentiment (paré bien entendu des noms les plus saints et tout pénétré de la sainteté de son but) ait jamais été *utile* à un malade confié aux soins du prêtre ascétique, qui aurait la fantaisie de le prétendre ? Du moins faudrait-il s'entendre sur le sens du mot « utile ». Veut-on dire par là qu'un tel système de traitement a rendu l'homme *meilleur*, je n'y contredirai pas : mais j'ajouterai que, pour moi, rendre « meilleur » signifie « domestiquer », « affaiblir », « décourager », « raffiner », « amollir », « efféminer » (rendre meilleur serait donc presque synonyme de *dégrader…).* S'il s'agit avant tout d'être malade, mal à l'aise, déprimé, un tel système, à supposer qu'il rende le malade « meilleur », le rendra certainement plus *malade ;* qu'on interroge donc un médecin aliéniste sur les résultats d'une application méthodique des tortures de la pénitence, d'un usage continuel de contrition et d'extases mystiques. Qu'on interroge aussi l'histoire : partout où le prêtre ascétique a appliqué son traitement, la maladie s'est développée avec une promptitude et une intensité inquiétantes. Quel a toujours été le « résultat » ? Le bouleversement du système nerveux ajouté à la maladie antérieure ; et cela en général, comme dans les cas particuliers, pour les individus comme pour les masses. Comme conséquence au *training* de la pénitence et de la rédemption, nous trouvons les épidémies d'épilepsie les plus épouvantables et les plus violentes que l'histoire connaisse, entre autres la danse de saint Guy et de saint Jean au moyen âge ; nous trouvons d'autre part des manifestations secondaires, telles que d'épouvantables paralysies, et de longues dépressions à la suite desquelles parfois le tempérament d'un peuple ou d'une ville (Genève, Bâle) tourne pour toujours à l'opposé de ce qu'il était ; — à ceci se rattache aussi l'hystérie des sorcières qui avait quelque chose de commun avec le somnambulisme (huit grandes épidémies rien qu'entre les années 1564 et 1605 — ; nous prouvons encore parmi les phénomènes analogues le délire collectif de ces fervents de la mort dont l'horrible cri : « *evviva la morte !* » retentit dans toute l'Europe, interrompu par des idiosyncrasies, tantôt

voluptueuses, tantôt enragées de destruction. Du reste, les mêmes alternatives de passions avec les mêmes intermittences et les mêmes sursauts s'observent encore aujourd'hui partout où la doctrine ascétique du péché est accueillie avec une ferveur marquée. (La neurose religieuse *apparaît* avec tous les symptômes du « haut mal », le fait n'est pas douteux. Ce qu'elle est ? *Quæritur*). En résumé, l'idéal ascétique et son culte de morale sublimée, cette systématisation ingénieuse, hardie et périlleuse de tous les moyens tendant à un débordement du sentiment, exercée sous le couvert d'un but sacré, est inscrite en caractères terribles et ineffaçables dans toute l'histoire de l'humanité ; hélas ! non *pas seulement* dans son histoire !… Je ne connais pas de principe qui, autant que cet idéal, a miné la *santé* et la vigueur des races, surtout des Européens ; sans exagération, on peut l'appeler le *fléau par excellence* dans l'histoire sanitaire de l'homme en Europe. Tout au plus pourrait-on mettre en parallèle une influence spécifiquement germanique : j'entends l'empoisonnement de l'Europe par l'alcool qui a toujours marché de pair avec la prépondérance politique et la prépondérance de race des Germains (— où ils ont inoculé leur sang ils ont aussi inoculé leur vice). — En troisième lieu dans la série, il faudrait nommer la syphilis, — *magno sed proxima intervallo.*

## 22.

Le prêtre ascétique a corrompu la santé de l'âme, partout où il a exercé sa domination ; en conséquence il a aussi corrompu le *goût, in artibus et litteris* — il le corrompt encore. « Par conséquent ? » — J'espère que l'on m'accordera tout simplement ces conséquences et que je n'aurai du moins plus besoin d'en faire la démonstration. Un mot seulement concernant le livre capital de la littérature chrétienne, son modèle, son « livre par excellence ». Au milieu même de la splendeur gréco-romaine qui était aussi une splendeur littéraire, en face du monde des lettres antiques qui existait encore dans son entier sans tares et sans lacunes, à une époque où l'on pouvait encore lire quelques livres pour la possession desquels on donnerait aujourd'hui des littératures entières, la naïveté vaniteuse de quelques agitateurs chrétiens — on les appelle — pères de l'Église osa déjà décréter : « Nous aussi, nous avons notre littérature classique, *nous n'avons pas besoin de celle des Grecs*. » — Et sur ce on montrait fièrement des livres de légendes, des épîtres apostoliques, de petits traités apologétiques, à peu près comme aujourd'hui, à l'aide d'une littérature analogue, l'« armée du salut » anglaise combat le bon combat contre Shakespeare et d'autres « païens ». Je n'aime pas le « nouveau Testament », on le devine ; cela m'inquiète presque d'être ainsi seul de mon avis au sujet de ce livre si estimé et si surfait (le goût de près de deux mille ans *s'élève* contre moi) : mais qu'y faire ! « Me voici, je ne puis faire autrement », — j'ai le courage de ma mauvaise conscience. L'*ancien* Testament — c'est là une tout autre affairé : respect à l'ancien Testament ! Chez lui je trouve de grands hommes, un décor héroïque et, chose rare entre toutes en ce monde, l'inestimable naïveté du *cœur fort ;* bien plus, j'y trouve un peuple. Dans le nouveau, par contre, règne le remue-ménage de toutes sortes de petites sectes, le rococo de l'âme, quelque chose de contourné, d'anguleux et de bizarre, l'atmosphère des conventicules, sans omettre parfois un souffle de douceur bucolique qui sent bien

son époque (*et* sa province romaine) et qui du reste est plutôt hellénique que judaïque. L'humilité et l'air important se donnent la main ; il y a là une loquacité des sentiments qui assourdit presque ; de l'emballement, pas de passion ; une mimique pitoyable ; il est évident que toute éducation solide faisait défaut. Comment pouvaient-ils tant faire état de leurs petites imperfections, ces pieux bonshommes ! Personne ne s'en occupe et Dieu moins que personne. Pour finir ils veulent encore avoir « la couronne de la vie éternelle », ces petites gens de province. Pourquoi donc ? Dans quel but ? C'est d'une impudence qui n'a pas de nom. Un Pierre « immortel » : qui donc supporterait *cela ?* Ils ont un orgueil qui prête vraiment à rire : *cela* ne cesse de rabâcher ses affaires personnelles, ses sottises, ses tristesses, ses soucis mesquins, comme si l'Essence des choses était obligée de s'en préoccuper, *cela* n'est jamais las de mêler Dieu dans les plus petits chagrins où ils s'embourbent. Et ce perpétuel tutoiement de mauvais goût dans les rapports avec Dieu ! Cette familiarité judaïque, et non seulement judaïque, familiarité de la gueule et de la patte avec Dieu ! Il y a dans l'Asie orientale de petits « peuples païens » méprisés, dont ces premiers chrétiens auraient pu apprendre quelque chose en fait de *tact* dans la vénération ; ces peuples ne se permettent pas, les missionnaires chrétiens en font foi, de prononcer même le nom de leur dieu. Cela me paraît d'une délicatesse charmante : mais assurément c'est trop délicat, non pas seulement pour les premiers chrétiens : pour marquer l'opposition, qu'on se souvienne de Luther, le paysan le plus « éloquent » et le plus immodeste qu'ait connu l'Allemagne, et du ton qui lui plaisait par-dessus tout dans ses entretiens avec Dieu. La guerre entreprise par Luther contre les saints, médiateurs de l'Église (et en particulier contre « *le pape, ce porc du diable* »), n'était, en somme, cela est certain, que la rébellion d'un rustre à qui déplaisait la *bonne étiquette* de l'Eglise, cette étiquette cérémonieuse du goût hiératique, qui ne permettait l'approche du saint des saints qu'aux plus consacrés et aux plus silencieux, et laissait les rustres au dehors. Une fois pour toutes, les gens mal appris ne devaient pas avoir la parole, surtout ici, — mais Luther le paysan l'entendait tout autrement, cela n'était pas assez *allemand* pour lui : il voulait avant tout parler directement, en personne, « sans gêne » avec son Dieu… Eh bien ! il l'a fait. — L'idéal ascétique, on le conçoit, ne fut jamais et nulle part une école de bon goût, encore moins de bonnes manières, — il fut, au meilleur cas, une école de manières hiératiques — : c'est qu'il renferme en lui quelque chose qui est fatal aux bonnes manières, — le manque de mesure, la haine de la mesure, il est lui-même un « *non plus ultra* ».

## 23.

L'idéal ascétique n'a pas seulement corrompu le goût et la santé, il a encore corrompu une troisième, une quatrième, une cinquième, une sixième chose (je me garderai bien de les énumérer *toutes*, je n'en finirais pas ! ). Ce n'est pas l'*action* de cet idéal que je veux mettre en lumière ici, seulement, sa *signification'*, ce qu'il laisse deviner, ce qui est caché derrière lui, sous lui, en lui, ce dont il est l'expression provisoire, obscure, chargée de points d'interrogation et de malentendus. Et ce n'est que pour atteindre *ce* but que je ne devais pas épargner à mes lecteurs un aperçu de son action monstrueuse

et aussi un aperçu de son action néfaste : afin de les préparer enfin au dernier aspect, l'aspect le plus formidable que la question du sens de cet idéal puisse prendre à mes yeux. Que signifie la *puissance* de cet idéal, sa *monstrueuse* puissance ? Pourquoi lui a-t-on cédé tant de terrain ? Pourquoi ne lui a-t-on pas opposé plus de résistance ? L'idéal ascétique exprime une volonté : *où* se trouve la volonté adverse en qui s'exprime un *idéal adverse ?* L'idéal ascétique a un *but*, — celui-ci est assez général, pour qu'en dehors de lui tous les intérêts de l'existence humaine paraissent bornés, mesquins, étroits ; à la poursuite de ce but, il emploie les temps, les peuples, les hommes ; il n'admet aucune autre interprétation, aucun autre but ; il rejette, nie, affirme, confirme uniquement dans le sens de *son* interprétation (— exista-t-il du reste jamais un système d'interprétation plus conséquent et d'invention plus ingénieuse ? ) ; il ne s'assujettit à aucune puissance, il croit au contraire à sa prééminence sur toute puissance, il croit absolument *avoir le pas* sur toute autre puissance, — il est persuadé que toute puissance sur terre doit d'abord recevoir de lui un sens, un droit à l'existence, une valeur, comme instrument de *son* œuvre, comme voie et moyen vers son but, but unique… Où est *l'antithèse* de ce système défini de volonté, de but et d'interprétation ? Cette antithèse pourquoi manque-t-elle ?… Où est *l'autre* « but unique » ?… On me répondra qu'il *existe*, que, non seulement il a lutté longtemps et avec succès contre cet idéal, mais encore qu'il l'a vaincu sur presque tous les points importants : notre *science* moderne tout entière en porterait témoignage, — cette science moderne qui, véritable philosophie de la réalité, n'aurait évidemment foi qu'en elle-même, aurait évidemment seule le courage, la volonté d'elle-même, et jusqu'ici aurait fort bien su se passer de Dieu, de l'au-delà et des vertus négatives. Cependant tout ce tapage et ce bavardage d'agitateurs ne fait pas la moindre impression sur moi : ces trompettes de la réalité sont de piètres musiciens, leurs voix ne sortent pas assez intelligibles des profondeurs, ils n'expriment *pas* l'abîme qu'il y a dans la conscience scientifique car aujourd'hui la conscience scientifique est un abîme — le mot « science », dans les gueules de pareils tapageurs, est simplement un abus et un attentat à la pudeur. Prenez le contre-pied de ce qu'ils disent et vous aurez la vérité : la science aujourd'hui n'a pas la moindre foi en elle-même, elle n'aspire pas à un idéal élevé, — et là où il lui reste encore de la passion, de l'amour, de la ferveur, de la *souffrance*, là encore, bien loin d'être l'antithèse de cet idéal ascétique, elle n'en constitue que *la forme la plus nouvelle et la plus noble*. Cela vous paraît-il étrange ?… Il est vrai qu'il y a parmi les savants d'aujourd'hui pas mal de braves gens travailleurs et modestes, à qui plaît leur petit coin retiré et qui, parce qu'ils s'y sentent à l'aise élèvent parfois la voix avec la prétention immodeste de revendiquer un contentement général, surtout dans la science, — il y a là tant de choses utiles à faire ! Je n'en disconviens pas ; pour rien au monde je ne voudrais troubler le plaisir que ces travailleurs prennent à leur métier : car je me réjouis de leur besogne. Mais s'il est vrai qu'à présent l'on travaille énergiquement dans le domaine scientifique et qu'il y a des travailleurs satisfaits de leur sort, il *reste* à prouver que la science, en tant que bloc, possède aujourd'hui un but, une volonté, un idéal, une passion de foi ardente. C'est tout le contraire, ainsi que je l'ai indiqué : lorsqu'elle n'est pas la plus récente manifestation de l'idéal ascétique, — il s'agit là de cas trop rares, trop choisis et trop distingués pour que le jugement général en soit influencé —

la science est aujourd'hui le *refuge* de toute sorte de mécontentement, d'incrédulité, de remords, de *despectio sui,* de mauvaise conscience — elle est l'*inquiétude* même du manque d'idéal, la douleur de *l'absence* d'un grand amour, le mécontentement d'une tempérance *forcée*. Oh ! que de choses la science ne dissimule-t-elle pas aujourd'hui ! Que de choses du moins ne *doit*-elle pas dissimuler ! La capacité de nos plus éminents savants, leur application ininterrompue, leur cerveau qui bout nuit et jour, leur supériorité manouvrière elle-même, — combien souvent tout cela a pour véritable objet de s'aveugler volontairement sur l'évidence de certaines choses ! La science comme moyen de s'étourdir, *Connaissez-vous cela ?* On les blesse parfois au vif — tous ceux qui sont en rapport avec des savants savent cela — on les blesse profondément par un mot tout à fait inoffensif, on s'aliène la sympathie de ses amis savants au moment où l'on croit leur rendre hommage, on les met hors d'eux-mêmes, simplement parce que l'on n'a pas été assez fin pour deviner à qui on a affaire : à des êtres qui, *souffrant* sans vouloir s'avouer ce qu'ils sont, qui s'étourdissent, se fuient eux-mêmes et n'ont qu'une crainte : *avoir conscience* de ce qu'ils sont en réalité…

## 24.

— Et maintenant examinons ces cas exceptionnels dont je parlais tantôt, ces derniers idéalistes qui soient aujourd'hui parmi les philosophes et les savants : trouve-t-on peut-être en eux les *adversaires* désirés de l'idéal ascétique, les *anti-* idéalistes de cet idéal ? C'est là en effet ce qu'ils *croient* être, ces « incrédules » (car cela, ils le sont tous) ; être les adversaires de cet idéal, c'est là précisément ce qui semble constituer leur dernier reste de foi, tant sur ce point leurs discours, leurs gestes sont passionnés : — mais est-ce là une raison pour que ce qu'ils croient soit *vrai ?*… Nous qui cherchons la « connaissance », nous nous défions précisément de toute espèce de croyants ; notre défiance nous a peu à peu enseigné à tirer à cet égard des conclusions inverses de celles qu'on tirait jadis : je veux dire à conclure, partout où la force d'une croyance apparaît au premier plan, que cette croyance a des bases quelque peu fragiles, ou même qu'elle est *invraisemblable*. Nous aussi, nous ne nions pas que la foi « sauve » : mais *pour cette raison même* nous nions que la foi *prouve* quelque chose, — une forte foi, moyen de salut, fait naître des soupçons à l'égard de son objet, elle n'est pas un argument en faveur de la « vérité », mais seulement d'une certaine ressemblance — de l'*illusion*. Or, qu'arrive-t-il dans ce cas ? — Ces négateurs, ces isolés du temps présent, ces esprits intransigeants qui prétendent à la netteté intellectuelle, ces esprits durs, sévères, abstinents, héroïques qui sont l'honneur de notre temps, tous ces pâles athées, antéchrists, immoralistes, nihilistes, ces sceptiques, ces incrédules et autres *rachitiques* de l'esprit (ils le sont tous en quelque façon), ces derniers idéalistes de la connaissance en qui seuls aujourd'hui réside et s'incarne la conscience intellectuelle, — ils se croient en effet aussi détachés que possible de l'idéal ascétique, « ces libres, *très* libres esprits » : et cependant je vais leur révéler une chose qu'ils ne peuvent voir eux-mêmes ; — car ils manquent de l'éloignement nécessaire : — c'est que cet idéal est précisément aussi *leur* idéal, ils en sont eux-mêmes les représentants aujourd'hui plus que personne peut-être ; ils sont sa forme la plus spiritualisée, ils sont l'avant-garde de ses troupes d'éclaireurs et

de guerriers, sa forme de séduction la plus captieuse, la plus délicate et la plus insaisissable : — si, en quelque chose, je suis déchiffreur d'énigmes je veux l'être avec *cette* affirmation ! Non, ceux-ci sont loin d'être des esprits libres, *car ils croient encore à la vérité*… Lorsque les Croisés se heurtèrent en Orient sur cet invincible ordre des Assassins, sur cet ordre des esprits libres par excellence, dont les affiliés de grades inférieurs vivaient dans une obéissance telle que jamais ordre monastique n'en connut de pareille, ils obtinrent, je ne sais par quelle voie, quelques indications sur le fameux symbole, sur ce principe essentiel dont la connaissance était réservée aux dignitaires supérieurs, seuls dépositaires de cet ultime secret : « Rien n'est vrai, tout est permis »… C'était là de la vraie *liberté* d'esprit, une parole qui mettait en question la foi même en la vérité… Aucun esprit libre européen, chrétien, s'est-il jamais égaré dans le mystère de cette proposition, dans le labyrinthe de ses *conséquences ?* connaît-il *par expérience* le minotaure de cette caverne ?… J'en doute, ou, pour mieux dire, je sais qu'il en est autrement : — rien n'est plus étranger à ces *soi-disant* esprits libres, à ces esprits absolus sur un seul point, que la liberté, l'affranchissement de toute entrave, entendu dans ce sens ; les liens les plus étroits sont précisément ceux qui les attachent à la foi en la vérité, personne plus qu'eux n'y est plus solidement enchaîné. Je connais tout cela, de trop près peut-être : cette louable abstinence philosophique qu'ordonne une telle foi, ce stoïcisme intellectuel qui finit par s'interdire tout aussi sévèrement le « non » que le « oui », cette immobilité *voulue* devant la réalité, devant le *factum brutum*, ce fatalisme des « *petits faits* » (ce *petit faitalisme*, comme je le nomme) où la science française cherche maintenant une sorte de prééminence morale sur la science allemande, ce renoncement à toute interprétation (à tout ce qui est violence, ajustage, abréviation, omission, remplissage, amplification, bref à tout ce qui appartient en propre à l'interprétation) — tout cela, pris en bloc, est aussi bien l'expression de l'ascétisme par vertu que n'importe quelle négation de la sensualité (ce n'est là, au fond, qu'un cas particulier de cette négation). Mais la force qui *pousse* à cet ascétisme, cette volonté absolue de la vérité, c'est, que l'on ne s'y trompe pas, *la foi dans l'idéal ascétique lui-même*, sous la forme de son impératif inconscient, — c'est la foi en une valeur *métaphysique*, en une valeur *par excellence de la vérité*, valeur que seul l'idéal ascétique garantit et consacre (elle subsiste et disparaît en même temps que lui). Il n'y a, en bonne logique, pas de science « inconditionnelle » ; la seule pensée d'une telle science est inconcevable, paralogique : une science suppose nécessairement une philosophie, une « foi » préalable qui lui donne une direction, un sens, une limite, une méthode, un *droit* à l'existence. (Celui qui veut procéder inversement et se dispose par exemple à fonder la philosophie « sur une base strictement scientifique », devra d'abord *placer la tête en bas*, non seulement la philosophie, mais même la vérité, ce qui serait un manque d'égard bien choquant envers deux personnes aussi vénérables !) Sans doute — et je laisse ici la parole à mon *Gai Savoir* (voyez livre V, aph. 344) — « l'homme véridique, véridique dans ce sens extrême et téméraire que suppose la foi dans la science, *affirme par là sa foi en un autre monde* que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet « autre monde », eh bien ! son antithèse, ce monde-ci, *notre* monde, ne devra-t-il pas le — nier ?… C'est toujours encore une *croyance métaphysique* sur quoi repose notre foi en la science, — nous aussi, nous

autres penseurs d'aujourd'hui qui cherchons la connaissance, athées et antimétaphysiciens, nous aussi nous prenons encore *notre* ardeur à cet incendie qu'une croyance plusieurs fois millénaire a allumé, à cette foi chrétienne qui fut aussi la foi de Platon — que Dieu est la vérité et que la vérité est *divine*… Mais quoi, si précisément cela devenait de moins en moins digne de foi, si rien n'apparaissait plus comme divin, si ce n'est l'erreur, l'aveuglement, le mensonge, — si Dieu lui-même se trouvait être notre mensonge, un *mensonge qui* a le plus duré ? — *Il convient ici de faire une pause* et de méditer longuement. La science elle-même a *besoin* désormais d'une justification (ce qui ne veut même pas dire qu'il en existe une pour elle). Interrogez sur ce point les philosophies les plus anciennes et les plus récentes : il n'en est point qui ait conscience que la volonté de vérité elle-même puisse avoir besoin d'une justification ; il y a là une lacune dans toutes les philosophies. — D'où cela vient-il ? C'est que jusqu'ici l'idéal ascétique a *dominé* toutes les philosophies, que la vérité a toujours été posée comme essence, comme Dieu, comme instance suprême, que la vérité ne *devait* pas être envisagée comme problème. Comprend-on ce « devait » ? — Depuis le moment où la foi dans le Dieu de l'idéal ascétique a été nié, *il se pose aussi* un nouveau problème : *celui de la valeur de la* vérité. — La volonté de vérité a besoin d'une critique — définissons ainsi notre propre tâche —, il faut essayer une bonne fois de *mettre en* question *la valeur de la vérité… (Celui qui trouvera ces* indications trop succinctes pourra relire le paragraphe du *Gai Savoir* qui porte le titre : « Dans quelle mesure, nous aussi, nous sommes encore pieux », aphorisme 344, ou, mieux encore, tout le cinquième livre dudit ouvrage et aussi la préface de *Aurore*.)

## 25.

Non ! qu'on ne me vienne pas avec la science, quand je cherche l'antagoniste naturel de l'idéal ascétique, quand je demande : « Où est la volonté adverse en qui s'exprime un *idéal adverse ?* » Pour un tel rôle la science est loin d'être assez autonome, elle a besoin elle-même, en tout état de cause, d'une valeur idéale, d'une puissance créatrice de valeurs qu'elle puisse *servir* et qui lui donne la *foi* en elle-même — car, par elle-même, elle ne crée aucune valeur. Ses rapports avec l'idéal ascétique n'ont pas le caractère de l'antagonisme ; on serait plutôt tenté de la considérer comme la force de progrès qui régit l'évolution intérieure de cet idéal. Si elle lui résiste et le combat, cette opposition, à tout bien considérer, ne s'attaque pas à l'idéal même, mais à ses ouvrages avancés, à sa façon de montrer et de masquer son jeu, à sa rigidité, sa dureté, son allure dogmatique, — elle affranchit le principe de vie qui est en son idéal, en niant tout son côté extérieur. Tous deux, la science et l'idéal ascétique, se tiennent sur le même terrain — je l'ai déjà donné à entendre : — ils se rencontrent dans une commune exagération de la valeur de la vérité (plus exactement : dans une croyance commune que la vérité est *in*estimable, *in*critiquable), et c'est ce qui fait d'eux *nécessairement* des alliés, — de sorte que, à supposer qu'on les combatte, c'est ensemble seulement qu'on peut les combattre et les mettre en question. Si l'on cherche à estimer la valeur de l'idéal ascétique, on est forcément amené à estimer la valeur de la science : c'est là un fait et il importe d'ouvrir l'œil et de dresser l'oreille

à temps ! (L'*art*, soit dit en passant, car en un autre endroit je reviendrai un jour plus longuement sur ce point, — l'art sanctifiant précisément le *mensonge* et mettant la *volonté de tromper* du côté de la bonne conscience, est, par principe, bien plus opposé à l'idéal ascétique que la science : voilà ce que ressentit l'instinct de Platon, cet ennemi de l'art, le plus grand que l'Europe ait produit jusqu'à ce jour. Platon *contre* Homère : voilà l'antagonisme complet, réel : — d'un côté le fanatique de l'au-delà, le grand calomniateur de la vie ; de l'autre, son apologiste involontaire, la nature *toute d'or*. C'est pourquoi le vasselage d'un artiste au service de l'idéal ascétique constitue le comble de la *corruption* artistique, malheureusement une corruption des plus ordinaires : car rien n'est aussi corruptible qu'un artiste). Même au point de vue physiologique, la science repose sur les mêmes bases que l'idéal ascétique : l'un et l'autre supposent un certain *appauvrissement de l'énergie vitale*, — c'est, dans les deux cas, le même tiédissement des passions, le même ralentissement de l'allure ; la dialectique prend la place de l'instinct, la *gravité* pose son empreinte sur le visage et les gestes (la gravité, ce signe infaillible d'une évolution plus pénible de la matière, de difficultés et de luttes dans l'accomplissement des fonctions vitales). Voyez, dans l'évolution d'un peuple, les époques où le savant passe au premier plan : ce sont des époques de fatigue, souvent de crépuscule, de déclin, — c'en est fait de l'énergie débordante, de la certitude de vie, de la certitude d'*avenir*. La suprématie du mandarin ne signifie jamais rien de bon : tout aussi peu que l'avènement de la démocratie, que les tribunaux d'arbitrage remplaçant la guerre, que l'émancipation des femmes, la religion de la souffrance humaine et autres symptômes d'une énergie vitale qui décline. (La science en tant que problème ; la question de la signification de la science — comparez à ce sujet ! la préface de *L'Origine de la Tragédie*). — Non ! cette « science moderne » — essayez donc de voir clair ! — est pour l'instant le *meilleur* auxiliaire de l'idéal ascétique, et cela, parce que le plus inconscient, le plus involontaire, le plus dissimulé, le plus souterrain ! Ils ont jusqu'à présent joué le même jeu, les « pauvres d'esprit » et les adversaires scientifiques de l'idéal ascétique (qu'on se garde bien, soit dit en passant, de prendre ces derniers pour l'antithèse de ceux-ci, pour les *riches* de l'esprit, par exemple : — ils ne le sont *pas*, je les ai nommés les rachitiques de l'esprit). Et ces fameuses victoires des hommes de science : sans doute ce sont des victoires — mais sur quoi ? L'idéal ascétique ne fut nullement vaincu, bien au contraire, il fut fortifié, je veux dire rendu plus insaisissable, plus spirituel, plus séduisant, toutes les fois qu'une muraille, un ouvrage avancé dont il s'était entouré et qui lui donnait un aspect *grossier* était impitoyablement battu en brèche et démoli par la science. S'imagine-t-on vraiment que la ruine de l'astronomie théologique, par exemple, ait été une défaite de l'idéal ascétique ?… L'homme est-il peut-être devenu par là *moins désireux* de résoudre l'énigme de l'existence par la foi en un au-delà, depuis que, à la suite de cette défaite, cette existence est apparue comme plus fortuite encore, plus vide de sens et plus superflue dans l'ordre *visible* des choses ? Est-ce que la tendance de l'homme à se rapetisser, sa *volonté* de faire petit, n'est pas, depuis Copernic, en continuel progrès ? Hélas ! c'en est fait de sa foi en sa dignité, en sa valeur unique, incomparable dans l'échelle des êtres, — il est devenu un animal, sans métaphore, sans restriction ni réserve, lui qui, selon sa foi de jadis, était presque un Dieu (« enfant de Dieu »,

« Dieu fait homme »)… Depuis Copernic, il semble que l'homme soit arrivé à une pente qui descend, — il roule toujours plus loin du point de départ. — Où cela ? — Vers le néant ? Vers « le sentiment *poignant* » de son néant ?… Eh bien ! ce serait là le droit chemin — vers l'*ancien* idéal !… *Toutes* les sciences (et non point seulement l'astronomie, dont l'influence humiliante et rapetissante a arraché à Kant ce remarquable aveu : « Elle anéantit mon importance »…), toutes les sciences, naturelles ou *contre nature* — c'est ainsi que j'appelle la critique de la raison par elle-même — travaillent aujourd'hui à détruire en l'homme l'antique respect de soi, comme si ce respect n'avait jamais été autre chose qu'un bizarre produit de la vanité humaine ; on pourrait même dire qu'elles mettent leur point d'honneur, leur idéal austère et rude d'ataxie stoïque, à entretenir chez l'homme ce *mépris de soi* obtenu au prix de tant d'efforts, en le présentant comme son dernier, son plus sérieux titre à l'estime de soi (en quoi l'homme a raison ; car celui qui méprise est toujours quelqu'un « qui n'a pas désappris d'estimer »…). Mais est-ce là en réalité travailler *contre* l'idéal ascétique ? Croit-on encore sérieusement (comme les théologiens se le sont imaginé un temps), que par exemple la *victoire* de Kant sur la dogmatique des théologiens (« Dieu », « âme », « liberté », « immortalité ») ait porté atteinte à cet idéal ! — laissons pour le moment de côté la question de savoir si Kant a jamais eu le dessein de lui porter atteinte. Ce qui est certain, c'est que tous les philosophes transcendantaux ont, depuis Kant, de nouveau cause gagnée, — ils sont émancipés de la tutelle des théologiens : quelle joie ! — Kant leur a révélé ce chemin détourné où ils peuvent désormais, en toute indépendance et avec la tenue scientifique la plus décente, satisfaire « les désirs de leur cœur ». De même : qui pourrait désormais en vouloir aux agnostiques si, pleins de vénération pour l'Inconnu, le Mystère en soi, ils adorent comme Dieu *le point d'interrogation lui-même ?* (Xavier Doudan parle quelque part des *ravages* causés par « *l'habitude d'admirer l'intelligible, au lieu de rester tout simplement dans l'inconnu* » ; et il pense que les anciens n'avaient pas connu cet abus). À supposer que tout ce que l'homme « connaît », loin de satisfaire ses désirs, les contrarie au contraire et leur fasse horreur, n'est-ce pas une échappatoire vraiment divine que d'en pouvoir rejeter la faute non sur les « désirs », mais sur la « connaissance » elle-même !… « Il n'y a pas de connaissance, *donc* — il y a un Dieu » ; quelle nouvelle *elegantia syllogismi !* quel triomphe de l'idéal ascétique ! —

## 26.

— L'histoire moderne, considérée dans son ensemble, affirmerait-elle par hasard une attitude plus confiante en face de la vie et de l'idéal ? Sa suprême prétention, c'est aujourd'hui d'être un *miroir* ; elle rejette toute téléologie ; elle ne veut plus rien « prouver » ; elle dédaigne de s'ériger en juge, et croit montrer par là son bon goût, — elle affirme aussi peu qu'elle nie, elle constate, elle « décrit »… Tout cela est certainement de l'ascétisme, mais à un plus haut degré encore, du *nihilisme*, qu'on ne s'y méprenne pas ! On remarque chez l'historien un regard triste, dur, mais résolu, — son œil *regarde au loin* devant lui, comme regarde l'œil d'un navigateur polaire (peut-être pour ne pas regarder en lui, pour ne pas regarder en arrière ?…) Partout de

la neige, la vie est muette ici ; les dernières corneilles dont on entend la voix croassent : « À quoi bon ? », « En vain ! », et *Nada* ! » — rien ne pousse et ne croît plus ici, si ce n'est la métaphysique pétersbourgeoise et la « pitié » à la Tolstoï. Pour ce qui en est de cette autre variété d'historiens peut-être plus « moderne » encore, sensuelle en tout cas et voluptueuse, faisant des yeux doux à la vie tout comme à l'idéal ascétique, qui se sert du mot « artiste » comme d'un gant, et monopolise aujourd'hui l'éloge de la vie contemplative : oh ! que ces doucereux intellectuels vous donnent soif d'ascètes et de paysages d'hiver ! Non ! que le diable emporte toute cette tourbe « contemplative » ! Combien je préfère encore errer avec les historiens nihilistes à travers les brumes moroses, grises et froides ! — bien mieux, je consens, à supposer qu'on m'oblige à faire un choix, à prêter l'oreille même à un esprit peu doué pour l'histoire, antihistorique (comme ce Dühring dont la parole enivre aujourd'hui en Allemagne une fraction du prolétariat intellectuel, une variété timide encore et un peu honteuse de « belles âmes », la *species anarchistica*). Les « contemplatifs » sont cent fois pires — je ne sais rien qui me cause plus de dégoût qu'un de ces fauteuils « objectifs », un de ces mignons parfumésde l'histoire, mi-prêtre, mi-satyre, dans le goût de Renan, et qui trahit déjà par le fausset aigu de ses homélies ce qui lui manque, par *où* il est incomplet, où les cruels ciseaux des Parques ont exercé leur office, hélas ! trop chirurgical ! Voilà qui révolte mon goût et aussi ma patience : que celui qui n'a rien à perdre conserve sa patience en face d'un tel spectacle, — moi, je suis exaspéré, l'aspect de ces « voyeurs » m'irrite contre toute cette « comédie » plus que la comédie elle-même (je veux dire l'histoire, on m'entend bien), je sens alors des fantaisies anacréontiques me monter au cerveau. Dame nature qui au taureau donna les cornes et au lion le χάσμ' ὀδόντων, pour quoi faire me donna-t-elle le pied ?… Pour ruer, par saint Anacréon ! et non pas seulement pour me sauver ; pour fouler aux pieds ces chaires vermoulues, ces lâches contemplatifs, ces concupiscents eunuques de l'histoire, tous ces raccrocheurs de l'idéal ascétique, cette impuissante tartuferie de la justice ! Tous mes respects pour l'idéal ascétique, *tant qu'il est sincère*, tant qu'il a foi en lui-même et qu'il ne joue pas la comédie. Mais je ne puis souffrir toutes ces coquettes punaises qui mettent leur ambition sans frein à flairer l'infini jusqu'à ce que l'infini fleure la punaise ; je ne puis souffrir ces sépulcres blanchis qui parodient la vie, je ne puis souffrir ces êtres fatigués et aveulis, qui se drapent dans la sagesse et se donnent un regard « objectif » ; je ne puis souffrir ces agitateurs travestis en héros, qui ceignent leur tête d'épouvantail à moineau du heaume magique de l'idéal ; je ne puis souffrir ces comédiens ambitieux qui voudraient jouer les ascètes et les prêtres, mais ne sont que de tragiques pantins ; et je ne puis les souffrir non plus, ces nouveaux trafiquants en idéalisme, ces antisémites qui aujourd'hui tournent des yeux, frappent leur poitrine de chrétiens, d'Aryens et de braves gens, et par un abus exaspérant du truc d'agitateur le plus banal, je veux dire la pose morale, cherchent à soulever tout l'élément « bête à cornes » d'un peuple (— s'il n'est pas de hâblerie intellectuelle qui dans l'Allemagne d'aujourd'hui n'obtienne quelque succès, cela tient à l'indéniable et déjà manifeste *appauvrissement* de l'esprit allemand, appauvrissement dont je cherche la cause dans une nourriture trop exclusivement composée de journaux, de politique, de livre et de musique wagnérienne ; à quoi il faut ajouter encore les causes qui expliquent le choix même

d'un tel régime : l'exclusivisme et la vanité nationale, le principe fort mais étroit : « l'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout », ensuite aussi la paralysie agitante des « idées modernes »). L'Europe d'aujourd'hui est riche avant tout en excitants ; il semble que rien ne lui soit plus indispensable que les stimulants et les eaux-de-vie : de là aussi cette vaste falsification de l'idéal, cette eau-de-vie de l'esprit ; de là aussi cette atmosphère répugnante, empestée, chargée de mensonge et de pseudo-alcool, que l'on respire partout. Je voudrais savoir combien de cargaisons d'idéalisme en toc, de travestissements héroïques, de crécelles grandiloquentes, combien de tonnes de sympathie édulcorées et alcoolisées (— raison sociale : « *la religion de la souffrance* »), combien de paires d'échasses pour « noble indignation » à l'usage des pieds-plats intellectuels, combien de *comédiens* de l'idéal chrétien et moral devraient être exportés d'Europe pour que l'air y fût quelque peu assaini… Évidemment cette surproduction pourrait donner matière à un nouveau *commerce* ; évidemment il y a une nouvelle « affaire » à entreprendre avec un petit assortissement d'idoles et d' « idéalistes », — sachez mettre à profit cette indication ! Qui aura le courage de tenter l'entreprise ? — nous avons *en main* tout ce qu'il faut pour « idéaliser » la terre !… Mais pourquoi parler de courage : une seule chose est nécessaire ici, je veux dire une main, une main peu scrupuleuse, oh ! combien peu !…

## 27.

— Assez, assez ! Laissons là ces curiosités et ces complexités de l'esprit moderne, où l'on peut trouver autant matière à rire qu'à s'affliger : car *notre* problème précisément peut se passer d'elles, le problème du *sens* de l'idéal ascétique, — qu'a-t-il à faire, en effet, avec hier et aujourd'hui ! Je traiterai ces matières avec plus de profondeur et de dureté dans une autre étude (sous le titre de « Histoire du nihilisme européen » ; je renvoie pour cela à une œuvre que je prépare : La Volonté de Puissance. *Essai d'une transmutation de toutes les valeurs*. Pour le moment il me suffira d'avoir indiqué ceci : l'idéal ascétique, même dans les plus hautes sphères de l'intelligence, n'a pour l'instant qu'une seule espèce d'ennemis vraiment *nuisibles :* ce sont les comédiens de cet idéal — car ils éveillent la défiance. Partout ailleurs, dès que l'esprit est à l'œuvre avec sérieux, énergie et probité, il se passe absolument d'idéal, — l'expression populaire de cette abstinence est « athéisme » — : *à cela près qu'il veut la vérité*. Mais cette volonté, ce *reste* d'idéal est, si l'on veut m'en croire, cet idéal ascétique même sous sa forme la plus sévère, la plus spiritualisée, la plus purement ésotérique, la plus dépouillée de toute enveloppe extérieure ; elle est par conséquent, moins un reste que le noyau solide de cet idéal. L'athéisme absolu, loyal (— et c'est dans *son* atmosphère seulement que nous respirons à l'aise, nous autres esprits spirituels de ce temps ! ) n'est donc pas en opposition avec cet idéal, comme il semble au premier abord ; il est au contraire une phase dernière de son évolution, une de ses formes finales, une de ses conséquences intimes, — il est la *catastrophe* imposante d'une discipline deux fois millénaire de l'instinct de vérité, qui, en fin de compte, s'interdit *le mensonge de la foi en Dieu.* (Dans l'Inde la même évolution s'est accomplie d'une façon absolument indépendante, ce qui démontre l'exactitude de mon observation ; le même idéal aboutissant à la même conclusion ; le point décisif atteint cinq siècles

avant l'ère chrétienne avec Bouddha ou, plus exactement, avec la philosophie *sankhya,* popularisée plus tard par Bouddha, et érigée en religion.) Qu'est-ce qui a donc, rigoureusement parlant, *remporté la victoire sur le Dieu chrétien ? La réponse se trouve dans mon ouvrage le Gai Savoir, aph. 357 :* « C'est la morale chrétienne elle-même, la notion de sincérité appliquée avec une rigueur toujours croissante, c'est la conscience chrétienne aiguisée dans les confessionnaux et qui s'est transformée jusqu'à devenir la conscience scientifique, la propreté intellectuelle à tout prix. Considérer la nature comme si elle était une preuve de la bonté et de la providence divines ; interpréter l'histoire à l'honneur d'une raison divine, comme preuve constante d'un ordre moral de l'univers et de finalisme moral ; interpréter notre propre destinée, ainsi que le firent si longtemps les hommes pieux, en y voyant partout la main de Dieu, qui dispense et dispose toute chose en vue du salut de notre âme : voilà des façons de penser qui sont aujourd'hui *passées*, qui ont *contre elles* la voix de notre conscience, qui, au jugement de toute conscience délicate, passent pour inconvenantes, déshonnêtes, pour mensonge, féminisme, lâcheté, — et cette sévérité, plus que toute autre chose, fait de nous de *bons Européens*, des héritiers de la plus longue et de la plus courageuse victoire sur soi-même qu'ait remportée l'Europe… » Toutes les grandes choses périssent par elles-mêmes, par un acte d' « autosuppression » : ainsi le veut la loi de la vie, la loi d'une *fatale* « victoire sur soi-même » dans l'essence de la vie — toujours, pour le législateur lui-même finit par retentir l'arrêt « *patere legem quam ipse tulisti* ». C'est ainsi que le christianisme *en tant que dogme* a été ruiné par sa propre morale ; ainsi le christianisme *en tant que morale* doit aussi aller à sa ruine, — nous sommes au seuil de ce dernier événement. L'instinct chrétien de vérité, de déduction en déduction, d'arrêt en arrêt, arrivera finalement à sa déduction *la plus redoutable*, à son arrêt contre lui-même ; mais ceci arrivera quand il se posera la question : « *que signifie la volonté de vérité* »… Et me voici revenu à mon problème, à notre problème, ô mes amis *inconnus* (— car je ne me connais encore aucun ami) : que serait pour nous le sens de la vie tout entière, si ce n'est qu'en nous cette volonté de vérité arrive à prendre conscience d'elle-même *en tant que problème ?* ... La volonté de vérité, une fois consciente d'elle-même ce sera — la chose ne fait aucun doute — *la mort* de la morale : c'est là le spectacle grandiose en cent actes, réservé pour les deux prochains siècles d'histoire européenne, spectacle terrifiant entre tous, mais peut-être fécond entre tous en magnifiques espérances…

## 28.

Si l'on fait abstraction de l'idéal ascétique, on constatera que l'homme, l'*animal*-homme, n'a eu jusqu'à présent aucun sens. Son existence sur la terre était sans but ; « pourquoi l'homme existe-t-il ? » — c'était là une question sans réponse ; la *volonté* de l'homme et de la terre manquait ; derrière chaque puissante destinée humaine retentissait plus puissamment encore le refrain désolé : « En vain ! » Et voilà le sens de tout idéal ascétique : il voulait dire que quelque chose *manquait*, qu'une immense *lacune* environnait l'homme, — il ne savait pas se justifier soi-même, s'interpréter, s'affirmer, il *souffrait* devant le problème du sens de la vie. Il souffrait d'ailleurs de

bien des manières, il était avant tout un animal *maladif* : mais son problème n'était pas la souffrance en elle-même, c'était qu'il n'avait pas de réponse à cette question angoissée : « *Pourquoi* souffrir ? » L'homme, le plus vaillant, le plus apte à la souffrance de tous les animaux, ne rejette pas la souffrance en soi : il la cherche même, pourvu qu'on lui montre la raison d'être, le *pourquoi* de cette souffrance. Le non-sens de la douleur, et *non* la douleur elle-même est la malédiction qui a jusqu'à présent pesé sur l'humanité, — *or, l'idéal ascétique lui donnait un sens !* C'était jusqu'à présent le seul sens qu'on lui eût donné ; n'importe quel sens vaut mieux que pas de sens du tout ; l'idéal ascétique n'était à tous les points de vue que le « *faute de mieux » par excellence*, l'unique pis-aller qu'il y eût. Grâce à lui la souffrance se trouvait expliquée ; le vide immense semblait comblé, la porte se fermait devant toute espèce de nihilisme, de désir d'anéantissement. L'interprétation que l'on donnait à la vie amenait indéniablement une souffrance nouvelle, plus profonde, plus intime, plus empoisonnée, plus meurtrière : elle fit voir toute souffrance comme le châtiment d'une *faute*… Mais malgré tout — elle apporta à l'homme le *salut*, l'homme avait un *sens*, il n'était plus désormais la feuille chassée par le vent, le jouet du hasard inintelligent, du « non-sens », il pouvait *vouloir* désormais quelque chose, — qu'importait d'abord ce qu'il voulait, pourquoi, comment plutôt telle chose qu'une autre : *la volonté elle-même était du moins sauvée*. Impossible d'ailleurs de se dissimuler la *nature* et le *sens* de la volonté à qui l'idéal ascétique avait donné une direction : cette haine de ce qui est humain, et plus encore de ce qui est « animal », et plus encore de ce qui est « matière » ; cette horreur des sens, de la raison même ; cette crainte du bonheur et de la beauté ; ce désir de fuir tout ce qui est apparence, changement, devenir, mort, effort, désir même — tout cela signifie, osons le comprendre, une *volonté d'anéantissement*, une hostilité à la vie, un refus d'admettre les conditions fondamentales de la vie ; mais c'est du moins, et cela demeure toujours, une *volonté !*… Et pour répéter encore en terminant ce que je disais au début : l'homme préfère encore avoir la volonté du *néant* que de ne *point* vouloir du tout.

# *NOTES*

—

*Nietzsche appelle lui-même la Généalogie de la Morale « une œuvre de polémique » et la désigne comme le complément nécessaire à Par delà le Bien et le Mal. Le titre allemand Zur Genealogie der Moral devrait être rendu plus exactement — et plus lourdement — par Contributions à la Généalogie, etc. L'ouvrage entier, ainsi que l'écrit l'auteur à M. Georges Brandes, fut « conçu, exécuté et préparé pour l'impression entre le 10 et le 30 juin 1887 » à Sils Maria. Interrompu dans son travail par un nouvel accès de son mal, Nietzsche ne put en rédiger définitivement les derniers paragraphes et achever la correction des épreuves qu'en octobre de la même année, La publication eut lieu en novembre 1887, chez l'éditeur C. G. Naumann à Leipzig.*

*La présente traduction a été faite sur le septième volume des Œuvres complètes, publié en 1895 par le Nietzsche-Archiv, chez C. G. Naumann, à Leipzig. Le volume allemand contient, en même temps que la quatrième édition de la Généalogie, la cinquième de Par delà le Bien et le Mal.*

*Voici maintenant quelques notes relatives à la traduction :*

| | | |
|---|---|---|
| *Page* | *27,* | *ligne 7. du b. : partie honteuse — en français dans le texte.* |
| — | *32,* | *ligne 5. du b. : désintéressée — en français dans le texte.* |
| — | *37,* | *ligne 12. du h. : noblesse — en français dans le texte.* |
| — | *52,* | *ligne 1. du h. : nuances — en français dans le texte.* |
| — | *78,* | *Iigne 2. du h. et suiv. : par excellence — en français dans le texte.* |
| — | *100,* | *Iigne 4, du h. : de faire le mal pour le plaisir de le faire — en français dans le texte.* |
| — | *106,* | *ligne 2. du b. : les nostalgies de la croix — en français dans le texte.* |
| — | *176,* | *ligne 10. du b. : une promesse de bonheur — en français dans le texte.* |
| — | *176,* | *ligne 7. du b. : désintéressement — en français dans le texte.* |
| — | *181,* | *ligne 1. du b, : la bête Philosophe — en français dans le texte.* |
| — | *187,* | *Iigne 4. du b. : jeu de mot sur Hohlkopf (tête creuse) et Hohltopf (pot vide).* |
| — | *194,* | *ligne 10. du h. : Je combats l'universelle araignée — en français dans le texte.* |
| — | *229,* | *ligne 10. du h. : il faut s'abêtir — en français dans le texte.* |
| — | *264,* | *ligne 1. du h. : petit faits, petit faitalisme — en français dans le texte.* |
| — | *273,* | *ligne 5. du h. : Ia citation de X. Doudan— en français dans le texte.* |
| — | *277,* | *Iigne 2, du b. : la religion de la souffrance — en français dans le texte.* |

# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

PREMIÈRE DISSERTATION
« Bien et mal », « bon et mauvais »

DEUXIÈME DISSERTATION
La « faute », la « mauvaise conscience », et ce qui leur ressemble.

TROISIÈME DISSERTATION
Quel est le sens de tout idéal ascétique ?

Notes

FRIEDRICH NIETZSCHE

# L’ANTÉCHRIST

## ESSAI D’UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME

traduit par
HENRI ALBERT

PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
15, rue de l’échaudé-saint-germain.
MDCCCXCIX

# PRÉFACE

Ce livre appartient au plus petit nombre. Peut-être n'est-il encore personne au monde pour lui, tout au plus me liront ceux qui comprennent mon *Zarathustra*. Comment *oserais-je* me confondre avec ceux pour qui, aujourd'hui déjà, on a des oreilles ? Après-demain seulement m'appartiendra. Quelques-uns naissent posthumes.

Je connais trop bien les conditions qu'il faut réaliser pour me comprendre, sous lesquelles alors on me comprend *nécessairement*. Il faut être intègre dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté pour pouvoir seulement supporter mon sérieux et ma passion. Il faut être habitué à vivre sur des montagnes, — à voir *au-dessous* de soi le pitoyable bavardage de la politique du jour et de l'égoïsme des peuples. Il faut que l'on soit devenu indifférent, il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée… Une prédilection des forts pour des questions que personne aujourd'hui n'a plus le courage d'élucider ; le courage du fruit défendu ; la prédestination du labyrinthe. Une expérience de sept solitudes. Des oreilles nouvelles pour une musique nouvelle. Des yeux nouveaux pour les choses les plus lointaines. Une conscience nouvelle pour des vérités restées muettes jusqu'ici. *Et* la volonté de l'économie de grand style : rassembler sa force, son enthousiasme… Le respect de soi-même ; l'amour de soi ; l'absolue liberté envers soi-même…

Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes véritables lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le reste ? — Le reste n'est que l'humanité. — Il faut être supérieur à l'humanité en force, en hauteur d'âme, en mépris…

FRIEDRICH NIETZSCHE

## 1.

— Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens, — nous savons suffisamment combien nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens » : Pindare l'a déjà dit de nous. Par delà le Nord, les glaces et la mort — *notre* vie, *notre* bonheur… Nous avons découvert le bonheur, nous en savons le chemin, nous avons trouvé l'issue à travers des milliers d'années de labyrinthe. Qui donc d'*autre* l'aurait trouvé ? — L'homme moderne peut-être ? — « Je ne sais ni entrer ni sortir ; je suis tout ce qui ne sait ni entrer ni sortir » — soupire l'homme moderne… Nous sommes malades de *cette* modernité, — malades de cette paix malsaine, de cette lâche compromission, de toute cette vertueuse malpropreté du moderne oui et non. Cette tolérance et cette *largeur* du cœur, qui « pardonne » tout, puisqu'elle « comprend » tout, est pour nous quelque chose comme un sirocco. Plutôt vivre parmi les glaces qu'au milieu de vertus modernes et d'autres vents du sud !… Nous avons été assez courageux, nous n'avons ménagé ni d'autres, ni nous-mêmes : mais longtemps nous n'avons pas su *où* mettre notre bravoure. Nous devenions sombres et on nous appelait fatalistes. *Notre* fatalité — c'était la plénitude, la tension, la surrection des forces. Nous avions soif d'éclairs et d'actions, nous restions bien loin du bonheur des débiles, bien loin de la « résignation »… Notre atmosphère était chargée d'orage, la nature que nous sommes s'obscurcissait — *car nous n'avions pas de chemin*. Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*…

## 2.

Qu'est ce qui est bon ? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur ? — Le sentiment que la puissance *grandit* — qu'une résistance est surmontée.

*Non* du contentement, mais plus de puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre ; *non* la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, *virtù*, vertu dépourvue de morale).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes. Et qu'on leur aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme…

## 3.

Je ne pose pas ici ce problème : Qu'est-ce qui doit remplacer l'humanité dans

l’échelle des êtres (— l’homme est une *fin* —) ? Mais : Quel type d’homme doit-on *élever*, doit-on *vouloir*, quel type aura la plus grande valeur, sera le plus digne de vivre, le plus certain d’un avenir ?

Ce type de valeur supérieure s’est déjà vu fréquemment : mais comme un hasard, une exception, jamais comme type *voulu*. Au contraire, c’est lui qu’on a le plus craint ; jusqu’à présent il fut presque le redoutable ; — et cette crainte engendra le type contraire, voulu, dressé, atteint : la bête domestique, la bête du troupeau, la bête malade qu’est l’homme, — le chrétien…

## 4.

L’humanité ne représente *pas* un développement vers le mieux, vers le plus fort, vers le plus haut, de la manière dont on le pense aujourd’hui. Le « progrès » n’est qu’une idée moderne, c’est-à-dire une idée fausse. Dans sa valeur l’Européen d’aujourd’hui reste bien loin au-dessous de l’Européen de la Renaissance. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s’élever, se surhausser, se fortifier.

Dans un autre sens il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, de créer un type supérieur, quelque chose qui, par rapport à l’humanité tout entière, constitue une espèce d’hommes surhumains. De tels coups de hasard de la grande réussite, furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils *billets noirs*.

## 5.

Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme : Il a mené une guerre à mort contre ce type supérieur de l’homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, *le méchant* : l’homme fort, type du *réprouvé*. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l’*opposition* envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l’intellectualité ne sont que péchés, égarements et tentations. Le plus lamentable exemple, c’est la corruption de Pascal qui croyait à la perversion de sa raison par le péché original, tandis qu’elle n’était pervertie que par son christianisme !

## 6.

Un spectacle douloureux et épouvantable s’est élevé devant mes yeux : j’ai écarté le rideau de la *corruption* des hommes. Ce mot dans ma bouche est au moins protégé d’un soupçon, celui de contenir une accusation morale envers l’homme. Je l’entends — il importe de le souligner encore une fois — dépourvu de toute morale : et cela au point que j’éprouve cette corruption précisément là où jusqu’à présent on aspirait le plus consciemment à la « vertu », à la « divinité ». J’entends corruption, on le devine

déjà, au sens de *décadence* : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs, sont des valeurs *de décadence*.

J'appelle corrompu un animal, une espèce, un individu, quand il perd ses instincts, quand il choisit, quand il *préfère* ce qui lui est désavantageux. Une histoire des « sentiments les plus élevés », des « idéaux de l'humanité » — et il est possible qu'il me faille la raconter — serait presque aussi une explication, pourquoi l'homme est si corrompu. La vie elle-même est pour moi un instinct de croissance, de durée, d'accumulation de forces, de puissance : où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté *manque* dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité — que des valeurs de dégénérescence, des valeurs *nihilistes* règnent sous les noms les plus sacrés.

## 7.

On appelle le christianisme religion de la *pitié*. — La pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l'énergie du sens vital : elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit. Par la pitié s'augmente et se multiplie la déperdition de force que la souffrance déjà apporte à la vie. La souffrance elle-même devient contagieuse par la pitié ; dans certains cas, elle peut amener une déperdition totale de vitalité et d'énergie, perte absurde, quand on la compare à la petitesse de la cause (le cas de la mort du Nazaréen). Voici le premier point de vue ; pourtant il en existe un plus important encore. En admettant que l'on mesure la pitié d'après la valeur des réactions qu'elle a coutume de faire naître, son caractère de danger vital apparaîtra plus clairement encore. La pitié entrave en somme la loi de l'évolution qui est celle de la sélection. Elle contient ce qui est mûr pour la disparition, elle se défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par la masse de choses manquées de toutes sortes qu'elle *retient* dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d'appeler la pitié une vertu (dans toute morale *noble* elle passe pour une faiblesse) ; on est allé plus loin, on a fait d'elle *la* vertu, le terrain et l'origine de toutes les vertus. Mais il ne faut jamais oublier que c'était du point de vue d'une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier *la négation de la vie*. Schopenhauer avait raison quand il disait :

La vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d'être niée, — la pitié, c'est la *pratique* du nihilisme. Encore une fois : cet instinct dépressif et contagieux croise ces autres instincts qui veulent aboutir à conserver et à augmenter la valeur de la vie ; il est, tant comme multiplicateur que comme conservateur de toutes les misères, un des instruments principaux pour la surrection de la *décadence*, — la pitié persuade du *néant !* … On ne dit pas « le néant » : on met en place « l'au-delà » ; ou bien « Dieu » ; ou « la vie véritable » ; ou bien le nirvana, le salut, la béatitude… Cette innocente rhétorique, qui rentre dans le domaine de l'idiosyncrasie religieuse et morale, paraîtra *beaucoup moins innocente* dès que l'on comprendra quelle est la tendance qui se drape ici dans un manteau de paroles sublimes : l'*inimitié* de la vie. Schopenhauer était l'ennemi de la vie, c'est pourquoi la pitié devint pour lui une vertu… On sait qu'Aristote voyait dans la pitié un état maladif et

dangereux qu'on faisait bien de déraciner de temps en temps au moyen d'un purgatif : la tragédie, pour lui, était ce purgatif. Pour protéger l'instinct de vie, il faudrait en effet chercher un moyen de porter un coup à une si dangereuse et si maladive accumulation de pitié comme elle est représentée par le cas de Schopenhauer (et malheureusement aussi par celui de toute notre *décadence* littéraire et artistique, de Saint-Pétersbourg à Paris, de Tolstoï à Wagner), afin de la faire éclater… Rien n'est plus malsain, au milieu de notre modernité malsaine, que la pitié chrétienne. Être médecins *dans ce cas*, implacables *ici*, diriger le scalpel, cela fait partie de *nous*-mêmes, cela est *notre* façon d'aimer les hommes, par elle *nous* sommes philosophes, nous autres hyperboréens !

## 8.

Il est nécessaire de dire *qui* nous éprouvons comme notre contraste : — les théologiens et tout ce qui a du sang de théologiens dans les veines — toute notre philosophie. Il faut avoir vu de près cette destinée, mieux encore, il faut l'avoir vécue, il faut avoir presque péri par elle pour ne plus comprendre la *plaisanterie* dans ce cas (la libre pensée de messieurs nos hommes de science, de nos physiologistes est à mes yeux une *plaisanterie*, la passion leur manque dans ces questions, il leur manque d'avoir *souffert* avec elles). Cet empoisonnement va beaucoup plus loin qu'on ne le pense : j'ai trouvé l'instinct théologique de l'orgueil partout où aujourd'hui on se sent « idéaliste », partout où, grâce à une origine plus haute, on s'arroge le droit de regarder la réalité de haut, comme si elle nous était étrangère… L'idéaliste, tout comme le prêtre, a toutes les grandes idées en main (et non seulement en main !), il en joue avec un dédain bienveillant contre la « raison », les « sens », les « honneurs », le « bien-être », la « science », il se sent au-dessus de tout cela, comme si c'étaient des forces pernicieuses et séductrices, au-dessus desquelles « l'esprit » plane en une pure réclusion : comme si l'humilité, la chasteté, la pauvreté, en un mot, la *sainteté*, n'avaient pas fait jusqu'à présent beaucoup plus de mal à la vie que n'importe quelles choses épouvantables, que n'importe quels vices… Le pur esprit est le pur mensonge. Tant que le prêtre passera encore pour une espèce supérieure, le prêtre, ce négateur, ce calomniateur, cet empoisonneur de la vie par *métier*, il n'y a pas de réponse à la question : qu'est-ce que la vérité ? La vérité est déjà placée sur la tête si l'avocat avéré du néant et de la négation passe pour être le représentant de la vérité…

## 9.

C'est à cet instinct théologique que je fais la guerre : j'ai trouvé ses traces partout ! Celui qui a du sang de théologien dans les veines, se trouve de prime abord dans une fausse position à l'égard de toutes choses, dans une position qui manque de franchise. Le pathos qui s'en émane s'appelle la foi : fermer les yeux une fois pour toutes devant soi-même pour ne pas souffrir de l'aspect d'une fausseté incurable. On se fait en soi-même de cette défectueuse optique une morale, une vertu, une sainteté, on relie la bonne conscience à une vision fausse, on exige qu'aucune autre sorte

d’optique n’ait plus de valeur, après avoir faite sacro-sainte la sienne propre, avec les noms de « Dieu », « salut », « éternité ». Partout encore j’ai mis à jour l’instinct théologique : c’est la forme la plus répandue de la fausseté sur la terre, la forme vraiment souterraine de la fausseté. Ce qu’un théologien éprouve comme vrai, *doit* être faux : c’est presque un critérium de la vérité. C’est son plus inférieur instinct de conservation qui lui interdit de mettre la réalité en honneur, ou de lui donner la parole en un point quelconque. Les *évaluations* sont renversées partout où atteint l’influence théologique et les concepts « vrai » et « faux » sont nécessairement renversés : « vrai » c’est dans ce cas ce qui est le plus pernicieux pour la vie, ce qui l’élève, la surhausse, l’affirme, la justifie et la fait triompher s’appelle « faux »… S’il arrive que les théologiens, par la « conscience » des princes (ou des peuples), étendent les mains vers la puissance, ne doutons pas de ce qui se passe chaque fois au fond : la volonté de la fin, la volonté *nihiliste* veut obtenir le pouvoir…

## 10.

Entre Allemands on saisirait de suite, si je disais que la philosophie est corrompue par du sang de théologiens. Le pasteur protestant est le grand-père de la philosophie allemande, le protestantisme lui-même son *peccatum originale.* Définition du protestantisme : le christianisme paralysé d’un côté — *et* la raison aussi… On n’a qu’à prononcer le mot de « séminaire de Tubingue » pour comprendre ce qu’est en somme la philosophie allemande — une théologie *par supercherie*… Les Souabes sont les meilleurs menteurs de l’Allemagne, ils mentent innocemment… D’où vient l’allégresse qui passa en Allemagne à l’apparition de Kant, dans le monde de la science qui se compose aux trois quarts de fils de pasteurs et de maîtres d’école. — d’où vient la conviction allemande qui maintenant encore trouve son écho, la conviction qu’avec Kant commence un revirement vers le mieux ? L’instinct théologique dans le savant allemand devinait ce qui maintenant était de nouveau possible. Un chemin détourné vers l’idéal ancien était ouvert, le concept du « vrai monde », le concept de la morale en tant qu’*essence* du monde (ces deux plus méchantes erreurs qu’il y ait !) était de nouveau sinon démontrable, du moins impossible à réfuter, grâce à un scepticisme subtil et rusé… La raison, le *droit* à la raison, n’a pas de grande portée… On avait fait de la réalité une « apparence » ; un monde tout à fait *mensonger*, celui de l’essence était devenu réalité… Le succès de Kant n’est qu’un succès de théologien ; Kant n’était, comme Luther, comme Leibnitz, qu’un frein de plus à l’intégrité allemande déjà si peu solide.

## 11.

Un mot encore contre Kant en tant que *moraliste*. Une vertu doit être *notre* invention, *notre* défense et *notre* nécessité personnelle : dans tout autre sens elle n’est qu’un danger. Ce qui n’est pas une condition vitale, est *nuisible* à la vie : une vertu qui n’existe qu’à cause d’un sentiment de respect pour l’idée de « vertu », comme Kant la voulait, est dangereuse. La « vertu », le « devoir », le « bien en soi », le bien avec le caractère de l’impersonnalité, de la valeur générale — des chimères où s’exprime la

dégénérescence, le dernier affaiblissement de la vie, la chinoiserie de Koenigsberg. Les plus profondes lois de la conservation et de la croissance demandent le contraire : que chacun s'invente *sa* vertu, son impératif catégorique. Un peuple périt quand il confond *son* devoir avec la conception générale du devoir. Rien ne ruine plus profondément, plus intérieurement que le devoir impersonnel, le sacrifice devant le dieu Moloch de l'abstraction. — Que l'on n'ait pas trouvé dangereux l'impératif catégorique de Kant !… Seul l'instinct théologique a pu le prendre sous sa protection ! — Une action qu'exige l'instinct de vie a dans la joie sa preuve d'être une action véritable, et ce nihiliste aux entrailles chrétiennes dogmatiques considérait la joie comme une *objection*… Qu'est-ce qui débilite plus vite que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans une profonde élection personnelle, sans *joie*, comme un automate du « devoir » ? C'est en quelque sorte la *recette* pour la *décadence*, même pour l'imbécillité… Kant devint imbécile. — Et c'était là le contemporain de Gœthe ! Cette araignée par destination était considérée comme *le philosophe allemand* par excellence — et l'est encore !… Je me garde bien de dire ce que je pense des Allemands… Kant ne voyait-il pas dans la Révolution française le passage de la forme inorganique de l'État à la forme *organique* ? Ne s'est-il pas demandé s'il existe un événement qui ne peut pas être expliqué autrement que par une aptitude morale de l'humanité, en sorte que, par cet événement, serait prouvé, une fois pour toutes, « la tendance de l'humanité vers le bien » ? Réponse de Kant : « C'est la Révolution. » L'instinct qui se méprend en toutes choses, l'instinct contre nature, la décadence allemande en tant que philosophie — *voilà Kant !*

## 12.

Je mets quelques sceptiques à part, les philosophes de race : quant au reste, il ne connaît pas les premières exigences de la probité intellectuelle. Ils font tous comme les femmes, ces grands enthousiastes, ces bêtes curieuses, — ils prennent déjà les « beaux sentiments » pour des arguments, la « poitrine soulevée » pour le soufflet de forge de la divinité, la conviction pour le *critérium* de la vérité. Pour en finir, Kant, dans son innocence « allemande », a encore cherché à rendre scientifique, sous le nom de « raison pratique », cette forme de la corruption, ce manque de conscience intellectuelle : il inventa *ad hoc* une raison, où l'on n'aurait pas à s'occuper de la raison, et ce serait, quand parle la morale, quand la revendication idéale « tu dois » se fait entendre. Si l'on considère que chez presque tous les peuples le philosophe n'est que le développement du type sacerdotal, cet héritage du prêtre, ce *faux-monnayage devant soi-même*, ne surprend plus. Quand on a des devoirs sacrés, par exemple de rendre les hommes meilleurs, de les sauver, de faire leur salut, quand on porte la divinité dans sa poitrine, quand on est l'embouchure d'impératifs supraterrestres, on se trouve, avec une pareille mission, déjà en dehors d'évaluations purement conformes à la raison, — sanctifié soi-même déjà par une pareille tâche, type soi même d'une hiérarchie supérieure !… En quoi la science regarde-t-elle un prêtre ! Il se trouve trop haut pour elle ! Et le prêtre a régné jusqu'ici ! — Il détermine la conception du « vrai » et du « faux » !…

## 13.

Ne restons pas au-dessous de la mesure : *nous-mêmes*, nous autres esprits, libres, nous sommes déjà une « dépréciation de toutes les valeurs », une *réelle* déclaration de guerre et de victoire contre toutes les vieilles conceptions du « vrai » et du « faux ». Les vues les plus précieuses sont trouvées les dernières ; mais les vues les plus précieuses sont les *méthodes*. Toutes les méthodes, toutes les suppositions de notre esprit scientifique actuel avaient contre elles, pendant des siècles, le plus profond mépris : grâce à elles on était exclus des relations avec les « honnêtes gens », — on était considéré comme un « ennemi de Dieu », un dénigrateur de la vérité, un « possédé ». En tant que caractère scientifique on était Tchandala… Nous avions contre nous tout le pathos de l'humanité — sa conception de ce qui *devait* être la vérité, le service de la vérité. Chacun des impératifs « tu dois » était jusqu'à présent dirigé contre nous… Nos objets, notre allure silencieuse, circonspecte, méfiante — tout leur semblait absolument indigne et méprisable. — En dernière instance, il y avait lieu de se demander, avec quelque raison, s'il n'y avait pas un certain raffinement esthétique à retenir l'humanité dans un si long aveuglement : elle exigeait de la vérité un effet pittoresque, elle exigeait de même que celui qui cherche la connaissance produise sur les sens une forte impression. Notre *humilité* leur fut longtemps contraire… Oh comme ils avaient deviné cela, ces dindons de la Divinité !

## 14.

Nous avons changé notre savoir. Nous sommes devenus plus humbles en toutes choses. Nous ne faisons plus descendre l'homme de « l'Esprit », de la « Divinité », nous l'avons replacé parmi les animaux. Il est pour nous l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : notre spiritualité en est une suite. Nous nous défendons d'autre part contre une vanité qui, là aussi, voudrait élever sa voix : comme si l'homme avait été la grande pensée de derrière la tête de l'évolution animale. Il n'est absolument pas le couronnement de la création ; chaque être se trouve à côté de lui au même degré de perfection… Et, en prétendant cela, nous allons encore trop loin : l'homme est relativement le plus manqué de tous les animaux, le plus maladif, celui qui s'est égaré le plus dangereusement loin de ses instincts — il est vrai qu'avec tout cela il est aussi l'animal *le plus intéressant !* — En ce qui concerne les animaux, c'est Descartes qui le premier a eu l'admirable hardiesse de considérer l'animal en tant que *machine* : toute notre physiologie s'évertue à démontrer cette idée. Aussi, logiquement, ne mettons-nous plus l'homme à part, comme le faisait Descartes : ce que l'homme conçoit de nos jours, ne va pas plus loin que ce qu'il conçoit machinalement. Autrefois on donnait à l'homme le « libre arbitre » comme une dotation d'un monde supérieur : aujourd'hui nous lui avons même pris l'arbitre, la volonté, en ce sens qu'il n'est plus permis d'entendre par là un attribut. Le vieux mot de « volonté » ne sert plus qu'à désigner une résultante, une sorte de réaction individuelle qui, nécessairement, fait suite à une série d'irritations soit concordantes, soit contradictoires : — la volonté n'« agit » ni n'« agite » plus… Autrefois on voyait dans la conscience de l'homme, dans l'« esprit », une preuve de son origine

supérieure, de sa divinité ; pour perfectionner l'homme on lui conseillait de rentrer ses sens en lui-même comme la tortue, de supprimer les relations avec les choses terrestres, d'écarter l'enveloppe mortelle : il ne restait de lui que l'essentiel : « le pur esprit ». Là aussi nous avons modifié notre manière de voir : L'« esprit », la conscience, nous semble précisément un symptôme d'une relative imperfection de l'organisme, une expérience, un tâtonnement, une méprise — une peine qui use inutilement beaucoup de force nerveuse, — nous nions qu'une chose puisse être faite à la perfection, tant qu'elle est faite consciemment. Le « pur esprit » est une bêtise pure : si nous faisons abstraction du système nerveux, de l'« enveloppe terrestre », nous nous *trompons* dans notre calcul — rien de plus !…

## 15.

Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion ne touche à un point quelconque de la réalité. Rien que des *causes* imaginaires (« Dieu », « l'âme », « moi », « esprit », « libre arbitre » — ou même l'arbitre qui n'est « pas libre ») ; rien que des effets imaginaires (« le péché », « le salut », « la grâce », « l'expiation », « le pardon des péchés »). Une relation imaginaire entre les *êtres* (« Dieu », « les Esprits », « l'âme ») ; une imaginaire science *naturelle* (anthropocentrique ; un manque absolu du concept des causes naturelles) ; une *psychologie* imaginaire (rien que des malentendus, des interprétations de sentiments généraux agréables ou désagréables, tel que les états du grand sympathique, à l'aide du langage des signes d'idiosyncrasies religieuses et morales, — (« le repentir », « la voix de la conscience », « la tentation du diable », « la présence de Dieu ») ; une téléologie imaginaire (« le règne de Dieu », « le jugement dernier », « la vie éternelle »). — Ce monde de *fictions pures* se distingue très à son désavantage du monde des rêves, puisque celui-ci *reflète* la réalité, tandis que l'autre la fausse, la déprécie et la nie. Après que le concept « nature » fut inventé en tant qu'opposition au concept « Dieu », « naturel » devint équivalent à « méprisable », — tout ce monde de fictions a sa racine dans la *haine* contre le naturel (— la réalité ! —), elle est l'expression du profond déplaisir que cause la réalité… *Mais ceci explique tout*. Qui donc a seul des raisons pour sortir de la réalité *par un mensonge* ? Celui qu'elle fait *souffrir.* Mais souffrir, dans ce cas là, signifie être soi-même une réalité manquée… La prépondérance du sentiment de peine sur le sentiment de plaisir est la *cause* de cette religion, de cette morale fictive : un tel excès donne la formule pour la *décadence*…

## 16.

Une critique de *la conception chrétienne de Dieu* nécessite une même conclusion. Un peuple qui croit encore à lui-même a aussi son propre Dieu. Il vénère en lui les conditions qui le rendent victorieux, ses vertus, il projette la sensation de plaisir qu'il se cause à lui-même, le sentiment de puissance dans un être qu'il peut en remercier. Qui est riche, veut donner : un peuple fier a besoin d'un Dieu, à qui *sacrifier*… La religion, dans ces conditions, est une forme de la reconnaissance. On est reconnaissant envers soi-même : voilà pourquoi il faut un Dieu. Un tel Dieu doit

pouvoir servir et nuire, doit être ami et ennemi, on l'admire en bien comme en mal. La castration contre nature d'un Dieu, pour en faire un Dieu du bien seulement, se trouverait en dehors de tout ce que l'on a besoin de souhaiter. On a besoin du Dieu méchant autant que du Dieu bon. On ne doit pas précisément sa propre existence à la tolérance, à la philanthropie… Qu'importerait un Dieu qui ne connaîtrait ni la colère, ni la vengeance, ni l'envie, ni la moquerie, ni la ruse, ni la violence, qui ignorerait peut-être même les radieuses *ardeurs* de la victoire et de l'anéantissement ? On ne comprendrait pas un Dieu pareil, pourquoi l'aurait-on ? Sans doute, quand un peuple périt, quand il sent disparaître définitivement sa foi en l'avenir, son espoir en la liberté, quand la soumission lui paraît être de première nécessité, quand les vertus des assujettis entrent dans sa conscience, comme une condition de la conservation, alors il *faut* aussi que son Dieu se transforme. Il devient maintenant cagot, craintif, humble, il conseille « la paix de l'âme », l'absence de la haine, les égards, l'« amour », même de l'ami et de l'ennemi. Il ne fait que moraliser, il rampe dans la tanière de toutes les morales privées, devient le Dieu de tout le monde, de la vie privée, devient cosmopolite… Autrefois il représentait un peuple, la force d'un peuple, tout ce qui est agressif et altéré de puissance dans l'âme d'un peuple ; maintenant il est seulement encore le Dieu bon… En effet, il n'y a pas d'autre alternative pour les Dieux : *ou bien* ils sont la volonté de puissance — alors ils seront les Dieux d'un peuple, — *ou bien* ils sont l'impuissance de la puissance et alors ils deviendront nécessairement *bons*…

## 17.

Partout où, d'une façon quelconque, la volonté de puissance diminue, il y a chaque fois aussi un retour physiologique, une *décadence*. La divinité de la *décadence* circonscrite dans ses vertus et ses instincts virils devient nécessairement le Dieu de ceux qui sont dans un état de régression physiologique, le Dieu des faibles. Eux-mêmes ne s'appellent pas les faibles, ils s'appellent les « bons ». On comprend, sans qu'il y ait besoin d'une indication, dans quel moment de l'histoire, la fiction dualistique d'un bon et d'un mauvais Dieu devient possible. Avec le même instinct dont se servent les assujettis pour abaisser leur Dieu vers « le bien en soi », ils enlèvent ses bonnes qualités au Dieu de leurs vainqueurs ; ils se vengent de leurs maîtres en *diabolisant* leur Dieu. Le bon Dieu, tout autant que le diable : Tous deux sont des produits de la *décadence*. Comment peut-on encore se soumettre, de nos jours, à la simplesse des théologiens chrétiens pour décréter, avec eux, que le développement de la conception de Dieu depuis le « Dieu d'Israël », le Dieu d'un peuple, jusqu'au Dieu chrétien, l'ensemble de toutes les bontés, puisse être un progrès ? Mais Renan même le fait. Comme si Renan avait un droit à la simplesse ! Le contraire saute aux yeux. Si l'on élimine de la conception de Dieu, les conditions de la vie ascendante, tout ce qui est fort, brave, superbe, fier, si cette conception choit pas à pas pour devenir le symbole d'un bâton de lassitude, d'une ancre de salut pour tous ceux qui se noient, si l'on en fait le Dieu des pauvres gens, des pêcheurs, des malades par excellence et si l'attribut de « Sauveur », « Rédempteur » *reste* en quelque sorte et d'une manière générale le seul attribut divin : de quoi témoigne donc

une pareille transformation ? une telle réduction du divin ? — Sans doute : le « règne de Dieu » en est grandi. Autrefois Dieu n'avait que son peuple, son peuple « élu ». Dans l'intervalle, il s'en alla à l'étranger, tout comme son peuple, il se mit en voyage, sans jamais plus se tenir tranquille : jusqu'à ce que partout il fût chez lui, le grand cosmopolite, — jusqu'à ce qu'il eût de son côté « le grand nombre » et la moitié du monde. Mais le Dieu du « grand nombre », le démocrate parmi les dieux, ne devint quand même pas un fier Dieu païen : il resta juif, il resta le Dieu des carrefours clandestins, le Dieu des recoins et des lieux obscurs, de tous les quartiers malsains du monde entier. Son royaume universel est, avant comme après, un royaume souterrain, un hôpital, un royaume de ghetto… Et lui-même si pâle, si faible, si décadent… Même les plus blêmes parmi les pâles se rendirent maître de lui, messieurs les métaphysiciens, ces albinos de la pensée. Tant ils filèrent leur toile autour de lui, qu'hypnotisé par leurs mouvements, il devint araignée lui-même, lui-même métaphysicien. Maintenant, il dévida de nouveau le monde hors de lui-même — *sub specie Spinozae*— il se transfigura en une chose toujours plus mince, toujours plus pâle, il devint « idéal », « esprit pur », « *absolutum* », « chose en soi »… La ruine d'un Dieu : Dieu devint « chose en soi »…

## 18.

La conception chrétienne de Dieu — Dieu, le Dieu des malades, Dieu, l'araignée, Dieu, l'esprit — est une des conceptions divines les plus corrompues que l'on ait jamais atteintes sur terre ; elle est peut-être même à l'étiage de l'évolution descendante du type divin : Dieu dégénéré en *contradiction de la vie*, au lieu d'être sa glorification et son éternel *oui !* Déclarer la guerre, en Dieu, à la vie, à la nature, à la volonté de vivre ! Dieu, la formule pour toutes les calomnies de l'« en-deçà », pour tous les mensonges de l'« au-delà » ! Le néant divinisé en Dieu, la volonté du néant sanctifiée !…

## 19.

Que les fortes races du nord de l'Europe n'aient pas repoussé le Dieu chrétien, ne fait vraiment pas honneur à leur don religieux, pour ne pas parler de leur goût. Ils auraient dû en finir de ce produit de la décadence maladive et débile. Voilà pourquoi repose sur eux une malédiction : ils ont absorbé, dans tous leurs instincts, la maladie, la vieillesse, la contradiction, depuis lors ils n'ont plus *créé* de Dieu ! Deux mille ans presque, et pas un seul nouveau Dieu ! Hélas, il subsiste toujours, comme un *ultimatum* et un *maximum* de la force créatrice du divin, du *creator spiritus* dans l'homme, ce pitoyable Dieu du monotono-théisme chrétien ! Cet édifice de décombres né de zéro, de notions et de contradictions, où tous les instincts de *décadence*, toutes les lâchetés et toutes les fatigues de l'âme trouvent leur sanction !

## 20.

Par ma condamnation du christianisme, je ne voudrais pas avoir fait tort à une

religion parente qui le dépasse même par le nombre de ses croyants : le *bouddhisme*. Tous les deux vont ensemble en tant que religions nihilistes — ce sont des religions de *décadence* — tous les deux sont séparées de la plus singulière manière. Le critique du christianisme est profondément reconnaissant aux indianisants de pouvoir les *comparer* maintenant. — Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme, — il porte en lui l'héritage de savoir objectivement et froidement poser des problèmes, il vient après un mouvement philosophique de plusieurs siècles, l'idée de « Dieu » dans sa genèse est déjà fixée quand il arrive. Le bouddhisme est la seule religion vraiment *positiviste* que nous montre l'histoire, même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménalisme) — il ne dit plus « lutte contre le péché », mais, donnant droit à la réalité, « lutte contre la *souffrance* ». Il a déjà derrière lui, et cela le distingue profondément du christianisme, l'illusion volontaire des conceptions morales, — il se trouve placé, pour parler ma langue, par delà le bien et le mal. Les deux faits physiologiques qu'il prend en considération et sur lesquels il repose sont : d'abord, une hypertrophie de la sensibilité, qui s'exprime par une faculté de souffrir raffinée, *ensuite* une hyperspiritualisation, une vie trop prolongée parmi les concepts et les procédures logiques, où l'instinct personnel a été lésé en faveur de l'impersonnalité. (— Deux états que du moins quelques-uns de mes lecteurs, les « objectifs » comme moi, connaissent par expérience). En raison de ces conditions physiologiques, une *dépression* s'est formée, contre laquelle Bouddha procède hygiéniquement. Il emploie comme remède la vie en plein air, la vie ambulatoire, la tempérance et le choix des aliments, des précautions contre les spiritueux, contre tous les états affectifs qui font de la bile, qui échauffent le sang. Point de soucis, ni pour soi ni pour les autres !

Il exige des représentations qui procurent soit le repos, soit la gaîté, il invente le moyen de se débarrasser des autres. Il entend la bonté, le fait d'être bon, comme favorable à la santé. La *prière* est exclue, tout comme l'*ascétisme* ; pas d'impératif catégorique, aucune contrainte, pas même dans la communauté claustrale (on peut de nouveau en sortir). Tout cela ne seraient que des moyens pour renforcer cette trop grande sensibilité. C'est pourquoi il n'exige non plus la lutte contre les hérétiques ; sa doctrine ne se défend de rien davantage que du sentiment de vengeance, de l'aversion, du *ressentiment*, (« l'inimitié ne met pas fin à l'inimitié » : c'est le touchant refrain de tout le bouddhisme…). Et cela avec raison : En considération de l'intention principale, diététique, ces émotions seraient tout à fait *malsains*. Il combat la fatigue spirituelle qu'il trouve à son arrivée et qui s'exprime par une trop grande « objectivité » (c'est-à-dire affaiblissement de l'intérêt individuel, perte de l'équilibre, de l'égoïsme) par un sévère retour, même des intérêts spirituels, sur la *personnalité*. Dans l'enseignement de Bouddha, l'égoïsme devient un devoir : la « seule chose nécessaire ». Comment on se dégage de la souffrance, c'est ce qui règle et délimite toute la diète spirituelle (il est peut-être permis de se rappeler cet Athénien qui déclarait également la guerre à « la science pure », Socrate qui, dans le domaine des problèmes, éleva l'égoïsme personnel à la hauteur d'un principe de morale).

## 21.

La première condition pour le bouddhisme est un climat très doux, une grande douceur et une grande libéralité dans les mœurs. *Pas* de militarisme, le mouvement a son foyer dans les castes supérieures, même dans les castes savantes. On veut comme but suprême la sérénité, le silence, l'absence de désirs et on *atteint* son but. Le bouddhisme n'est pas une religion où l'on aspire seulement à la perfection : la perfection est le cas normal.

Dans le christianisme, les instincts des sujets et des opprimés viennent au premier plan : ce sont les castes les plus basses qui cherchent en lui leur but. Ici l'on exerce, comme occupation, comme remède contre l'ennui, la casuistique du péché, la critique de soi, l'inquisition de la conscience, ici l'on maintient sans cesse (par la prière) l'extase devant un *puissant* appelé « Dieu » ; ici le plus haut est inaccessible, c'est un présent, une « grâce ». La publicité manque : le huis-clos, le lieu obscur est chrétien. Ici l'on méprise le corps, l'hygiène est repoussée comme sensualité ; l'Église se défend même contre la propreté (— la première mesure chrétienne après l'expulsion des Maures fut la clôture des bains publics — Cordoue en possédait seul deux cent soixante-dix). Une certaine disposition à la cruauté, envers soi-même et envers les autres, est essentiellement chrétienne ; de même la haine des incrédules, des dissidents, la volonté de persécuter. Des idées sombres et inquiétantes occupent le premier plan ; les états d'âme les plus recherchés, ceux qu'on désigne des noms les plus élevés, sont « épilepsoïdes » ; la diète est ordonnée de manière à favoriser les phénomènes morbides, et à surexciter les nerfs. Chrétienne est la haine mortelle des maîtres de la terre, des grands » — et en même temps une concurrence cachée et secrète (— on leur laisse le « corps », on ne veut que l'âme » —). Chrétienne est la haine de *l'esprit*, de la fierté, du courage, de la liberté, du libertinage, de l'esprit ; chrétienne est la haine contre les *sens*, contre la joie des sens, contre la joie en général…

## 22.

Le christianisme, lorsqu'il quitta son premier terrain, les castes inférieures, le souterrain du monde antique, lorsqu'il chercha la puissance parmi les peuples barbares, n'avait plus, comme première condition, des hommes *fatigués*, mais des hommes devenus sauvages intérieurement, qui se déchiraient les uns les autres, l'homme fort, mais l'homme atrophié. Le mécontentement de soi-même, la souffrance, n'est pas ici, comme chez les bouddhistes, une hyperesthésie, une trop grande faculté de souffrir, au contraire, un énorme désir de croissance, de déchaînement, de tension intérieure en des actions et des idées contradictoires. Le christianisme avait besoin d'idées et de valeurs *Barbares* pour se rendre maître des *Barbares* : tels sont le sacrifice des prémices, la consommation du sang dans la Cène, le mépris de l'esprit et de la culture, la torture sous toutes ses formes, corporelle et spirituelle, la grande pompe des cultes. Le bouddhisme est une religion pour des hommes tardifs, pour des races devenues bonnes, douces, supraspirituelles, qui éprouvent trop facilement la douleur (l'Europe n'est pas encore mûre pour lui) : il est

un rappel de ces races vers la paix et la sérénité, la diète dans les choses de l'esprit, vers un certain endurcissement corporel. Le christianisme veut se rendre maître de *bêtes fauves* ; son moyen c'est de les rendre *malades*, l'affaiblissement est la recette chrétienne pour l'apprivoisement, pour la « civilisation ». Le bouddhisme est une religion pour la fin et la lassitude de la civilisation ; le christianisme ne trouve pas encore cette civilisation, il la crée dans certaines circonstances.

## 23.

Le bouddhisme, encore une fois, est cent fois plus froid, plus véridique, plus objectif. Il n'a plus besoin de s'apprêter sa douleur, sa faculté de souffrir, par l'interprétation du péché, il dit simplement ce qu'il pense : « Je souffre. » Pour le barbare, au contraire, souffrir n'est rien de convenable : il a d'abord besoin d'une explication pour s'avouer qu'il souffre (son instinct le pousse plutôt à nier la souffrance, à la supporter en silence). Ici le mot « diable » fut un bienfait : on avait un ennemi prépondérant et terrible — on n'avait pas besoin d'avoir honte de souffrir d'un pareil ennemi.

Le christianisme a au fond quelques finesses qui appartiennent à l'Orient. Avant tout, il sait qu'il est tout à fait indifférent en soi, qu'une chose soit vraie, mais qu'il est de la plus haute importance qu'elle soit crue vraie. La vérité et la *foi* en quelque chose : deux mondes d'intérêt tout à fait éloignés l'un de l'autre, presque des mondes *d'oppositions*, — on arrive à l'un et à l'autre sur des chemins foncièrement différents. Être initié sur ce point *constituait* presque le sage en Orient : ainsi l'entendent les brahmanes, ainsi l'entend Platon, et tous les disciples de la sagesse ésotérique. Si, par exemple, il y a du *bonheur* à se savoir sauvé d'un péché, il n'est pas nécessaire, comme condition, que l'homme soit coupable, l'essentiel c'est qu'il se *sente* coupable. Mais, si en général la *foi* est nécessaire avant tout, il faudra mettre en discrédit la raison, la connaissance, la recherche scientifique : le chemin de la vérité devient chemin *défendu*. L'*espoir* intense est un bien plus grand stimulant de la vie que n'importe quel bonheur individuel qui est vraiment arrivé. Il faut soutenir ceux qui souffrent par un espoir qui ne peut être contredit par aucune réalité, — qui ne peut pas finir par une réalisation ; un espoir d'au-delà. (A cause de cette faculté de faire languir le malheureux, l'espoir était considéré par les Grecs comme le mal des maux, comme le plus malin de tous qui resta au fond de la boîte de Pandore.) — Pour que l'amour soit possible, Dieu doit être personnel ; pour que les instincts les plus inférieurs puissent être de la partie, il faut que Dieu soit jeune. Pour la ferveur des femmes on met un beau saint au premier plan, pour celle des hommes une Vierge Marie. Ceci à condition que le christianisme veuille devenir maître du sol, où le culte d'Aphrodite et le culte d'Adonis avaient déjà déterminé la conception du culte. La revendication de la chasteté renforce la véhémence et l'intériorité de l'instinct religieux — elle rend le culte plus chaud, plus enthousiaste, plus intense. — L'amour est l'état où l'homme voit le plus les choses comme elles ne sont *pas*. La force illusoire est à sa plus grande hauteur, de même la force adoucissante, la force glorifiante. On supporte davantage en amour, on souffre tout. Il s'agissait de trouver une religion où l'on puisse aimer : avec l'amour on se met au-dessus des pires choses

dans la vie — on ne les voit plus du tout. — Ceci sur les trois vertus chrétiennes, la foi, l'amour et l'espérance : je les appelle les trois *prudences* chrétiennes. — Le bouddhisme est trop tardif, trop positif, pour être encore prudent de cette façon.

## 24.

Je ne fais que toucher ici le problème de l'*origine* du christianisme. Le premier point pour arriver à la solution de ce problème s'énonce ainsi : On ne peut comprendre le christianisme qu'en le considérant sur le terrain où il a grandi, — il n'est point un mouvement de réaction contre l'instinct sémitique, il en est la conséquence même, une conclusion de plus dans sa terrifiante logique ; dans la formule du Sauveur : « Le salut vient des juifs. » — Voici le second point : Le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable ; mais ce n'est que dans sa complète dégénérescence (qui est en même temps une mutilation et une surcharge de traits étrangers) qu'il a pu servir, ainsi qu'on l'a utilisé, de type d'un *Sauveur* de l'humanité.

Les juifs sont le peuple le plus remarquable de l'histoire universelle, puisque, placés devant la question de l'être et du non-être, ils ont préféré l'être *à tout prix,* avec un sentiment de conscience tout à fait inquiétant : ce prix était la falsification radicale de tout ce qui est nature, naturel, réalité, du monde intérieur tout entier, autant que du monde extérieur. Ils se barricadèrent contre toutes les conditions qui *permettaient* jusqu'à présent à un peuple de vivre, ils créèrent une idée contraire aux conditions *naturelles*, — ils ont retourné, l'un après l'autre, la religion, le culte, la morale, l'histoire, la psychologie, pour en faire, d'une façon irrémédiable, le *contraire de ce qui étaient leurs valeurs naturelles*. Nous rencontrons encore une fois le même phénomène, élevé à des proportions indicibles, et malgré cela, ce n'en est qu'une copie : il manque à l'église chrétienne, en comparaison du « peuple des élus », toute prétention à l'originalité. C'est par cela même que les juifs sont le peuple le plus fatal de l'histoire universelle : dans leur influence ultérieure, ils ont tellement faussé l'humanité, qu'aujourd'hui encore le chrétien peut sentir d'une façon antijuive, sans se considérer comme la *conséquence extrême du judaïsme.*

Dans ma *Généalogie de la morale* j'ai présenté pour la première fois psychologiquement, l'idée de contraste entre une morale noble et une morale de ressentiment, l'une née d'un *non* à l'égard de l'autre et c'est la morale judéo-chrétienne tout entière. Pour pouvoir dire non en réponse à tout ce qui représente le mouvement ascendant de la vie, à tout ce qui est bien né, la puissance, la beauté, l'affirmation de soi sur la terre, il fallut que l'instinct de ressentiment devenu génie, s'inventât un *autre* monde, d'où cette *affirmation de la vie* nous apparut comme le mal, la chose réprouvable en soi. Psychologiquement parlant, le peuple juif est un peuple de la plus tenace force vitale. Transporté dans des conditions impossibles, il prend parti, librement, par une profonde intelligence de conservation, pour tous les instincts de décadence, non pas puisqu'il était dominé par eux, mais puisqu'il devinait en eux une puissance qui pouvait le faire aboutir contre le « monde ». Les

juifs sont l'opposé de tous les décadents : ils ont dû les *représenter* jusqu'à l'illusion, ils ont su se mettre à la tête de tous les mouvements de décadence, avec un *nec plus ultra* du génie de comédien (christianisme de saint Paul), pour en créer quelque chose qui fut plus fort que tout le parti affirmant la vie. Pour la catégorie d'hommes qui, dans le judaïsme et dans le christianisme, aspirent à la puissance pour la catégorie sacerdotale, la décadence n'est qu'un moyen : ces hommes ont un intérêt vital à rendre l'humanité malade et à renverser dans un sens dangereux et calomniateur, la notion de « bien » et de « mal », de « vrai » et de « faux ».

## 25.

L'histoire d'Israël est inappréciable comme histoire typique de toute *dénaturation* des valeurs naturelles ; j'indique cinq faits qui montrent cette dénaturation. Primitivement, surtout du temps des rois, Israël se trouvait, à l'égard de toutes choses, dans un rapport *juste*, c'est-à-dire naturel. Son Javeh était l'expression du sentiment de puissance, de la joie en soi, de l'espoir en soi : c'est en lui que l'on espérait la victoire et le salut, avec lui que l'on attendait avec confiance que la nature donne ce que le peuple désire, avant tout de la pluie. Javeh est le dieu d'Israël, donc le dieu de la justice, c'est la logique de tout peuple qui possède le pouvoir et qui en a la conscience tranquille. Dans le culte solennel s'expriment ces deux côtés de l'affirmation d'un peuple : il est reconnaissant pour les grandes destinées qui relevèrent à la domination, il est reconnaissant pour la régularité dans la succession des saisons et pour tout le bonheur dans l'élevage et l'agriculture. Cet état de choses resta longtemps encore l'idéal, même lorsqu'il prit fin d'une triste manière : l'anarchie à l'intérieur, l'Assyrien à l'extérieur. Mais le peuple garda, comme sa plus haute aspiration, cette vision d'un roi qui est un bon soldat et un juge sévère : avant tout ce prophète type (critique et satyriste du moment) Esaïe. Cependant tous les espoirs restèrent inaccomplis. Le dieu ancien *ne pouvait* plus rien de ce qu'il avait pu jadis. On aurait dû l'abandonner. Qu'arriva-t-il ? On *transforma*, on *dénatura*, la notion de Dieu : c'est à ce prix-là que l'on put le garder. Javeh, le dieu de la « justice », n'est *plus* un avec Israël, l'expression du sentiment de sa dignité nationale : ce n'est plus qu'un dieu, conditionnel… Sa notion devient un instrument dans les mains d'agitateurs sacerdotaux, qui maintenant interprètent tout le bonheur comme une récompense, tout le malheur comme une punition pour la désobéissance envers Dieu, comme un « péché » : cette manière, la plus mensongère de toutes, d'interpréter une prétendue « loi morale » qui renverse, une fois pour toutes, la conception naturelle de « cause » et d'« effet ». Lorsqu'au moyen de la récompense et de la punition, on a chassé du monde la causalité naturelle, on a besoin d'une causalité *contre nature* et maintenant succède tout le reste de ce qui est contraire à la nature. Un Dieu qui *demande*, au lieu d'un Dieu qui conseille, qui est, en somme, l'expression de toute inspiration heureuse du courage et de la confiance en soi… La *morale*, non plus l'expression des conditions de vie et de développement d'un peuple, non plus son instinct vital le plus inférieur, mais une chose abstraite, contraire à la vie, la morale, perversion systématique de la fantaisie, le « mauvais œil » pour toutes choses. Qu'est-ce que la morale juive, qu'est-ce que la morale chrétienne ! Le hasard

qui a perdu son innocence ; le malheur souillé par l'idée du péché, le bien-être un danger, une « tentation » ; le malaise physiologique empoisonné par le ver rongeur de la conscience.

## 26.

La notion de Dieu faussée ; la notion de la morale faussée, la prêtraille juive n'en resta pas là. On ne pouvait pas se servir de toute l'histoire d'Israël : on s'en débarrassa. Les prêtres réalisèrent cette merveille de falsification dont une grande partie de la Bible reste un document : Avec un mépris sans égal de toute tradition, à l'encontre de toute réalité historique, ils ont transcrit, *dans un sens religieux*, leur propre passé national. Ils en ont créé un mécanisme stupide de salut, de culpabilité à l'égard de Javeh, de châtiment, de piété pour Javeh, de récompense. Nous éprouverions beaucoup plus douloureusement ce honteux acte de falsification de l'histoire, si l'interprétation *ecclésiastique* en cours depuis des milliers d'années ne nous avait pas presque émoussé pour les exigences de la probité *in historicis*. Et les philosophes secondèrent l'Église : le *mensonge* de l'« ordre moral » traverse toute l'évolution de la philosophie jusqu'à la plus moderne. Que signifie l'« ordre moral » ? Qu'il existe, une fois pour toutes, une volonté de Dieu, qui préside tout ce que l'homme doit faire ou ne pas faire ; que la valeur d'un peuple ou d'un individu se mesure selon que l'on obéit plus ou moins à la volonté de Dieu ; que dans les destinées d'un peuple ou d'un individu, la volonté de Dieu se montre dominante, c'est-à-dire qu'elle punit ou récompense, selon le degré d'obéissance. Mise en place de ce pitoyable mensonge, la *réalité* dit : une sorte d'hommes parasites qui ne prospère qu'au dépens de toutes les formations saines de la vie, le *prêtre*, abuse du nom de Dieu : il appelle « règne de Dieu » un état de choses où c'est le prêtre qui fixe les valeurs ; il appelle « volonté de Dieu » les moyens qu'il emploie pour atteindre ou maintenir un tel état de choses ; avec un froid cynisme, il mesure les peuples, les époques, les individus, selon qu'ils ont été utiles ou qu'ils ont résisté à la prépondérance sacerdotale. Voyez-les à l'œuvre : sous les mains des prêtres juifs, la *grande* époque de l'histoire d'Israël devint une époque de décomposition ; l'exil, le long malheur se transforma en une *punition* éternelle pour la grande époque, une époque où le prêtre n'était pas encore. Ils ont fait, selon les besoins, des figures puissantes et très libres de l'histoire d'Israël, de misérables cagots et des hypocrites, ou bien des « impies », ils ont simplifié la psychologie de tous les grands événements jusqu'à la formule idiote « d'obéissance ou de désobéissance envers Dieu ». Un pas de plus : « la volonté de Dieu », c'est-à-dire la condition de conservation pour la puissance du prêtre, doit être connue ; pour atteindre ce but, il faut une « révélation ». Autrement dit : une grande falsification littéraire devient nécessaire, on découvre les « Saintes Écritures », on les rend publiques avec toute la pompe hiérarchique, avec des jeûnes et lamentations à cause du long état de péché. La « volonté de Dieu » était fixée depuis longtemps : tout le malheur consiste en ce que l'on s'est éloigné de l'« Écriture Sainte »… À Moïse déjà, la « volonté de Dieu » s'était manifestée… Qu'est-ce qui était arrivé ? Le prêtre, avec sévérité et pédanterie, avait formulé, une fois pour toutes, les grands et les petits impôts dont on lui était redevable (ne pas

oublier les meilleurs morceaux de viande, car le prêtre est un mangeur de beefsteak), *ce qu'il voulait avoir*, ce qui « était la volonté de Dieu »… Dès lors toutes les choses de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre devient *partout indispensable*. À tous les événements naturels de la vie, la naissance, le mariage, la maladie, la mort, pour ne pas parler du sacrifice (le repas), le parasite apparaît pour les *dénaturer*, pour les « sanctifier » dans sa langue… Car il faut comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle, (l'État, la justice, le mariage, les soins à donner aux pauvres et aux malades), toute exigence inspirée par l'instinct de vie, en un mot, tout ce qui a sa valeur *en soi*, est déprécié par principe, rendu contraire à sa valeur, pour qu'après coup une sanction devienne nécessaire ; il est besoin d'une puissance qui confère une valeur, qui partout nie la nature et qui par cela seulement crée une valeur… Le prêtre déprécie, *profane* la nature : c'est à ce seul prix qu'il existe. La désobéissance envers Dieu, c'est-à-dire envers le prêtre, envers « la loi », s'appelle maintenant « le péché », les moyens de se réconcilier avec Dieu sont, comme de juste, des moyens qui assurent encore plus foncièrement la soumission au prêtre : le prêtre seul « rachète »… Vérifiés psychologiquement, dans toute société organisée sacerdotalement, les « péchés » deviennent indispensables, ils sont proprement les instruments de la puissance, le prêtre *vit* par les péchés, il a besoin que l'on « pèche »… Dernier axiome : « Dieu pardonne à celui qui fait pénitence », autrement dit : à celui qui se soumet au prêtre.

## 27.

Le christianisme grandit sur un terrain tout à fait faux, où toute nature, toute valeur naturelle, toute réalité avaient contre elles les plus profonds instincts des classes dirigeantes, une forme d'inimitié mortelle contre la réalité qui n'a pas été dépassée depuis lors. Le « peuple élu » qui n'avait gardé, pour toutes choses, que des valeurs de prêtres, des mots de prêtres et qui a séparé de soi, avec une logique implacable comme chose « impie, monde, péché », tout ce qui restait encore de puissance sur la terre, ce peuple créa au bénéfice de ses instincts une dernière formule, conséquente jusqu'à la négation de soi : il renia finalement, *dans le christianisme*, la dernière forme de la réalité, le « peuple sacré », le « peuple des Élus », la réalité *juive* elle-même. Le cas est de tout premier ordre : le petit mouvement insurrectionnel, baptisé au nom de Jésus de Nazareth, est une *répétition* de l'instinct juif, autrement dit, l'instinct sacerdotal qui ne supporte plus la réalité du prêtre, l'invention d'une forme de l'existence encore plus retirée, d'une vision du monde encore plus irréelle que celle que stipule l'organisation de l'Église. Le christianisme *nie* l'Église.

Je ne vois pas contre qui était dirigée l'insurrection dont Jésus a été interprété, ou mal interprété, comme le promoteur, si cette insurrection n'était pas dirigée contre l'Église juive, Église pris exactement dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. C'était une insurrection contre « les bons et les justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société, non contre sa corruption, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule, le *manque de foi* en les « hommes supérieurs », un *non* prononcé contre tout ce qui était prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui, par ce fait, était mise en question, ne fût-ce que pour un instant, était l'habitation sur

pilotis qui seul permettait au peuple juif d'exister au milieu « de l'eau », la possibilité de survivre péniblement atteinte, le *residu* de son existence politique autonome : une attaque contre elle était une attaque contre son plus profond instinct populaire, contre la plus tenace volonté de vivre d'un peuple qu'il y ait jamais eu sur la terre. Ce saint anarchiste qui appelait le plus bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândâla du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie, si l'on peut en croire les Évangiles, cet anarchiste était un criminel politique, autant du moins qu'un criminel politique était possible dans une communauté absurdement impolitique. Ceci le conduisit à la croix : l'inscription qui se trouvait sur cette croix en est la preuve. Il mourut pour *ses* péchés, il manque toute raison de prétendre, quoi qu'on l'ait fait assez souvent, qu'il est mort pour les péchés des autres.

## 28.

Une telle contradiction était-elle un fait de sa conscience, c'est ce que l'on paraît être en droit de se demander — ou ne l'*éprouverions-nous* pas simplement comme une contradiction. Et c'est ici seulement que nous touchons au problème de la *psychologie du Sauveur.*

— Je reconnais que je lis peu de livres avec autant de difficultés que les évangiles. Ces difficultés sont d'autre ordre que celles qui permirent à la savante curiosité de l'esprit allemand de célébrer ses inoubliables triomphes. Le temps est loin, où, moi aussi, pareil à tout autre jeune savant, je savourais avec la prudente lenteur du philologue raffiné, l'ouvrage de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans, maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les inconséquences de la « tradition » ? Comment peut-on, en général, appeler « tradition » des légendes de saints ! Les histoires de saints sont la littérature la plus équivoque qu'il y ait : Appliquer à elles la méthode scientifique, s'il n'existe pas d'autres documents, me semble condamné de prime-abord — simple désœuvrement de savant !…

## 29.

Ce qui me regarde, moi, c'est le type psychologique du Sauveur. Celui-ci *pourrait* être contenu dans les évangiles, malgré les évangiles, quoique mutilé et chargé de traits étrangers : Comme celui de François d'Assise est conservé dans ses légendes, malgré ses légendes. *Non*, la vérité sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il a dit, sur la façon dont il est mort : Mais la question de savoir si l'on peut encore se représenter son type, s'il a été « conservé » ? Les essais que je connais, de lire dans les évangiles, même l'*histoire* d'une « âme », me semblent donner la preuve d'une détestable frivolité psychologique. M. Renan, ce pantin *in psychologicis*, a fourni pour l'explication du type de Jésus les deux idées les plus indues que l'on puisse donner : l'idée de *génie* et l'idée de *héros*. Cependant si une chose n'est pas évangélique c'est bien l'idée de héros. Le contraire de toute lutte, de tout sentiment d'être au combat, s'est précisément transformé ici en instinct : L'incapacité de résistance, se transforme en morale ( « ne résiste pas au mal », la plus profonde parole des évangiles, en

quelque sorte leur clef), la béatitude dans la paix, dans la douceur, dans l'incapacité d'être ennemi. Que signifie la « bonne nouvelle » ? La vie véritable, la vie éternelle est trouvée, on ne la promet pas, elle est là, elle est *en vous* : C'est la vie dans l'amour, dans l'amour sans déduction, sans exclusion, sans distance. Chacun est enfant de Dieu — Jésus n'accapare absolument rien pour lui, en tant qu'enfant de Dieu, chacun est égal à chacun… Faire de Jésus un *héros* ! — Et quel malentendu est le mot « génie » ! Toute notre notion d'« esprit », cette idée de civilisation, n'a point de sens dans un monde, où vit Jésus. À parler avec la sévérité du physiologiste, un tout autre mot serait bien autrement à sa place… Nous connaissons un état morbide d'irritation du *sens tactile* qui recule devant un attouchement, qui frémit dès qu'il saisit un objet solide. Qu'on réduise un pareil *habitus* à sa dernière conséquence, il deviendra un instinct. De la haine contre toute réalité : Une fuite dans « l'insaisissable », dans « l'incompréhensible », une répugnance contre toute formule, toute notion de temps et d'espace, contre tout ce qui est solide, coutume, institution, Église, être chez soi dans un monde, où aucune sorte de réalité ne touche plus, un monde qui n'est plus qu'« intérieur », un monde « véritable », un monde « éternel »… « Le royaume de Dieu est en vous »…

## 30.

*La haine instinctive contre la réalité :* Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité qui, en général, ne veut plus être « touchée », puisqu'elle sent trop vivement tout contact.

*L'exclusion instinctive de toute aversion, de toute inimitié, de toutes les frontières et les distances dans le sentiment :* Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité, qui éprouve toute résistance, toute nécessité de résister, comme un insupportable déplaisir (c'est-à-dire comme *dangereux, déconseillé* par l'instinct de conservation) et qui ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en la non-résistance au mal, à rien et à personne, l'amour, comme unique, comme *dernière* possibilité de vie…

Voilà les deux *réalités physiologiques* sur lesquelles s'est élevée la doctrine de la rédemption. Je les considère comme une étude plus sublime du développement de l'hédonisme sur des bases tout à fait morbides. L'épicuréisme, la doctrine de rédemption du paganisme, lui reste proche parent, quoique surchargé d'une forte dose de vitalité grecque et d'énergie nerveuse. Épicure un *décadent typique :* Pour la première fois reconnu comme tel par moi. La crainte de la douleur, même de la douleur infiniment petite, elle ne *peut* finir autrement que dans une *religion de l'amour…*

## 31.

J'ai donné d'avance ma réponse au problème. La condition pour pouvoir formuler cette réponse était d'admettre que le type du Sauveur ne nous a été gardé que fortement défiguré. Cette défiguration a en elle beaucoup de vraisemblance : Pour

plusieurs raisons, un pareil type ne pouvait pas rester entièrement libre d'additions. Il faut que le milieu où agissait cette figure étrange ait laissé sur lui des traces, et plus encore l'histoire, les destinées des premières communautés chrétiennes : Le type a été enrichi rétrospectivement de traits qui ne peuvent être compris que pour des raisons de guerre et de propagande. Ce monde étrange et malade, où nous introduisent les évangiles, un monde comme pris d'un roman russe, où le rebut de la société, les maladies nerveuses et l'imbécillité « enfantine » semblent s'être donné rendez-vous, ce monde doit de toute façon avoir rendu plus *grossier* le type : Les premiers disciples en particulier traduisirent dans leur propre crudité, pour pouvoir en comprendre quelque chose, un être entièrement fait de symboles et de choses insaisissables ; pour eux le type n'*existait* qu'après avoir été moulé dans des moules connus… Le prophète, le messie, le juge futur, le maître de morale, le faiseur de miracles, Jean-Baptiste, autant d'occasions de méconnaître le type. Enfin, n'attachons pas trop peu de valeur à la propriété de toute grande vénération, surtout lorsqu'elle est sectaire : Elle efface chez les êtres vénérés les traits originaux, souvent péniblement étranges, les idiosyncrasies, *elle ne les voit pas elle-même*. Il faut regretter qu'un Dostoïewski n'ait pas vécu dans le voisinage de cet intéressant décadent, je veux dire quelqu'un qui savait ressentir précisément le charme saisissant d'un tel mélange de sublime, de morbide et d'enfantin. Un dernier point de vue : le type, en tant que type de décadence, a pu être, en effet, singulièrement multiple et contradictoire : Une telle possibilité n'est pas à exclure entièrement. Pourtant tout semble en dissuader : C'est dans ce cas-là que la tradition devrait être remarquablement fidèle et objective : Mais nous avons des raisons d'admettre le contraire. Provisoirement, il existe une contradiction béante entre celui qui prêche sur les montagnes, les lacs et les prairies, qui nous apparaît comme un Bouddha sur un terrain très peu indou et si fanatique de l'attaque, ennemi mortel des théologiens et des prêtres que la malice de Renan a glorifié comme « le grand maître en ironie ». Je ne doute pas moi-même qu'une grande dose de fiel (et même d'esprit) ne se soit répandu sur le type du maître qu'à travers l'état d'agitation de la propagande chrétienne : Car on connaît abondamment le peu de scrupule des sectaires à s'arranger leur propre *apologie* dans la personne de leur maître. Lorsque la première communauté eut besoin d'un théologien malin et subtil pour juger, quereller et se mettre en colère *contre* des théologiens, elle se *créa* son « Dieu » selon ses besoins, comme aussi elle mit dans sa bouche ces idées tout à fait contraires à l'Évangile dont maintenant elle ne pouvait se passer, « le retour du Christ », « le jugement dernier ».

## 32.

Encore une fois, je m'oppose à ce que l'on inscrive le côté fanatique dans le type du Sauveur : le mot impérieux que Renan emploie *annule* à lui seul ce type. La « bonne nouvelle » c'est précisément qu'il n'y a plus de contrastes ; le royaume de Dieu appartient aux enfants ; la foi qui se réveille ici n'est point une foi conquise par des luttes, — elle est là, primordialement, dans l'esprit resté enfantin. Le cas de la puberté retardée et restée à l'état latent dans l'organisme est du moins familier aux physiologistes comme phénomène de dégénérescence. Une telle foi est sans rancune,

ne réprimande pas, ne se défend pas : elle ne porte point « l'épée », — elle ne se doute même point en quoi elle pourrait séparer un jour. Elle ne se manifeste point, ni par des miracles, ni par des promesses de récompenses, ni même par les Écritures : elle est elle-même, à chaque instant, son propre miracle, sa récompense, sa preuve, son « royaume de Dieu ». Cette foi ne se formule pas — elle *vit,* elle se défend des formules. Sans doute le hasard du milieu, de la langue, de l'éducation préalable, détermine un certain cercle de notions : le premier christianisme ne se sert que de notions judéo-sémitiques (le manger et le boire dans la sainte Cène en fait partie, cette idée dont on a si malicieusement abusé, comme de tout ce qui est juif). Mais que l'on se garde d'y voir autre chose qu'un langage de signes, une sémiotique, une occasion de voir des paraboles. Qu'aucune parole ne doit être prise à la lettre, voilà, dès qu'il parle, la condition préalable de cet antiréaliste. Parmi les Indous, il se serait servi des idées de Sankhyam, parmi les Chinois de celles de Laotsé — sans y voir de différence. — Avec quelque tolérance dans l'expression, on pourrait appeler Jésus un « libre esprit », — il ne se soucie point de tout ce qui est fixe : le verbe *tue*, tout ce qui est fixe *tue*. L'idée, *l'expérience* de vie, comme seul il les connaît, répugne chez lui à toute espèce de mot, de formule, de loi, de foi, de dogme. Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur : « vie », ou « vérité », ou bien « lumière » sont ses mots pour cette chose intérieure, — tout le reste, toute la réalité, toute la nature, la langue même, n'ont pour lui que la valeur d'un signe, d'un symbole. Il n'est absolument pas permis de se méprendre en cet endroit, si grande que soit la tentation qui se cache dans les préjugés chrétiens, je veux dire ecclésiastiques. Un tel symbolisme par excellence, se trouve en dehors de toute religion, de toute notion de culte, de toute science historique et naturelle, de toute sagesse de vie, de toute connaissance, de toute politique, de toute psychologie, de tous les livres, de tout art, — sa « sagesse » est précisément la *pure ignorance* qu'il existe de pareilles choses. La *civilisation* ne lui est pas même connue par ouï-dire, il n'a pas besoin de lutter contre elle, — il ne la nie pas… De même pour *l'État*, de même pour les institutions civiles et l'ordre social, le *travail*, la guerre, il n'a jamais eu de raison de nier le « monde », il ne s'est jamais douté de l'idée ecclésiastique de « monde »… La négation est donc pour lui une chose tout à fait impossible. La dialectique, elle aussi, fait défaut, l'idée qu'une croyance, une « vérité » pourrait être démontrée par des arguments (ses preuves sont des « lumières » intérieures, des sensations de plaisir intérieures et des affirmations de soi, — rien que des « preuves vivifiantes » ). Une pareille doctrine *ne peut* pas contredire, elle ne comprend pas du tout qu'il y ait d'autres doctrines, qu'il *puisse y* en avoir, elle ne peut pas du tout se représenter un jugement contraire… Partout où elle le rencontre, elle s'attriste de cet « aveuglement » par compassion intérieure — car elle voit la lumière — mais elle ne fait pas d'objections…

## 33.

Dans toute la psychologie de « l'Évangile » manque l'idée de culpabilité et de châtiment, de même l'idée de récompense. Le « péché », tout rapport de distance entre Dieu et l'homme est supprimé, — ceci précisément est le « joyeux message ». La félicité éternelle n'est point promise, elle n'est point liée à des conditions : elle est

la *seule* réalité, — le reste n'est que signe pour en parler.

La conséquence d'un pareil état se projette dans une *pratique* nouvelle, proprement la pratique évangélique. Ce n'est pas sa « foi » qui distingue le chrétien : le chrétien agit, il se distingue par une *autre* manière d'agir. Il ne résiste à celui qui est méchant envers lui, ni par des paroles, ni dans son cœur. Il ne fait pas de différence entre les étrangers et les indigènes, entre juifs et non-juifs ( « le prochain », exactement le coreligionnaire, le juif). Il ne se fâche contre personne, il ne méprise personne. Il ne se montre pas aux tribunaux et ne s'y laisse point mettre à contribution (« ne pas prêter serment »). Dans aucun cas il ne se laisse séparer de sa femme, même pas dans le cas d'infidélité manifeste. Tout cela est au fond un seul axiome, tout cela est la suite d'un instinct.

La vie du Sauveur n'était pas autre chose que *cette pratique*, — sa vie ne fut pas autre chose non plus… Il n'avait plus besoin ni de formules, ni de rites pour les relations avec Dieu — pas même la prière. Il a clos son compte avec tout l'enseignement juif de la repentance et du pardon ; il connaît seul la pratique de la vie qui donne le sentiment d'être « divin », « bienheureux », « évangélique », toujours « enfant de Dieu ». La « repentance », la « prière pour le pardon », ne sont *point* des chemins vers Dieu : la *pratique évangélique seule* mène à Dieu, c'est elle qui est « Dieu ». Ce qui fut détrôné par l'Évangile, c'était le judaïsme des notions de « péché », de pardon des « péchés », de « foi », de « salut par la foi », — toute la *dogmatique* juive était niée dans le « joyeux message ».

L'instinct profond pour la manière dont on doit *vivre*, afin de se sentir « un ciel », afin de se sentir « éternel », tandis qu'avec une autre conduite on ne se sentirait absolument pas « au ciel » : cela seul est la réalité psychologique de la « rédemption ». — Une nouvelle vie et non une foi nouvelle…

## 34.

Si je comprends quelque chose chez ce grand symboliste, c'est bien le fait qu'il ne prend pour des réalités, pour des vérités, que les *réalités* intérieures, — que le reste, tout ce qui est naturel, tout ce qui a rapport au temps et à l'espace, tout ce qui est historique ne lui apparaissait que comme des signes, des occasions de paraboles. La notion du « fils de l'homme » n'est pas une personne concrète qui fait partie de l'histoire, quelque chose d'individuel, d'unique, mais un fait « éternel », un symbole psychologique délivré de la notion du temps. Ceci est vrai, encore une fois, et dans un sens plus haut, du *Dieu* de ce symboliste type, du « règne de Dieu », du « royaume des cieux », du « fils de Dieu. » Rien n'est moins chrétien que les crudités ecclésiastiques d'un Dieu *personnel*, d'un « règne de Dieu » qui doit venir, d'un « royaume de Dieu » au delà, d'un « fils de Dieu », la *seconde personne* de la trinité. Tout cela est — qu'on me pardonne l'expression — le coup de poing sur l'œil — oh sur quel œil ! de l'Évangile : un *cynisme historique* dans l'insulte du symbole… Pourtant on voit clairement — pas tout le monde, j'en conviens — ce qui est indiqué par les signes de « père » et de « fils » : le mot « fils » exprime la *pénétration* dans le sentiment général de transfiguration de toutes choses (la béatitude), le mot « père » ce

*sentiment même*, le sentiment d'éternité et d'accomplissement. — J'ai honte de rappeler ce que l'Église a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas mis une histoire d'Amphitryon au seuil de la foi chrétienne ? Et un dogme de « l'immaculée conception » par-dessus le marché ? — *Mais ainsi, elle a maculé la conception*. —

Le « royaume des cieux » est un état du cœur, — rien qui viendra « au-dessus de la terre » ou bien « après la mort ». Toute l'idée de la mort naturelle *manque* dans l'Évangile : la mort n'est point un pont, point un passage ; elle est absente, puisqu'elle fait partie d'un tout autre monde, apparent, utile seulement en tant que signe. L'« heure de la mort » n'est pas une idée chrétienne — « l'heure », le temps, la vie physique et ses crises, n'existent pas pour le maître de « l'heureux message »… Le « règne de Dieu » n'est pas une chose que l'on attend, il n'a point d'hier et point d'après-demain, il ne vient pas en « mille ans », — il est une expérience de cœur ; il est partout, il n'est nulle part…

## 35.

Ce « joyeux messager » mourut comme il avait vécu, comme il avait enseigné, — non *point* pour « sauver les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. La *pratique* , c'est ce qu'il laissa aux hommes : son attitude devant les juges, devant les bourreaux, devant les accusateurs et toute espèce de calomnie et d'outrages — son attitude sur la croix. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un pas pour éloigner de lui la chose extrême, plus encore, il la *provoque*… Et il prie, souffre et aime avec ceux qui lui font du mal… Ne *point* se défendre, ne *point* se mettre en colère, ne *point* rendre responsable… Mais point non plus résister au mal, — l'aimer…

## 36.

Nous, les tous premiers, nous autres « esprits libérés », nous possédons les conditions nécessaires à comprendre quelque chose que dix-neuf siècles ont mal interprété, — cet esprit de justice devenu instinct et passion, qui fait la guerre au « saint mensonge » davantage encore qu'à tout autre mensonge… On était indiciblement loin de notre neutralité bienveillante et circonspecte, de cette discipline de l'esprit qui permit seule de deviner des choses si éloignées et si subtiles : avec un égoïsme effronté on voulut, de tous temps, n'y trouver que son *propre* avantage, de la contradiction avec l'Évangile on a édifié l'*Église*…

Quiconque chercherait encore des signes, pour se persuader que derrière le grand théâtre du monde une divinité ironique agite ses doigts, ne trouverait pas un petit argument dans ce *gigantesque point d'interrogation* qu'est le christianisme. L'humanité se met à genoux devant le contraire de ce qui était l'origine, le sens, le *droit* de l'Évangile ; elle a sanctifié dans l'idée d'« Église » ce que précisément le « joyeux messager » considérait comme *au-dessous*, comme *derrière* lui. — On cherche en vain une plus grande forme de *l'ironie historique*.

## 37.

Notre époque est fière de son sens historique : comment a-t-elle pu se laisser persuader de cette insanité, qu'il se trouve au seuil du christianisme une grossière fable de sauveur et de faiseur de miracles, et que tout ce qui est spirituel et symbolique ne s'est développé que plus tard ? Bien au contraire : l'histoire du christianisme — depuis la mort sur la croix — est l'histoire d'une graduelle interprétation toujours plus fausse et plus grossière du symbolisme *primitif*. Chaque fois que le christianisme se répandait sur des masses plus compactes et plus grossières qui comprenaient toujours moins les conditions premières dont il était né, il devenait nécessaire de *vulgariser* le christianisme, de le *barbariser*, — il a absorbé en lui des dogmes et des rites de tous les cultes souterrains de l'empire Romain, le non-sens de toutes les espèces de maladies mentales. La nécessité de rendre la croyance elle-même aussi malade, aussi basse, aussi vulgaire, que les besoins qu'elle devait satisfaire étaient malades, bas et vulgaires, — voilà la nécessité du christianisme. La *barbarie malade* se résume enfin elle-même en puissance, dans l'Église, — et l'Église, cette forme d'inimitié envers toute justice, toute hauteur d'âme, toute discipline de l'esprit, toute humanité libre et bonne. — Les valeurs *chrétiennes* — et les valeurs nobles : nous autres, esprits libérés, nous avons été les premiers à rétablir ce contraste, le plus grand qu'il y ait ! —

## 38.

Ici, je n'étouffe pas un soupir. Il y a des jours, où un sentiment me visite, un sentiment plus noir que la plus noire mélancolie — le *mépris des hommes*. Et pour ne point laisser de doute sur ce que je méprise, et *qui* je méprise : c'est l'homme d'aujourd'hui, avec qui je suis fatalement contemporain. L'homme d'aujourd'hui — j'étouffe de son souffle impur… Pareil à tous les clairvoyants, je suis d'une grande tolérance envers le passé, c'est-à-dire que *généreusement* je me contrains moi-même : je passe avec une morne précaution dans ces milliers d'années d'un monde-cabanon qui s'appelle « christianisme », « foi chrétienne », « église chrétienne », — je me garde de rendre l'humanité responsable de ses maladies mentales, mais mon sentiment se retourne, éclate, dès que j'entre dans le temps moderne, dans *notre* temps. Notre temps est un temps qui *sait*… Ce qui, autrefois, n'était que malade, aujourd'hui cela est devenu inconvenant, — aujourd'hui il est inconvenant d'être chrétien. *Et c'est ici que commence mon dégoût.* — Je regarde autour de moi : il n'est plus resté un mot de ce qui autrefois s'appelait « vérité », nous ne supportons plus qu'un prêtre prononce le mot de « vérité », même si ce n'est que des lèvres. Même avec les plus humbles exigences de justice, il *faut* que l'on sache aujourd'hui qu'un théologien, un prêtre, un pape, à chaque phrase qu'il prononce, ne se trompe pas seulement, mais qu'il *ment*, — qu'il ne lui est plus permis de mentir par innocence ou par ignorance. Le prêtre, lui aussi, sait comme n'importe qui, qu'il n'y a plus de « Dieu », plus de péché », plus de « Sauveur », — que le « libre arbitre », « l'ordre moral » sont des mensonges : le sérieux, la profonde victoire spirituelle sur soi-même ne permettent plus à personne d'être ignorant sur ce point… Toutes les idées de

l'Église sont reconnues pour ce qu'elles sont, le plus méchant faux-monnayage qu'il y ait, pour déprécier la nature et les valeurs naturelles ; le prêtre lui-même est reconnu pour ce qu'il est, la plus dangereuse espèce de parasite, la véritable tarentule de la vie… Nous savons, notre *conscience* sait aujourd'hui, — ce que valent ces inquiétantes inventions des prêtres et de l'Église, *à quoi elles servaient*. Par ces inventions fut atteint l'état de pollution de l'humanité dont le spectacle peut inspirer l'horreur, — les idées d'« au-delà », « jugement dernier », « immortalité de l'âme », l'« âme » elle-même : ce sont des instruments de torture, des systèmes de cruauté dont les prêtres se servirent pour devenir maîtres, pour rester maîtres… Chacun sait cela : et *quand même tout reste dans l'ancien état de choses*. Où donc est allé le dernier sentiment de pudeur, de dignité devant soi-même, si même nos hommes d'État, une sorte d'hommes généralement très francs, foncièrement antéchrists en action, s'appellent aujourd'hui encore des chrétiens et vont à la sainte Cène… Un jeune prince à la tête de ses régiments, superbe expression de l'égoïsme et de l'orgueil de son peuple, — mais, *sans* aucune pudeur, s'avouant chrétien !… Que nie donc le christianisme ? Qu'est le « monde » pour lui ? Quand on est soldat, juge, patriote ; quand on se défend ; quand on tient à son honneur ; quand on veut son propre avantage ; quand on est *fier*… La pratique de tous les moments, chaque instinct, chaque évaluation devenant *action*, est aujourd'hui antichrétienne ; quel *avorton de fausseté* doit être l'homme moderne pour ne *pas avoir honte*, quand même, de s'appeler chrétien !…

## 39.

Je reviens sur mes pas, je raconte la véritable histoire du christianisme. Le mot « christianisme » déjà est un malentendu ; au fond il n'y a eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix. L'« Évangile » est *mort* sur la croix. Ce qui, depuis ce moment, est appelé « évangile », était déjà le contraire de ce que le Christ avait vécu : un « *mauvais* message », un *dysangelium*. Il est faux jusqu'au non-sens de voir en une « foi », par exemple, la foi au salut par le Christ, le signe distinctif du chrétien : Ce n'est que la *pratique* chrétienne, la vie que *vécut* celui qui mourut en croix, qui est chrétien… De nos jours encore une *vie pareille* est possible à *certains* hommes, *nécessaire* même : le christianisme véritable et primitif sera possible à toutes les époques… *Non* une foi différente, mais un faire différent, *ne pas faire* certaines choses, surtout, une autre vie… Les états de conscience, une foi quelconque, par exemple, croire vrai une chose — tout psychologue le sait — tout cela est complètement indifférent et de cinquième ordre, en comparaison de la valeur des instincts : pour parler plus exactement, toute notion de causalité spirituelle est fausse. Réduire le fait d'être chrétien, le christianisme à un fait de croyance, à une simple phénoménalité de conscience, c'est ce qui s'appelle nier le christianisme. *De fait il n'y a pas eu de chrétiens du tout.* Le « chrétien », ce qui depuis deux mille ans s'appelle chrétien, n'est qu'un malentendu psychologique. À y regarder de plus près, *malgré* la « foi », les instincts seuls régnaient en lui — et quels *instincts !* — La « foi » ne fut de tous temps, par exemple chez Luther, qu'un manteau, un prétexte, un

*voile*, cachant le jeu des instincts, un *aveuglement* rusé sur le règne de *certains* instincts… La « foi », je l'ai déjà appelée la véritable *prudence* chrétienne ; on a toujours *parlé* de « foi », on a toujours *agi* par instinct… Dans le monde des représentations, chez le chrétien rien ne paraît qui touche à la réalité : nous reconnaissons, par contre, dans la haine instinctive *contre* toute réalité, l'élément impulsif, le seul élément impulsif dans les racines du christianisme. Qu'est-ce qui s'ensuit ? Que *in psychologisis* l'erreur est également radicale, c'est-à-dire déterminante pour les êtres, c'est-à-dire *substance*. Qu'on enlève ici une seule idée, une seule réalité, et tout le christianisme roule dans le néant. Regardé de haut, ce fait, le plus étrange de tous, reste une religion non seulement motivée par des erreurs, mais inventive et même géniale seulement dans des erreurs dangereuses pour la vie et le cœur — *un spectacle pour les dieux* pour ces divinités qui sont en même temps des philosophes et que j'ai rencontrées, par exemple, dans ces célèbres dialogues de Naxos. Au moment où le *dégoût* les quitte (et nous quitte nous !) ils deviennent reconnaissants pour le spectacle du chrétien : la petite étoile, misérablement petite, qui s'appelle la Terre, mérite peut-être seule, à cause de ce curieux cas, un regard divin, un intérêt divin… Mais ne mésestimons pas le chrétien : le chrétien faux *jusqu'à l'innocence*, est bien au-dessus du singe ; en ce qui concerne le chrétien, la théorie de descendance devient une pure amabilité…

# 40.

Le sort de l'Évangile se décida au moment de la mort, il était suspendu à la « croix ». Ce fut la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, la croix qui généralement était réservée à la canaille, cet épouvantable paradoxe seul amena les disciples devant le véritable problème : « *Qui était-ce ? qu'était cela ?* » On ne comprend que trop bien le sentiment ému et offensé jusqu'au fond de l'être, l'appréhension qu'une pareille mort puisse être la *réfutation* de leur cause, le terrible point d'interrogation : « Pourquoi en est-il ainsi ? » Là tout *devait* être nécessaire, avoir un sens, une raison, une raison supérieure ; l'amour d'un disciple ne connaît pas le hasard. Ce n'est que maintenant que s'ouvrit l'abîme : « Qui est-ce qui l'a tué ? qui était son ennemi naturel ? » Cette question surgit comme un éclair. Réponse : Le judaïsme *régnant*, sa classe dirigeante. Depuis lors on se trouva en révolte *contre* l'ordre, on interpréta postérieurement Jésus comme *un révolté contre l'ordre* établi. Jusqu'ici ce trait guerrier et négatif *manquait* à son image ; plus encore, il en était la négation. Il est évident que la petite communauté n'a *pas* compris l'essentiel, l'exemple donné de cette façon de mourir, la liberté, la supériorité *sur* toute idée de ressentiment : cela prouve combien peu elle le comprenait ! Par sa mort Jésus ne pouvait rien vouloir d'autre, en soi, que de donner la *preuve* la plus éclatante de sa doctrine… Mais ses disciples étaient loin de *pardonner* cette mort, ce qui eût été évangélique au plus haut degré ; ou même de *s'offrir* à une pareille mort en une douce et sereine tranquillité d'âme. C'est le sentiment le moins évangélique, la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que cette cause fût jugée par cette mort ; on avait besoin de « récompense », de « jugement » (et pourtant qu'est-ce qui peut être plus contraire à l'Évangile que la « récompense », la « punition », le « jugement ! » ) L'attente

populaire d'un messie revint encore une fois au premier plan ; un moment historique fut considéré : le « royaume de Dieu » descend sur la terre pour juger ses ennemis. Mais c'est là la cause même du malentendu : le « royaume de Dieu » comme acte final, comme promesse ! L'Évangile avait précisément été l'existence, l'accomplissement, la *réalité* de ce « royaume ». Une telle mort, ce fut là le « royaume de Dieu ». Maintenant on inscrivit dans le type du maître tout ce mépris et cette amertume contre les pharisiens et les théologiens, et par là on *fit* de lui un pharisien et un théologien ! D'autre part, la vénération sauvage de ces âmes dévoyées ne supporta plus le droit de chacun à être enfant de Dieu, ce droit que Jésus avait enseigné : leur vengeance était *d'élever* Jésus d'une façon détournée, de le détacher d'eux-mêmes, tout comme autrefois les juifs, par haine de leurs ennemis, s'étaient séparé de leur Dieu pour l'élever dans les hauteurs. Le Dieu unique, le Fils unique : tous les deux étaient des productions du *ressentiment* !

## 41.

— Et dès lors est apparu un problème absurde, « comment Dieu *pouvait-il* permettre cela ? » La raison troublée de la petite communauté y trouva une réponse d'une absurdité vraiment terrible : Dieu donna son fils pour le pardon des péchés, en *sacrifice*. Ah, comme tout à coup c'en fut fini de l'Évangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et cela sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de *l'innocent* pour les fautes des pécheurs ! Quel paganisme épouvantable ! — Jésus n'avait-il pas supprimé lui-même l'idée de « péché » ? — N'avait-il pas nié l'abîme entre Dieu et l'homme, *vécu* cette unité entre Dieu et l'homme, *son* « joyeux message » ?… Et ce n'était *pas* un privilège ! — Dès lors s'introduit pas à pas dans le type du Sauveur : la doctrine du jugement et du retour, la doctrine de la mort comme sacrifice, la doctrine de *l'ascension*, qui escamote toute idée de « salut », toute la seule et unique réalité de l'Évangile — en faveur d'un état *après* la mort… Saint Paul a rendu logique cette conception — impudeur de conception ! — avec cette insolence rabbinique qui lui est propre en toutes choses : « Si Christ n'est pas ressuscité des morts, notre foi est vaine ». — Et d'un seul coup l'Évangile devint la plus digne de mépris des irréalisables promesses, l'*impudente* doctrine de l'immortalité personnelle… Saint Paul, dans son enseignement, en faisait lui-même encore une récompense !…

## 42.

On voit ce qui prenait fin par la mort sur la croix : un élan nouveau, tout à fait prime-sautier vers un mouvement d'apaisement bouddhique, vers le *bonheur sur terre* non seulement promis, mais réalisé. Car — je l'ai déjà relevé — ceci reste la différence essentielle entre les deux religions de décadence : le bouddhisme ne promet pas, mais tient, le christianisme promet tout, mais ne *tient rien*. — Le « joyeux message » fut suivi de près par le *pire* de tous : celui de saint Paul. En saint Paul s'incorpore un type de contraste au « joyeux messager », le génie dans la haine, dans la vision de la haine, dans l'implacable logique de la haine. Combien de choses ce « dysandeliste » n'a-t-il pas sacrifiées à la haine ! Avant tout le Sauveur : il le cloua à *sa* croix. La vie,

l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et le droit de tout l'Évangile — rien n'existait plus que ce qu'entendait dans sa haine ce faux monnayeur, rien que ce qui pouvait lui être utile. *Plus de* réalité, *plus de* vérité historique !… Et encore une fois l'instinct sacerdotal du Juif commit le même grand crime envers l'histoire — il effaça simplement l'hier et l'avant-hier du christianisme, il *s'inventa* une histoire du premier christianisme. Plus encore : Saint Paul faussa à nouveau l'histoire d'Israël pour la faire apparaître comme la préface de *ses* actes : tous les prophètes ont parlé de *son* « sauveur »… L'Église faussa plus tard même l'histoire de l'humanité pour en faire le prélude du christianisme… Le type du sauveur, la doctrine, la pratique, la mort, le sens de la mort, même l'après la mort — rien ne resta intact, rien ne garda plus de sa ressemblance avec la réalité. Saint Paul déplaça tout simplement le centre de gravité de toute l'existence, derrière cette existence — dans le « mensonge » de Jésus « ressuscité ». Au fond il ne pouvait pas se servir du tout de la *vie* du Sauveur, — il avait besoin de la *mort* sur la croix et d'une chose encore. Croire à la sincérité d'un saint Paul qui avait sa patrie au siège principal du rationalisme stoïcien, quand, avec une hallucination, il s'apprêtait une *preuve* de la survivance du sauveur, ou même croire au récit *qu'il* avait eu une hallucination, serait une véritable *niaiserie*[14] de la part d'un psychologue : Saint Paul voulut le but, *donc* il voulait aussi les moyens… Ce qu'il ne croyait pas lui-même, les niais chez qui il jeta *sa* doctrine, le crurent. — *Son* besoin était la *puissance* ; avec saint Paul le prêtre voulut encore une fois le pouvoir, — il ne pouvait se servir que d'idées d'enseignements, de symboles, pour tyranniser des foules, pour former des troupeaux. Qu'est-ce que Mahomet emprunta plus tard au christianisme ? L'invention de saint Paul, son moyen de tyrannie sacerdotale, de former des troupeaux : la foi en l'immortalité — c'est-à-dire, *la doctrine du « jugement »*.

## 43.

Quand on ne place pas le centre de gravité de la vie *dans* la vie, mais dans « l'au-delà » — *dans le néant*, — on a enlevé à la vie son centre de gravité. Le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit toute raison, toute nature dans l'instinct — tout ce qui est dans les instincts est bienfaisant, vital, tout ce qui promet l'avenir, maintenant éveille la méfiance. Vivre de manière à ne plus avoir de *raison* de vivre, *cela* devient maintenant la raison de la vie. À quoi bon de l'esprit public, à quoi bon encore de la reconnaissance pour les origines et les ancêtres, à quoi bon collaborer, avoir confiance, s'occuper du bien général et l'encourager ?… Autant de « tentations », autant de déviations du « chemin droit » — « *une seule* chose est nécessaire ». Que chacun soit « âme immortelle » et de rang égal avec chacun, que, dans l'ensemble des êtres, le « salut » de *chacun* puisse revendiquer une importance éternelle, que de petits cagots, des toqués aux trois quarts aient le droit de se figurer que pour eux les lois de la nature soient sans cesse *enfreintes*, — une telle gradation de tous les égoïsmes, jusqu'à l'infini, jusqu'à *l'impertinent* ne peut pas être marquée d'assez de mépris. Et pourtant le christianisme doit sa *victoire* à cette pitoyable flatterie de la vanité personnelle, — par là il a attiré à lui tout ce qui est manqué, bassement révolté, tous ceux qui n'ont pas en leur part le rebut et l'écume de

l'humanité. Le « salut de l'âme », autrement dit : « le monde tourne autour de moi… » Le poison de la doctrine « des droits *égaux* pour tous » — ce poison le christianisme l'a semé par principe ; le christianisme a détruit notre bonheur sur la terre… Accorder l'immortalité à Pierre et à Paul fut jusqu'à présent l'attentat le plus énorme, le plus méchant contre l'humanité *noble*. — Et n'estimons pas à une trop faible valeur la fatalité qui du christianisme s'est glissée jusque dans la politique ! Personne aujourd'hui n'a plus l'audace des privilèges, des droits de domination, du sentiment de respect envers soi et son prochain — du *pathos de la distance*. Notre politique est *malade* de ce manque de courage ! L'aristocratisme de sentiment a été le plus souterrainement miné par le mensonge de l'égalité des âmes, et si la foi en les « droits du plus grand nombre » fait des révolutions, et *fera* des révolutions, c'est, n'en doutons pas, le christianisme, ce sont les appréciations chrétiennes qui transforment toute révolution en sang et en crime ! Le christianisme est une insurrection de tout ce qui rampe, contre ce qui est élevé : l'évangile des « petits » *rend* petit.

## 44.

— Les évangiles sont d'inappréciables documents en faveur de la corruption déjà constante, *dans le sein* des premières communautés. Ce que plus tard saint Paul mena à bien avec le cynisme logique du rabbin, n'était pourtant qu'un phénomène de décomposition qui commença à la mort du Sauveur. — On ne peut pas les lire avec assez de précautions ces évangiles ; ils ont leur difficulté derrière chaque mot. J'avoue, et on m'en saura gré, que par cela même ils sont pour le psychologue un plaisir de premier ordre, — le *contraste* de toute corruption naïve, le raffinement par excellence, la maîtrise dans la corruption psychologique. Les évangiles doivent être pris a part. La Bible en général ne supporte pas de comparaisons. On est entre juifs : *premier* point de vue pour ne pas entièrement perdre le fil. Cette dissimulation de soi sous une « chose sainte » tout à fait géniale, jamais atteinte ailleurs même de loin, dans les livres et les hommes, ce faux-monnayage de paroles et de gestes devenu un *art*, n'est pas le hasard d'un don individuel, d'une quelconque nature d'exception. Ici il faut de la *race*. Dans le christianisme, l'art de mentir saintement, tout le judaïsme, un apprentissage des plus sérieux et une technique de plusieurs siècles, en arrive à la dernière perfection. Le chrétien, cet *ultima ratio* du mensonge, est le juif, toujours juif, encore juif, triplement juif… La volonté de n'employer par principe que des idées, des symboles, des attitudes démontrées par la pratique du prêtre, le refus instinctif de toute *autre* pratique, de toute autre perspective de valeur et de nécessité — ce n'est pas seulement tradition, mais *hérédité* : c'est par cette hérédité seule qu'agit la nature. Toute l'humanité, même les meilleurs cerveaux des meilleures époques (un seul excepté qui peut être n'était qu'un monstre) s'est laissé tromper. On a lu l'Évangile comme le *livre de l'innocence* : pas le moindre signe qui indique avec quelle maîtrise la comédie a été jouée. — Pourtant, si nous les *voyions*, ne fût-ce qu'en passant, tous ces singuliers cagots, ces saints artificiels, c'en serait fait d'eux, — et puisque je ne lis pas un mot sans voir des attitudes, *pour moi c'en est fait d'eux*… Ils ont une certaine façon de lever les yeux que je ne puis supporter. —

Heureusement que pour la plupart des gens, les livres ne sont que de la *littérature*. Il ne faut pas se laisser éconduire : « Ne jugez point ! » disent-ils, mais ils envoient en enfer tout ce qui se trouve sur leur chemin. En laissant juger Dieu, ils jugent eux-mêmes ; en glorifiant Dieu, ils se glorifient eux-mêmes ; en *exigeant* la vertu dont ils sont capables — plus encore, celle dont ils ont besoin pour se maintenir, — ils se donnent la grande apparence de lutter pour la vertu, l'apparence d'un combat pour le règne de la vertu. « Nous vivons, nous mourons, nous nous sacrifions *pour le bien* », (la « vérité », la « lumière », le « royaume de Dieu ») : en réalité ils font ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire. En faisant les humbles comme des sournois, assis dans des coins, vivant dans l'ombre comme des ombres, ils s'en font un *devoir :* l'humilité de vie leur apparaît comme un devoir, elle est une preuve de plus de leur piété. Ah ! cette sorte de mensonge humble, chaste, apitoyé ! « La vertu elle-même doit rendre témoignage pour nous… » Qu'on lise les évangiles comme des livres de séduction par la *morale :* la morale est accaparée par ces petites gens, elles savent ce qu'il en est de la morale ! L'humanité se laisse le mieux *mener par le bout du nez* par la morale ! — En réalité, *l'infatuité* consciente de se sentir *choisi*, joue à la modestie : on s'est placé, *soi*, la « communauté », les « bons et les justes », une fois pour toutes, d'un côté, de celui de la « vérité » — et le reste, « le monde », de l'autre… C'était la plus dangereuse folie des grandeurs qu'il y ait jamais eue sur la terre : de petits avortons de cagots et de menteurs ont accaparé peu à peu les idées de « Dieu », de « vérité », de « lumière », d'« esprit », d'« amour », de « sagesse », de « vie », en quelque sorte comme si c'était le synonyme de leur propre être, pour éloigner et délimiter le monde ; de petits juifs au superlatif, mûrs pour toute sorte de petites maisons, retournèrent les valeurs *d'après eux-mêmes*, comme si le chrétien était le sens, le sel, la mesure et le *dernier jugement* de tout le reste… C'est ainsi que devint possible l'existence fatale d'une sorte de folie des grandeurs voisine, de même race, la *folie juive* : dès que s'ouvrit l'abîme entre juifs et chrétiens circoncis, il ne resta plus de choix pour ces derniers, il leur fallut employer contre les juifs eux-mêmes, les mêmes procédés de conservation de soi que l'instinct juif leur conseillait, tandis que les juifs ne les avaient employés jusque-là que contre les gentils. Le chrétien n'est qu'un juif de « confession plus libre ».

## 45.

— Je donne quelques exemples de ce que ces petites gens s'étaient mis dans la tête, de ce qu'ils ont *mis dans la bouche* de leur maître : rien que de confessions de « belles âmes ».

« Et s'il y a quelque part des gens qui ne vous reçoivent, ni ne vous écoutent, retirez-vous de là et secouez la poussière de vos pieds, afin que cela leur serve de témoignage. Je vous le dis en vérité : au jour du jugement Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville-là. » (Marc, VI, 11.)

« Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient, il vaudrait mieux pour lui qu'on mît autour de son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer. » (Marc, IX, 42.) — Comme c'est évangélique !…

« Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le ; mieux vaut pour toi entrer dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » (Marc, IX, 47.) — Ce n'est point précisément l'œil qui est en question…

« Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance. » (Marc, IX, 1.) — Bien menti, lion…

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car… » (*Remarque d'un psychologue*. La morale chrétienne est réfutée par ses « *car* » : ses « raisons » réfutent, — cela est chrétien). (Marc, VIII, 34)

« Ne jugez point, *afin que* vous ne soyez point jugés… On vous mesurera avec la mesure dont *vous* vous serez servi ». (Matthieu, VII, 1.) — Quelle conception de justice, d'un juge « intègre » !…

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense méritez-vous ?* Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? Et si vous saluez seulement vos frères, *que faites-vous d'extraordinaire ?* Les païens aussi n'agissent-ils pas de même ? » (Matthieu, VI, 45.) — Principe de l'« amour chrétien » : il veut en fin de compte être bien *payé*…

« Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (Matthieu, VI, 15.) Très compromettant pour « le père » en question…

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. » (Matthieu, VI, 33.) Toutes ces choses : c'est-à-dire nourriture, vêtements, toutes les nécessités de la vie. Une *erreur*, pour s'exprimer discrètement… Immédiatement après Dieu apparaît comme tailleur, du moins dans certains cas…

« Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes. » (Luc, VI, 23.) *Impudente* raccaille ! Elle se compare déjà aux prophètes…

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes. » (Saint Paul, I *Corinthiens*, III, 16). — C'est ce que l'on ne peut pas assez mépriser…

« Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements ? » (Saint Paul, I, *Corinthiens*, VI, 2) Malheureusement, ce n'est pas seulement la parole d'un fou enfermé… Cet épouvantable imposteur continue mot à mot : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie ?… »

« Dieu n’a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n’a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication… Parmi vous qui avez été appelés, il n’y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde, pour confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde, pour confondre les forts ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu’on méprise, celles qui ne sont rien, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » (Saint Paul, I, *Corinthiens*, I, 20 et suiv.). — Pour *comprendre* ce passage, un témoignage de tout premier ordre pour la psychologie de toute morale de Tchândâla, qu’on lise la première partie de ma *Généalogie de la morale* : pour la première fois, j’y ai mis en lumière le contraste entre une morale noble et une morale de Tchândâla, née de ressentiment et de vengeance impuissante. Saint Paul était le plus grand des apôtres de la vengeance…

## 46.

— *Qu’est-ce qui s’ensuit ?* Qu’on fait bien de mettre des gants, quand on lit le Nouveau Testament. Le voisinage de tant de malpropreté y oblige presque. Nous fréquenterions des « premiers chrétiens » tout aussi peu que des juifs polonais : ce n’est pas qu’on ait même besoin de leur reprocher la moindre des choses… Tous les deux ne sentent pas bon. — J’ai cherché en vain dans l’Évangile ne fût-ce qu’un seul trait sympathique ; rien ne s’y trouve qui soit libre, bon, ouvert, loyal. L’humanité n’y a pas encore fait son premier commencement, — les instincts de *propreté* manquent… Il n’y a que de mauvais instincts dans le Nouveau Testament, il n’y a pas même le courage de ces mauvais instincts. Tout y est lâcheté, yeux fermés, duperie volontaire. N’importe quel livre devient propre quand on vient de lire le Nouveau Testament : pour donner un exemple, j’ai lu avec ravissement, immédiatement après saint Paul, ce charmant et insolent moqueur qu’est Pétrone, Pétrone dont on pourrait dire ce que Boccace écrivait sur César Borgia au duc de Parme : *è tutto festo* — immortellement bien portant, immortellement gai et bien réussi… C’est que ces petits cagots se trompent dans l’essentiel. Ils attaquent, mais tout ce qui est attaqué par eux, en devient *distingué*. Un « premier chrétien » ne souille *pas* celui qu’il attaque… Au contraire : c’est un honneur d’avoir contre soi des « premiers chrétiens ». On ne lit pas le Nouveau Testament sans une préférence pour tout ce qui y est maltraité, — sans parler de « la sagesse de ce monde » qu’un impudent agitateur essaie inutilement de mettre à néant par de « vains discours »… Mais même les pharisiens et les scribes gagnent à avoir de pareils ennemis : ils ont bien dû valoir quelque chose pour être haïs d’une façon si malhonnête. Hypocrisie — c’est là un reproche que les « premiers chrétiens » *osaient* faire ! — En fin de compte, ils étaient les *privilégiés* : cela suffit, la haine de Tchândâla n’a pas besoin de plus de raisons. Le « premier chrétien » — je crains que ce soit aussi le « dernier chrétien » — *je vivrai peut-être assez longtemps pour le voir encore* — est rebelle par ses bas instincts contre tout ce qui est privilégié, — il vit, il combat toujours pour des « droits égaux !… » À y regarder de plus près, il n’a pas de choix. Si l’on veut être soi-même « élu de Dieu », ou bien « temple de

Dieu », ou bien « juger des anges » — tout *autre* principe de choix, par exemple d'après la droiture, d'après l'esprit, la virilité et la fierté, d'après la beauté et la liberté de cœur, tout autre principe devient simplement le « monde », — le *mal* en soi… Morale : Chaque parole dans la bouche d'un « premier chrétien » est un mensonge, chacun de ses actes, une fausseté instinctive, — toutes ses valeurs, tous ses buts sont honteux, mais ce qu'il hait, qui il hait a de la *valeur*… Le chrétien, le prêtre chrétien surtout est un *criterium pour la valeur des choses*. Faut-il encore que je dise que dans tout le Nouveau Testament il ne paraît qu'*une seule* figure qu'il faille honorer ? Pilate, le gouverneur romain. Prendre au sérieux une querelle de juifs, c'est ce à quoi il ne peut pas se décider. Un juif de plus ou de moins — qu'importe ?… La noble ironie d'un Romain devant qui l'on fait un impudent abus du mot « vérité », a enrichi le Nouveau Testament du seul mot qui *ait de la valeur*, — qui est sa critique, son *anéantissement* même : « Qu'est-ce que la vérité ? »

## 47.

— Que nous ne retrouvions Dieu, ni dans l'histoire, ni dans la nature, ni derrière la nature, ce n'est pas ce qui nous sépare — mais que nous n'ayons pas le sentiment du divin pour ce qui est honoré comme Dieu, mais que pour nous cela soit pitoyable, absurde, nuisible, non seulement une erreur mais un *attentat à la vie*... Nous nions Dieu en tant que Dieu... Si l'on nous démontrait ce Dieu des chrétiens, nous saurions y croire encore moins. — En formule : *deus qualem Paulus creavit, dei negatio.* — Une religion comme le christianisme, qui ne touche à la réalité par aucun point, qui s'évanouit, dès qu'en un point quelconque la réalité entre dans ses droits, une telle religion sera, à bon droit, l'ennemie mortelle de la « sagesse du monde », je veux dire de la *science* — elle approuvera tous les moyens pour empoisonner, calomnier, *décrier* la discipline de l'esprit, la pureté et la sévérité dans les affaires de conscience de l'esprit, la noble froideur, la noble liberté de l'esprit. La « foi » en tant qu'impératif est le *veto* contre la science, — en pratique le mensonge à tous prix... Saint Paul *comprit* que le mensonge — que la « foi » était nécessaire : et l'Église plus tard recomprit saint Paul. — Ce « Dieu » que saint Paul s'est inventé, un Dieu qui « met à néant la sagesse du monde (dans un sens plus étroit les deux grands adversaires de toute superstition, la philologie et la médecine) » n'est en réalité qu'une *décision* résolue de saint Paul à appeller « Dieu » sa propre volonté, *thora*, cela est archi juif. Saint Paul vint mettre à néant la « sagesse du monde » : ses ennemis sont les *bons* philologues et les médecins de l'école alexandrine — c'est à eux qu'il fait la guerre. En effet, on n'est pas philologue et médecin, sans être en même temps *antéchrist*. C'est que comme philologue on regarde *derrière* les « livres saints », comme médecin *derrière* la décrépitude physiologique du chrétien-type. Le médecin dit « incurable », le philologue « charlatanisme »...

## 48.

À-t-on en somme compris la célèbre histoire qui se trouve au commencement de la Bible, — l'histoire de la panique de Dieu devant la *science ?...* On ne l'a pas

comprise. Ce livre de prêtre par *excellence* commence, comme il convient, avec la grande difficulté intérieure du prêtre : il n'a qu'un seul grand danger, donc « Dieu » n'a qu'un seul grand danger.

Le Dieu ancien, tout à fait « esprit », tout à fait grand prêtre, perfection tout entière, se promène dans son jardin : cependant il s'ennuie. Contre l'ennui, les Dieux mêmes luttent en vain. Que fait-il ? Il invente l'homme, — l'homme est divertissant... Mais voici, l'homme aussi s'ennuie. La pitié de Dieu pour la seule peine qui caractérisa tous les paradis ne connaît pas de bornes : aussitôt il créa encore d'autres *animaux. Première* méprise de Dieu : l'homme ne sut pas se divertir non plus des animaux, — il régna sur eux, il ne voulut même pas être « animal ». — Donc Dieu créa la femme. Et en effet l'ennui cessa, — et bien d'autres choses encore ! La femme fut la *seconde* méprise de Dieu. — « Par essence toute femme est un serpent, Heva » — c'est ce que sait chaque prêtre : « c'est de la femme que vient *tout* le mal dans le monde » — c'est ce que sait également chaque prêtre, « *Donc* la *science* aussi vient d'elle »... Ce n'est que par la femme que l'homme a mangé de l'arbre de la connaissance. — Qu'arriva-t-il ? Le Dieu ancien fut pris d'une panique. L'homme lui-même était devenu sa plus *grande méprise*, il s'était créé un rival, la science rend *égal à Dieu*, c'en est fini des prêtres et des Dieux, si l'homme devient scientifique ! — *Morale* : la science est la chose défendue en soi, — elle seule est défendue. La science est le *premier* péché, le germe de tout péché, le péché originel. *Cela seul est la morale.* — « Tu ne connaîtras point » : — le reste s'ensuit. — La panique de Dieu ne l'empêche pas d'être *rusé*. Comment se *défend-on* contre la science ? Ce fut longtemps son plus grand problème. Réponse : Que l'homme sorte du paradis. Le bonheur, l'oisiveté évoquent des pensées, — toutes les pensées sont de mauvaises pensées... L'homme ne *doit* pas penser. — Et le « prêtre en soi » invente la peine, la mort, le danger mortel de la grossesse, toutes sortes de misères, la vieillesse, le souci, la maladie avant tout, — rien que des moyens de lutte avec la science ! La misère ne *permet* pas à l'homme de penser. Et malgré tout! ô épouvante ! l'œuvre de la connaissance se dresse gigantesque, sonnant le glas du crépuscule des Dieux. — Qu'y faire ? — Le Dieu ancien invente la *guerre*, il sépare les peuples, il fait que les hommes s'anéantissent réciproquement (— les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre...). La guerre est, entre autres, un grand trouble-fête de la science ! — Incroyable ! la connaissance, *l'émancipation du joug sacerdotal* augmentent malgré les guerres. — Et le Dieu ancien prend une dernière décision : « L'homme devint scientifique, — cela ne sert de *rien, il faut le noyer !* »...

## 49.

— On m'a compris. Le commencement de la Bible contient *toute* la psychologie du prêtre. — Le prêtre ne connaît qu'un seul grand danger : la science, la notion saine de cause et d'effet. Mais la science ne prospère en général que sous de bonnes conditions, il faut avoir le temps, il faut avoir de l'esprit *de reste* pour « connaître »... « Donc il faut rendre l'homme malheureux », ce fut de tous temps la logique du prêtre. — On devine ce qui, conformément à cette logique, est entré dans le monde : — le « péché »... l'idée de culpabilité et de punition, tout l'« ordre moral » a été

inventé contre la science, — contre la délivrance de l'homme des mains du prêtre... L'homme ne doit pas sortir, il doit regarder en lui-même ; il ne doit pas voir les choses avec raison et prudence pour apprendre, il ne doit pas voir du tout : il doit *souffrir...* Et il *doit* souffrir de façon à avoir toujours besoin du prêtre. — À bas les médecins ! *On a besoin d'un sauveur.* — L'idée de faute et de punition, y compris la doctrine de la « grâce », du « salut » et du « pardon » — rien que des mensonges sans aucune réalité psychologique, inventés pour détruire chez l'homme le *sens des causes* ; ils sont un attentat contre l'idée d'effet et de cause ! — Et ce n'est point un attentat avec le poing, le couteau, la franchise dans la haine et l'amour. Non, les instincts les plus lâches, les plus rusés, les plus bas sont en jeu. Un *attentat* de prêtre. Un attentat de *parasite !* Le vampirisme de sangsues pâles et souterraines !... Si les conséquences naturelles d'un acte ne sont plus « naturelles », mais si l'on se les figure provoquées par des fantômes de superstition, par « Dieu », des « esprits », des « âmes », comme conséquences « morales », récompense, peine, avertissement, moyen d'éducation, c'est que la condition première de la connaissance est détruite, — *c'est que l'on a commis le plus grand crime contre l'humanité.* — Le péché, encore une fois, cette forme de pollution de l'humanité par *excellence*, a été inventé pour rendre impossible la science, la culture, toute élévation, toute noblesse de l'humanité ; le prêtre *règne* par l'invention du péché. —

## 50.

— Je ne puis me dispenser ici d'une psychologie de la « foi » et des « croyants », au profit même des « croyants ». Si aujourd'hui encore il y en a qui ignorent à quel point il est *indécent* d'être « croyant » — ou bien que c'est un signe de *décadence*, de volonté de vie brisée —, demain déjà ils le sauront. Ma voix atteint même ceux qui entendent mal. — Il semble exister entre chrétiens, si je n'ai mal compris, une sorte de critérium de vérité que l'on appelle « preuve de la force ». « La foi sauve ; donc elle est vraie. » — On pourrait d'abord objecter ici que le salut à venir n'est pas prouvé, mais seulement *promis* : le salut est lié à la condition de « foi », — on *doit* être sauvé, — puisque l'on croit. Mais comment démontrerait-on ce que le prêtre promet au croyant comme l' « au-delà » qui échappe à tout contrôle ? La prétendue « preuve de force » n'est donc au fond de nouveau qu'une foi en la réalisation de l'effet qui promet la foi. En formule : « Je crois que la foi sauve ; — *donc* elle est vraie. » — Mais ceci nous conduit déjà au bout. Ce « donc » serait l'absurdité même, transformée en critérium de vérité. — Admettons pourtant, avec un peu de déférence, que le salut à venir est démontré par la foi (— *non* seulement prouvé, *non* seulement promis de la bouche suspecte d'un prêtre) : Le salut — à parler d'une façon plus technique, le *plaisir* — serait-il jamais une preuve de la vérité ? Si peu que, quand des sensations de plaisir se mêlent de répondre à la question « qu'est-ce qui est vrai ? », nous avons presque la contre-preuve et en tous les cas la plus grande méfiance de la « vérité ». La preuve du « plaisir » est une preuve de « plaisir », — rien de plus ; comment saurait-on vraiment que des jugements *vrais* causent un plus grand plaisir que des jugements faux, et que, conformément à une harmonie préétablie, ils entraîneraient nécessairement derrière eux des sensations de plaisir ? — L'expérience

de tous les esprits sérieux et profonds enseigne le *contraire*. On a dû conquérir par la lutte chaque parcelle de vérité, on a dû sacrifier tout ce qui tient à nous, tout ce qu'aimait notre amour et notre confiance en la vie. Il faut de la grandeur d'âme : Le service de la vérité est le plus dur service. Qu'est-ce qui s'appelle donc être loyal dans les choses de l'esprit ? Être sévère pour son cœur, mépriser les « beaux sentiments », se faire une question de conscience de chaque *oui* et *non* ! ——— La foi sauve : *donc* elle ment...

## 51.

Que la foi sauve dans certaines circonstances, que la béatitude ne fait pas encore une idée vraie d'une idée fixe, que la foi ne déplace pas de montagnes, mais qu'elle en place souvent, là où il n'y en a point : une visite rapide dans une *maison d'aliénés* le prouvera suffisamment. Cependant pas à un prêtre : car celui-ci nie par instinct que la maladie soit maladie, que la maison d'aliénés soit maison d'aliénés. Le christianisme *a besoin* de la maladie, à peu près comme l'hellénisme a besoin d'un excédent de santé ; *rendre* malade, voilà la véritable pensée de derrière la tête de tout le système de salut de l'Église. Et l'Église elle-même, n'est-elle pas la maison d'aliénés catholique comme dernier idéal ? — La terre tout entière une maison d'aliénés ? — L'homme religieux comme le veut l'Église est un *décadent* type ; l'époque où une crise religieuse s'empare d'un peuple est chaque fois marquée par une épidémie de maladie nerveuse ; le « monde intérieur » d'un homme religieux ressemble à s'y méprendre au « monde intérieur » d'un homme surmené et épuisé ; les états « supérieurs » que le christianisme a mis au-dessus de l'humanité, comme valeur de toutes les valeurs, — sont des formes épileptoïdes, — l'Église n'a canonisé que des déments, ou de grands imposteurs *in majorent dei honorem...* Je me suis une fois permis de considérer tout le *training* de béatitude et de plaisir chrétiens (qu'aujourd'hui on étudie le mieux en Angleterre) comme *une folie circulaire*, méthodiquement produite, sur un terrain déjà foncièrement morbide, préparé d'avance. Personne n'a le libre choix de devenir chrétien : on n'est pas « converti » au christianisme, il faut être assez malade pour cela... Nous autres, qui avons le *courage* de la santé et aussi du mépris, combien nous avons le droit de mépriser une religion qui enseigna à se méprendre sur le corps! qui ne veut pas se débarrasser de la superstition de l'âme ! qui fait un « mérite » de la nourriture insuffisante ! qui combat dans la santé une sorte d'ennemi, de démon, de tentation ! qui s'était persuadé que l'on peut porter une « âme accomplie » dans un corps cadavéreux et qui a encore eu besoin de se créer une nouvelle idée de la « perfection », un être pâle, maladif, idiotement fanatique, la « sainteté » — la sainteté qui n'est elle-même que le symptôme d'un corps appauvri, énervé, incurablement corrompu !... Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est de prime abord un mouvement d'ensemble des éléments de rebut et de déchet de toutes espèces — (ce sont eux qui cherchent la puissance dans le christianisme). Il n'exprime *point* la dégénérescence d'une race, mais il est un conglomérat et une agrégation des formes de décadence de partout, accumulés et se cherchant réciproquement. Ce n'est pas comme on croit la corruption de l'antiquité, de l'antiquité noble, qui rendit possible le christianisme :

On ne peut pas contredire assez violemment l'idiotisme savant qui, aujourd'hui encore, maintient un pareil fait. À l'époque où les couches de Tchândâla malades et perverties se christianisèrent dans tout l'empire romain, le *type contraire*, la distinction existait précisément dans sa forme la plus belle et la plus mûre. Le grand nombre devint maître ; le démocratisme des instincts chrétiens fut victorieux... Le christianisme n'était pas « national », il n'était pas soumis aux conditions d'une race, il s'adressait à toutes les variétés de déshérités de la vie, il avait partout ses alliés. Le christianisme a incorporé la rancune instinctive des malades contre les bien portants, contre la santé. Tout ce qui est droit, fier, superbe, la beauté avant tout lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Je rappelle encore une fois l'inappréciable parole de saint Paul : « Dieu a choisi ce qui est faible devant le monde, ce qui est insensé devant le monde, ce qui est *ignoble* et *méprisé* » : ce fut là la formule, *in hoc signo*, la décadence fut victorieuse. *Dieu sur la croix*, ne comprend-on toujours pas la terrible arrière-pensée qu'il y a derrière ce symbole ? Tout ce qui souffre, tout ce qui est suspendu à la croix est divin... Nous tous, nous sommes suspendus à la croix, donc nous sommes divins... Nous seuls, nous sommes divins... Le christianisme fut une victoire, une opinion *distinguée* périt par lui, le christianisme fut jusqu'à présent le plus grand malheur de l'humanité. —

## 52.

Le christianisme se trouve aussi en contradiction avec toute droiture *intellectuelle*, la raison malade lui est seule raison chrétienne, il prend parti pour tout ce qui manque d'intelligence, il prononce l'anathème contre l'esprit, contre la *superbia* de l'esprit bien portant. Puisque la maladie fait partie de l'essence du christianisme, il faut aussi que l'état-type chrétien, « la foi », soit une forme morbide, *il faut* que tous les chemins droits, loyaux, scientifiques qui mènent à la connaissance soient rejetés par l'Église comme chemins *défendus*. Le doute déjà est un péché... Le manque complet de propreté psychologique chez le prêtre — qui se révèle dans le regard — est une suite de la décadence ; qu'on observe les femmes hystériques d'une part, et les enfants rachitiques d'autre part, et l'on verra régulièrement que la fausseté par instinct, le plaisir de mentir pour mentir, l'incapacité de regarder et de marcher droit sont des symptômes de décadence. La « foi », c'est ne point *vouloir* savoir ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre des deux sexes est faux puisqu'il est malade : son instinct exige que la vérité n'entre nulle part dans ses droits. « Ce qui rend malade est bon ; ce qui déborde de la plénitude de la puissance est mauvais » : ainsi pense le croyant. C'est à la *restriction du mensonge* que je reconnais les théologiens prédestinés. Un autre signe distinctif des théologiens est leur *incapacité philologique*. J'entends ici par philologie, dans un sens très général, l'art de bien lire, de savoir distinguer les faits sans les fausser par des interprétations, *sans* perdre, dans le désir de comprendre, la précaution, la patience et la finesse. La philologie comme *ephexis* dans l'interprétation, qu'il s'agisse de livres ou de nouvelles de journaux, de destinées ou de faits météorologiques, pour ne point parler du « salut de l'âme ». La façon dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, explique une « parole de la

Bible » ou bien un événement quelconque, par exemple la victoire de l'armée nationale sous la lumière des psaumes de David, est toujours tellement téméraire qu'il fait grimper au mur les philologues. Et comment devra-t-il donc s'y prendre, quand des piétistes et d'autres vaches du pays de Souabe font de leur misérable existence quotidienne et sédentaire une manifestation du « doigt de Dieu », un miracle de « grâce », de « providence », de « conviction de salut » ! Le plus petit effort de pensée, disons de *bienséance*, devrait pourtant convaincre ces interprètes de l'enfantillage et de l'indignité d'un tel abus de la dextérité divine. S'ils ne possédaient qu'une toute petite dose de piété, un Dieu qui guérit à temps d'un gros rhume ou qui fait entrer dans une voiture au moment où il pleut à verse, un Dieu aussi absurde devrait être supprimé même s'il existait. Ce Dieu domestique, facteur, marchand de calendriers, on finit par en faire l'expression du plus bête de tous les hasards. La « Providence divine », comme aujourd'hui encore l'admet un tiers des citoyens de l'« Allemagne cultivée », serait un argument contre Dieu, plus puissant qu'on ne pourrait se le figurer. Et en tous les cas elle est un argument contre les Allemands !...

## 53.

— Il est si peu vrai qu'un martyr puisse prouver la vérité d'une chose que je voudrais affirmer qu'un martyr n'a jamais rien eu à voir avec la vérité. Dans l'allure que prend un martyr pour jeter sa conviction à la tête du monde, s'exprime un degré si inférieur de probité intellectuelle, une telle incapacité à résoudre la question de « vérité », qu'on n'a jamais besoin de réfuter un martyr. La vérité n'est pas une chose que les uns possèdent et que les autres ne possèdent pas : il n'y a que des paysans et des apôtres de paysans, dans le genre de Luther, qui puissent penser ainsi de la vérité. On peut être certain que, selon le degré de conscience dans les choses de l'esprit, la modestie sur ce point deviendra toujours plus grande. Savoir dans cinq ou six choses et refuser d'une main légère de savoir ailleurs... la « vérité », comme l'entend le prophète, le sectaire, le libre-penseur, le socialiste, l'homme d'église, est une preuve absolue que l'éducation de l'esprit et la victoire sur soi-même, nécessaires pour trouver une vérité, même des plus petites, manquent encore totalement. — Les supplices des martys, pour le dire en passant, ont été un grand malheur dans l'histoire — ils ont *séduit*... Conclure comme font tous les faibles d'esprit, y compris les femmes et le peuple, qu'une cause qui peut mener au martyre (ou même qui provoque une épidémie de sacrifices, comme le premier christianisme) ait quelque valeur, — conclure ainsi empêche le libre examen, l'esprit d'examen et de précaution. Le martyre nuit à la vérité... Aujourd'hui encore, il n'est besoin que d'une certaine crudité dans la persécution pour créer à des sectaires quelconques un nom honorable. Comment ! une cause peut gagner en valeur si quelqu'un lui sacrifie sa vie. Une erreur qui devient plus honorable est une erreur qui possède un charme de séduction de plus : croyez-vous, messieurs les théologiens, que nous vous donnerons occasion de faire les martyrs pour vos mensonges ? — On réfute une chose en en démontrant les points faibles avec égard, — c'est ainsi que l'on réfute aussi les théologiens... Ce fut la bêtise historique de tous les persécuteurs, de donner à la cause adverse

l'apparence de l'honorabilité, — de lui accorder la fascination du martyr... La femme se met aujourd'hui encore à genoux devant une erreur, puisqu'on lui a dit que quelqu'un est mort sur la croix pour cette erreur. *La croix est-elle donc un argument ?* —— Mais sur toutes ces choses un seul a dit le mot dont on aurait eu besoin depuis des milliers d'années — Zarathustra.

Ils inscrivent des signes de sang sur le chemin qu'ils ont parcouru, et leur folie enseignait que l'on prouve des vérités avec du sang.

Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ; le sang empoisonne la doctrine la plus pure, pour créer la présomption et la haine des cœurs.

Et quand quelqu'un traverse le feu pour sa doctrine, — qu'est ce que cela prouve ? C'est bien davantage, vraiment, quand du propre incendie naît la propre doctrine.

## 54.

Qu'on ne se laisse point égarer : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathustra est un sceptique. La force et la *liberté* issues de la vigueur et de la plénitude de l'esprit, se démontrent par le scepticisme. Pour tout ce qui regarde le principe de valeur ou de non-valeur, les hommes de conviction n'entrent pas du tout en ligne de compte. Les convictions sont des prisons. Elles ne voient pas assez loin, elles ne voient pas *au-dessous* de soi ; mais pour pouvoir parler de valeur et de non-valeur, il faut voir cinq cents convictions *au-dessous* de soi, — *derrière soi*... Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui veut aussi les moyens pour y parvenir, est nécessairement un sceptique. L'indépendance de toutes espèces de convictions fait partie de la force, *savoir* regarder librement !... La grande passion du sceptique, le fond et la puissance de son être, plus éclairé et plus despotique encore qu'il ne l'est lui-même, met toute son intelligence à son service ; elle éloigne toute hésitation ; elle donne le courage des moyens impies ; elle permet des convictions dans certaines circonstances. La conviction en tant que moyen : il y a beaucoup de choses que l'on n'atteint qu'avec conviction. La grande passion a besoin de convictions, elle use des convictions, elle ne se soumet pas à elles, — elle se sait souveraine. — Au contraire, le besoin de foi, de quelque chose d'indépendant du oui et du non, le *carlylisme*, si je puis ainsi dire, est un besoin de la *faiblesse.* L'homme de foi, le « croyant » de toutes espèces, est nécessairement un homme dépendant, — quelqu'un qui ne se considère pas comme but, qui ne peut en général pas faire partir de lui des buts. Le « croyant » ne s'appartient pas, il ne peut être que moyen, il doit être *consommé*, il a besoin de quelqu'un qui le consomme. Son instinct rend le plus grand honneur à une morale de sacrifice : tout le persuade de cette morale, sa prudence, son expérience, sa vanité. Toute espèce de foi en une chose est elle-même une sorte de sacrifice, d'éloignement de soi. Si l'on songe combien est nécessaire pour la plupart un régulatif qui les lie et les immobilise du dehors, que la contrainte, dans un sens plus élevé l'esclavage, est la seule et dernière condition qui permette de prospérer aux hommes de volonté faible, surtout à la femme : on comprendra aussi la conviction, la « foi ». L'homme de conviction a son épine dorsale dans la foi. Ne *point* voir beaucoup de choses, n'être

indépendant sur aucun point, être « parti » toujours, avoir partout une optique sévère et nécessaire — cela seul explique pourquoi, en général, une telle sorte d'hommes existe. Mais cela fait qu'elle est le contraire, l'*antagoniste*, de la véracité, — de la vérité... Le croyant n'a pas la liberté d'avoir une conscience pour la question de « vrai » et de « faux » : *ici* la probité serait sa perte. La dépendance pathologique de son optique fait du fanatique un convaincu — Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon — le type contraire des esprits forts et libérés. Mais la grande attitude de ces esprits *malades*, de ces épileptiques des idées, agit sur les masses, — les fanatiques sont pittoresques, l'humanité préfère voir des attitudes que d'entendre des *raisons*...

## 55.

— Un pas de plus dans la psychologie de la conviction, de la « foi ». Il y a longtemps déjà que j'ai fait remarquer que les convictions sont peut-être des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain* ; I, Aph. 483). Ici je voudrais poser la question définitive : Existe-t-il en général une antithèse entre le mensonge et la conviction ? — Tout le monde le croit, mais que ne croit pas tout le monde ? — Toute conviction a son histoire, ses formes premières, ses tentatives et ses méprises : elle devient *conviction*, après ne l'avoir point été pendant longtemps et sans qu'elle puisse le rester. Comment ? sous cette forme embryonnaire de la conviction, ne pourrait-il y avoir un mensonge ! — Quelquefois il n'est besoin que d'un changement de personne : chez le fils devient conviction ce qui chez le père était encore mensonge. — J'appelle mensonge ne point vouloir voir certaines choses que l'on voit, ne point vouloir voir quelque chose comme on le voit : il importe peu, si oui ou non, le mensonge a eu lieu devant des témoins. Le mensonge le plus fréquent est celui qu'on se fait à soi-même ; mentir aux autres n'est, relativement, qu'une exception. — Mais *ne point* vouloir voir ce qu'on voit, ne point vouloir voir *comme on voit*, ceci est condition première pour tous ceux qui sont « *parti* » dans n'importe quel sens. Les historiens allemands, par exemple, sont persuadés que l'empire romain était le despotisme, que les Germains ont apporté l'esprit de liberté dans le monde : quelle différence y a-t-il entre cette conviction et un mensonge ? Peut-on s'étonner encore que, par instinct, tous les partis, y compris les historiens allemands, se servent du grand mot de morale, — que la morale *continue à exister* presque uniquement puisque l'homme de parti en a besoin à tout instant ? — « Ceci est notre conviction : nous la reconnaissons devant tout le monde, nous vivons et nous mourons pour elle ; — que l'on respecte avant tout celui qui a des convictions ! » — C'est ce que j'ai entendu, même de la bouche des antisémites. Au contraire, Messieurs, en mentant par principe, un antisémite n'en devient pas plus décent. Les prêtres qui dans ces sortes de choses sont beaucoup plus fins, ont très bien compris la contradiction qui se trouve dans l'idée de conviction, c'est-à-dire dans une habitude de mentir par principe, dans un but précis. Ils ont emprunté aux Juifs la prudence d'introduire dans ce cas l'idée de « Dieu », de « volonté de Dieu », de « révélation divine ». Kant lui aussi avec son impératif catégorique se trouvait sur le même chemin : ici, sa raison devint *pratique*. — Il y a des questions où l'homme ne peut pas décider du vrai ou du faux ; toutes les

questions supérieures, tous les problèmes de valeur supérieure se trouvent par delà la raison humaine... Comprendre les frontières de la raison, — cela seul est la véritable philosophie... À quoi bon *Dieu* donna-t-il à l'homme la révélation ? Comment, Dieu aurait-il fait quelque chose de superflu ? L'homme ne peut pas savoir par lui-même ce qui est bien ou mal, c'est pourquoi Dieu lui enseigna sa volonté... Morale : le « prêtre » *ne ment pas*, — la question de « vrai » et de « faux » dans les choses dont parlent les prêtres ne permet pas du tout le mensonge. Car pour mentir il faudrait pouvoir décider ce qui est vrai. Mais c'est ce que l'homme *ne peut* pas ; ce qui fait que le prêtre n'est que le porte-voix de Dieu. — Un pareil syllogisme de prêtre n'est pas absolument le propre d'un juif et d'un chrétien ; le droit au mensonge et la *prudence* de la « révélation » appartiennent au type du prêtre, aux prêtres décadents tout aussi bien qu'aux prêtres païens — (païens sont tous ceux qui disent oui à la vie, pour qui « Dieu » est le mot pour le grand oui à l'égard de toutes choses). — La « loi », la « volonté de Dieu », le « livre sacré », l'« inspiration » — des mots qui ne désignent que les conditions nécessaires au pouvoir du prêtre, pour maintenir le pouvoir du prêtre, — ces idées se trouvent au fond de toutes les organisations sacerdotales, de tous les gouvernements ecclésiastiques et philosophiques. Le « saint mensonge » — commun à Confucius, au Livre de Manou, à Mahomet et à l'Église chrétienne — : ce mensonge se retrouve chez Platon « La Vérité est là » : cela signifie partout, *le prêtre ment...*

## 56.

— En dernier lieu, il importe de savoir à quelle fin l'on ment. J'objecte contre le christianisme qu'il lui manque les buts « sacrés ». Il n'y a que des fins mauvaises : empoisonnement, calomnie, négation de la vie, mépris du corps, dégradation et avilissement de l'homme par l'idée du péché, — *par conséquent* ces moyens sont également mauvais. — C'est avec un sentiment opposé que je lis la Loi de Manou. Un livre incomparablement spirituel et supérieur ; le nommer d'une seule haleine avec la Bible serait un péché contre l'*esprit.* On devine de suite : il a une philosophie véritable derrière lui et non pas seulement un mélange nauséabond de rabbinisme et de superstition. Il donne quelque chose à mordre même aux psychologues les plus délicats. N'oublions pas l'essentiel ; ce qui le distingue de toute espèce de bible : les castes supérieures, les philosophes et les guerriers s'en servent pour dominer la foule ; partout des valeurs nobles, un sentiment de perfection, une affirmation de la vie, un triomphal bien-être, — le soleil luit sur le livre tout entier. — Toutes choses que le christianisme couvre de sa vulgarité inépuisable, par exemple la conception, la femme, le mariage, deviennent ici sérieuses et sont traitées avec respect, amour et confiance. Comment peut-on mettre entre les mains des enfants et des femmes un livre qui contient ces paroles abjectes : « Toutefois pour éviter l'impudicité que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari... car il vaut mieux se marier que de brûler » ? Et a-t-on le droit d'être chrétien tant que la création des hommes est christianisée, c'est-à-dire *souillée* par l'idée de l'immaculée *conception...* je ne connais pas de livres où il est dit autant de choses douces et bonnes à la femme que dans la Loi de Manou ; ces vieilles barbes et ces saints avaient une façon d'être

aimables envers les femmes qui n'a peut être pas été dépassée depuis : « La bouche d'une femme, y est-il dit, le sein d'une jeune fille, la prière d'un enfant, la fumée du sacrifice sont toujours purs. » Ailleurs : « Il n'y a rien de plus pur que la lumière du soleil, l'ombre d'une vache, l'air, l'eau, le feu et l'haleine d'une jeune fille. » Et ailleurs, — peut-être aussi un saint mensonge — : « Toutes les ouvertures du corps au-dessus du nombril sont pures, toutes celles qui sont au-dessous sont impures ; mais chez la jeune fille le corps tout entier est pur. »

## 57.

On surprend en flagrant délit l'*irréligiosité* des moyens chrétiens, si l'on mesure les buts chrétiens avec les buts de la Loi de Manou, — si l'on éclaire d'une lumière très vive la grande contradiction de ces deux buts. Le critique du christianisme ne peut pas s'épargner de rendre méprisable le christianisme. — Une loi comme celle de Manou s'élabore comme tous les bons codes : elle résume la pratique, la prudence et la morale expérimentale de quelques milliers d'années, elle conclut, elle ne crée plus rien. Les conditions premières pour une codification de son espèce seraient de se convaincre que les moyens pour créer de l'autorité à une *vérité* lentement et difficilement acquise sont tout différents de ceux par lesquels on aurait démontré cette vérité. Un code ne raconte jamais dans sa préface l'utilité, la raison, la casuistique de ses lois : cela lui ferait perdre son ton impératif, le « tu dois » — première condition pour se faire obéir. C'est là que se trouve exactement le problème. En un certain point du développement d'un peuple, son livre le plus circonspect, celui qui aperçoit le mieux le passé et l'avenir déclare arrêter la pratique d'après laquelle on doit vivre, c'est-à-dire, d'après laquelle on *peut* vivre. Son but est de récolter aussi richement et aussi complètement que possible, les expériences du temps mauvais. Ce qu'il faut donc éviter surtout, c'est de continuer à faire des expériences, de continuer à l'infini l'état instable de l'étude, de l'examen, du choix, de la critique des valeurs. On y oppose un double mur : d'une part, la révélation, c'est à-dire l'affirmation que la raison de ces lois n'est pas d'origine humaine, qu'elle n'a pas été cherchée et trouvée lentement avec des méprises, qu'elle est d'origine divine, entière, parfaite, sans histoire, qu'elle est un présent, un miracle rapporté... D'autre part, la tradition, c'est-à-dire l'affirmation que la loi a existé de temps immémorial, que ce serait un manque de respect, un crime envers les ancêtres que de la mettre en doute. L'autorité de la loi est fondée sur ces deux thèses : Dieu l'a donné, les ancêtres l'ont *vécu*. — La raison supérieure de cette procédure se découvre dans l'intention d'éloigner pas à pas la conscience de la vie reconnue juste (c'est-à-dire démontrée par une expérience énorme et soigneusement passée au crible : c'est ainsi que l'on atteint ce complet automatisme de l'instinct) — condition première de toute maîtrise, de toute perfection dans l'art de la vie. Dresser un code dans le genre de celui de Manou, c'est accorder dès lors à un peuple le droit d'être maître, de devenir parfait, — d'ambitionner le plus sublime art de la vie. *Pour ce, il faut le rendre inconscient* : c'est le but de tous les saints mensonges. — *L'ordre des castes*, la loi supérieure et dominante, n'est que la sanction d'un ordre naturel, d'une loi naturelle de premier rang qu'aucune volonté arbitraire, nulle idée moderne ne saurait renverser. Dans toute

société saine on distingue trois types psychologiques gravitant différemment, mais soumis l'un à l'autre, dont chacun a sa propre hygiène, son propre domaine de travail, son propre sentiment de perfection et de maîtrise. C'est la nature et non Manou qui sépare les hommes de prépondérance intellectuelle et ceux de prépondérance musculaire et de tempéraments forts et ceux qui ne se distinguent par aucune prépondérance, les troisièmes, les médiocres — les derniers sont le grand nombre, les premiers, le choix. La caste supérieure — c'est celle du plus petit nombre — étant la plus parfaite, a aussi le droit du plus petit nombre : il faut donc qu'elle représente le bonheur, la beauté, la bonté sur la terre. Seuls les hommes les plus intellectuels ont le droit de la beauté, de l'aspiration au beau, eux seuls sont bonté et non point faiblesse. *Pulchrum est paucorum hominum* ; la prérogative est à ce qui est bon. Rien ne leur est moins permis que des manières laides, un regard pessimiste, un œil qui *enlaidit*, — ou même l'indignation sur l'aspect général des choses. L'indignation est la prérogative du Tchândâla : le pessimisme de même. « Le monde est parfait — ainsi parle l'instinct des plus intellectuels, l'instinct affirmatif— : l'imperfection, tout ce qui est au-dessous de nous, la distance, le pathos de la distance, le Tchândâla lui-même, fait encore partie de cette perfection. » Les intellectuels qui sont les plus forts, trouvent leur bonheur où d'autres périraient : dans le labyrinthe, dans la dureté envers soi-même et les autres dans la tentation ; leur joie *c'est de se vaincre soi-même* : chez eux l'ascétisme devient nature, besoin, instinct. La tâche difficile leur est prérogative, jouer avec des fardeaux qui écrasent les autres leur est un *délassement*... La connaissance — c'est une des formes de l'ascétisme. — Ils sont la classe d'hommes la plus honorable et cela n'exclut pas qu'ils soient en même temps la plus joyeuse et la plus aimable. Ils régnent, non parce qu'ils veulent, mais puisqu'ils sont ; ils n'ont point la liberté d'être les seconds. — Les *seconds*, ce sont les gardiens du droit, les administrateurs de l'ordre et de la sûreté, ce sont les nobles guerriers, c'est avant tout *le roi*, la formule supérieure du guerrier, du juge, du soutien de la loi. Les seconds : c'est l'executive des intellectuels, ce qui leur est plus proche, ce qui les décharge de tout ce qui est *grossier* dans le travail de régner, — leur suite, leur main droite, ce sont leurs meilleurs élèves. — En tout cela, encore une fois, il n'est rien d'arbitraire, rien de factice : ce qui est autre, est artificiel — c'est alors la nature qui a été profanée... L'ordre des castes, *le règlement des rangs* ne formule que les règles supérieures de la vie même ; la séparation des trois types est nécessaire pour conserver la société, pour rendre possible les types supérieurs, — *l'inégalité* des droits est la première condition pour l'existence des droits. — Un droit est un privilège. Dans sa façon d'être chacun a aussi son privilège. N'estimons pas trop bas les privilèges des *médiocres*. À mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure, — le froid augmente, la responsabilité augmente. Une haute culture est une pyramide, elle ne peut se dresser que sur un large terrain, elle a besoin, comme condition première, d'une médiocrité sainement et fortement consolidée. Le métier, le commerce, l'agriculture, la science, la plus grande partie de l'art, en un mot, toutes les occupations quotidiennes ne s'accordent absolument qu'avec une certaine moyenne dans le pouvoir et dans le vouloir ; de telles choses seraient déplacées chez les êtres d'exception, l'instinct nécessaire serait en contradiction tant avec l'aristocratisme qu'avec l'anarchisme. Pour être une utilité publique, un rouage, une fonction, il faut y

être prédestiné : ce n'est *point* la société, l'espèce de bonheur dont la plupart sont seule capables, qui fait de ce grand nombre des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur ; la maîtrise en une seule chose, la spécialisation lui est un instinct naturel. Il serait tout à fait indigne d'un esprit profond de voir une objection dans la médiocrité même. Elle est la première nécessité pour qu'il puisse y avoir des exceptions : une haute culture dépend d'elle. Si l'homme d'exception traite précisément le médiocre avec plus de douceur que lui même et ses égaux, ce n'est pas seulement politesse de cœur, — c'est tout simplement son *devoir*.. Qui est-ce que je hais le mieux parmi la racaille d'aujourd'hui ? La racaille socialiste, les apôtres de Tchândâla qui minent l'instinct, le plaisir, le sentiment de contentement de l'ouvrier à petite existence, — qui le rendent envieux, qui lui enseignent la vengeance... L'injustice ne se trouve jamais dans les droits inégaux, elle se trouve dans la prétention à des droits « *égaux* ».. Qu'est-ce qui est *mauvais* ? Je l'ai déjà dit : Tout ce qui a son origine dans la faiblesse, l'envie, *la vengeance*. — L'anarchiste et le chrétien sont d'une même origine...

# 58.

Il faut en effet considérer pour quel but on ment : il est bien différent si c'est pour conserver ou pour *détruire*. On peut mettre complètement en parallèle le *chrétien* et l'*anarchiste* : leurs buts, leurs instincts ne sont que destructeurs. L'histoire démontre cette affirmation avec une précision épouvantable. Nous avons vu tout à l'heure une législation religieuse ayant pour but d'« éterniser » une grande organisation de la société, condition supérieure pour faire *prospérer* la vie ; — le christianisme au contraire a trouvé sa mission dans la destruction d'un pareil organisme, *puisque la vie y prospérait*. Là-bas les résultats de la raison durant de longues années d'expérience et d'incertitude devaient être semés pour servir dans les temps les plus lointains et la récolte devait être aussi grande, aussi abondante, aussi complète que possible : ici l'on voudrait, au contraire, *empoisonner* la récolte pendant la nuit… Ce qui existait *aere perennius*, l'Empire romain, la plus grandiose forme d'organisation, sous des conditions difficiles, qui ait jamais été atteinte, tellement grandiose que, comparé à elle, tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'a suivi n'a été que dilettantisme, chose imparfaite et gâchée, — ces saints anarchistes se sont fait une « piété » de détruire « le monde » c'est-à-dire l'Empire romain, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus pierre sur pierre, — jusqu'à ce que les Germains mêmes et d'autres lourdauds aient pu s'en rendre maître… Le chrétien et l'anarchiste sont décadents tous deux, tous deux incapables d'agir autrement que d'une façon dissolvante, venimeuse, étiolante, partout ils épuisent le sang, ils ont tous deux, par instinct, une *haine à mort* contre tout ce qui existe, tout ce qui est grand, tout ce qui a de la durée, tout ce qui promet de l'avenir à la vie… Le christianisme a été le vampire de l'Empire romain, — il a mis à néant, en une seule nuit, cette action énorme des Romains : avoir gagné un terrain pour une grande culture *qui a le temps*. — Ne comprend-on toujours pas ? L'Empire romain que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine enseigne toujours davantage à connaître, cette admirable œuvre d'art de grand style, était un commencement, son édifice était calculé pour être *démontré* par des milliers

d'années, — jamais jusqu'à maintenant on n'a construit ainsi, jamais on n'a même rêvé de construire, en une égale mesure, *sub specie æterni !* — Cette organisation était assez forte pour supporter de mauvais empereurs : le hasard des personnes ne doit rien avoir à voir en de pareilles choses — *premier* principe de toute grande architecture. Pourtant elle n'a pas été assez forte contre l'espèce la plus corrompue des corruptions, contre le *chrétien*… Cette sourde vermine qui s'approchait de chacun en pleine nuit et dans le brouillard des jours douteux, qui soutirait à chacun le sérieux pour les choses *vraies*, l'instinct des réalités, cette bande lâche, féminine et doucereuse, a éloigné pas à pas l'« âme » de cet énorme édifice, — ces natures précieuses virilement nobles qui voyaient dans la cause de Rome leur propre cause, leur propre sérieux et leur propre fierté. La sournoiserie des cagots, la cachotterie des conventicules, des idées sombres comme l'enfer, le sacrifice des innocents, comme l'union mystique dans la dégustation du sang, avant tout, le feu de la haine lentement avivé, la haine des Tchândâla — c'est *cela* qui devint maître de Rome, la même espèce de religion qui dans sa forme préexistante avait déjà été combattue par Épicure. Qu'on lise Lucrèce pour comprendre ce à quoi Épicure a fait la guerre, ce n'était *point* le paganisme, mais le « christianisme », je veux dire la corruption de l'âme par l'idée du péché, de la pénitence et de l'immortalité. — Il combattit les cultes *souterrains*, tout le christianisme latent, — en ce temps-là nier l'immortalité était déjà une véritable *rédemption*. — Et Épicure eût été victorieux, tout esprit respectable de l'Empire romain était épicurien : *alors parut saint Paul*… Saint Paul, la haine de Tchândâla contre Rome, contre le « monde » devenu chair, devenu génie, saint Paul le juif, le juif errant par excellence ! Ce qu'il devina, c'était comment on pourrait allumer un incendie universel avec l'aide du petit mouvement sectaire des chrétiens, à l'écart du judaïsme, comment, à l'aide du symbole « Dieu sur la Croix », on pourrait réunir en une puissance énorme tout ce qui était bas et secrètement insurgé, tout l'héritage des menées anarchistes de l'Empire. « Le salut vient par les Juifs. » — Faire du christianisme une formule pour surenchérir les cultes souterrains de toutes les espèces, ceux d'Osiris, de la grande Mère, de Mithras par exemple — une formule pour les résumer : cette pénétration fait le génie de saint Paul. Son instinct y était si sûr qu'avec un despotisme sans ménagement pour la vérité, il mit dans la bouche de ce « sauveur » de son invention, les représentations dont se servaient, pour fasciner, ces religions de Tchândâla, et non seulement dans la bouche — il *fit* de son sauveur quelque chose qu'un prêtre de Mithras, lui aussi, pouvait comprendre… Ceci fut son chemin de Damas : il comprit qu'il *avait besoin* de la foi en l'immortalité pour déprécier « le monde », que l'idée d'« enfer » pouvait devenir maîtresse de Rome, — qu'avec l'« au-delà » on tue la vie. — Nihiliste et chrétien : les deux choses s'accordent…

## 59.

*En vain* tout le travail du monde antique : je ne trouve pas de mot pour exprimer mon sentiment sur quelque chose d'aussi monstrueux. — Et en considérant que son travail n'était qu'un travail préliminaire, qu'avec une conscience de soi dure comme du granit, on venait seulement de jeter le fondement pour un travail de plusieurs milliers

d'années — en vain tout le *sens* du monde antique !… À quoi bon des Grecs, à quoi bon des Romains ? — Toutes les conditions premières pour une civilisation savante, toutes les méthodes scientifiques étaient déjà là, on avait déjà fixé le grand, l'incomparable art de bien lire — cette condition nécessaire pour la tradition de la culture, pour l'unité des sciences ; les sciences naturelles liées aux mathématiques et à la mécanique se trouvaient sur le meilleur chemin, — le *sens des faits*, le dernier et le plus précieux de tous les sens, avait son école, sa tradition de plusieurs siècles ! Comprend-on cela ? Tout ce qui était *essentiel*, pour se mettre au travail, avait été trouvé : — les méthodes, il faut le dire dix fois, *sont* l'essentiel, et aussi les choses les plus difficiles, celles qui ont le plus longtemps contre elles les habitudes et la paresse. Ce qu'aujourd'hui nous avons regagné avec une indicible victoire sur nous-mêmes — car nous avons tous encore les mauvais instincts, les instincts chrétiens en nous — le regard libre devant la réalité, la main circonspecte, la patience et le sérieux dans les plus petites choses, toute la *probité* dans la recherche de la connaissance — tout cela existait déjà il y a plus de deux mille ans. Et plus encore, de bon goût, le tact fin et sûr ! *Non point* comme une dressure du cerveau, *non point* comme la culture « allemande » avec des manières de lourdaud ! Mais comme corps, comme geste, comme instinct — comme réalité en un mot… *Tout en vain* ! Plus qu'un souvenir du jour au lendemain ! — Grecs ! Romains ! La noblesse des instincts, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organisation et de l'administration, la *volonté* de l'avenir humain et la foi en lui, le grand *oui* à l'égard de toutes choses, visible sous forme d'Empire romain, visible pour tous les sens, le grand style, non seulement art, mais réalité, vérité, vie… — Et ce n'est pas un cataclysme de la nature qui a détruit tout cela du jour au lendemain ! ni le piétinement des Germains ou d'autres tardigrades ! Des vampires rusés, clandestins, invisibles et anémiques l'ont déshonoré ! Non vaincu — mais seulement épuisé !… La soif de vengeance cachée, la petite envie devenues *maîtres !* Tout ce qui est pitoyable, souffreteux, visité par de mauvais penchants, tout le monde de ghetto de l'âme mis subitement au premier rang ! — Qu'on lise un agitateur chrétien quelconque, saint Augustin, par exemple, pour comprendre, pour *sentir* quels êtres malpropres avaient eu la haute main. On se tromperait du tout au tout, si l'on présumait un manque d'intelligence chez les chefs du mouvement chrétien ; — ah ! ils sont rusés jusqu'à la saleté Messieurs les Pères de l'Église ! Ce qui leur manque est tout autre chose. La nature les a négligés, — elle a oublié de les doter, au moins modestement, d'instincts convenables et *propres*… Soit dit entre nous, ce ne sont pas même des hommes… Si l'Islam méprise le christianisme, il a mille raisons pour cela ; l'Islam a des *hommes* pour condition première…

## 60.

Le christianisme nous a frustrés de l'héritage du génie antique, il nous a frustrés plus tard de l'héritage de l'Islam. La merveilleuse civilisation maure de l'Espagne, plus voisine en somme de nos sens et de nos goûts que Rome et la Grèce, cette civilisation fut *foulée aux pieds* — je ne dis pas par quels pieds — pourquoi ? puisqu'elle devait son origine à des instincts nobles, à des instincts d'hommes, puisqu'elle disait Oui à

la vie, et encore avec les magnificences rares et raffinées de la vie mauresque !… Les croisés luttèrent plus tard contre quelque chose qu'ils auraient mieux fait d'adorer dans la poussière, — une civilisation qui ferait paraître notre xixe siècle très pauvre et très « tardif ». — Il est vrai qu'ils voulaient faire du butin : l'Orient était riche… Soyons donc impartiaux ! Les *Croisades* — de la haute piraterie, rien de plus ! La noblesse allemande — noblesse de *vikings* au fond — se trouvait dans son élément. L'Église savait trop bien comment on met la noblesse allemande de son côté… La noblesse allemande, toujours les « Suisses » de l'Église, toujours au service des mauvais instincts de l'Église, mais *bien payée*… C'est avec l'aide de l'épée allemande, du sang et du courage allemands que l'Église a mené sa guerre à mort contre tout ce qui est noble sur la terre ! On pourrait poser ici bien des questions douloureuses. La noblesse allemande manque presque dans l'histoire de la haute culture… Christianisme, alcoolisme — les deux *grands* moyens de corruption… En somme il ne pouvait pas y avoir de choix entre l'Islam et le christianisme, tout aussi peu qu'entre un Arabe et un Juif. La décision est prise ; personne n'a plus la liberté de choisir. Ou bien on est Tchândâla, ou bien on ne l'est *pas*… « Guerre à mort avec Rome ! Paix et amitié avec l'Islam !… » Ainsi le voulut ce grand esprit libre, le génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II. Comment ? faut-il qu'un Allemand soit génie, soit esprit libre pour devenir *convenable* ? Je ne comprends pas comment un Allemand ait jamais pu se sentir chrétien…

## 61.

Il est nécessaire de toucher ici un souvenir encore cent fois plus douloureux pour les Allemands. Les Allemands ont empêché en Europe la dernière grande moisson de culture qu'il était possible de récolter, — la *Renaissance*. Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance ? *la transmutation des valeurs chrétienne*, l'essai de donner la victoire, avec tous les instincts, avec tout le génie, aux valeurs contraires, aux valeurs *nobles*… Il n'y eut jusqu'à présent que cette *seule* grande guerre, il n'y eut jusqu'à présent pas de problème plus concluant que celui de la Renaissance, — mon problème est le même que le sien — : il n'y a jamais eu de forme *d'attaque* plus fondamentale, plus droite, plus sévère, dirigée contre le centre sur toute la ligne. Attaquer à l'endroit décisif au siège même du christianisme, mettre sur le trône papal les valeurs nobles, c'est-à-dire introduire ces valeurs dans les instincts, dans les besoins et les désirs inférieurs de ceux qui étaient au pouvoir… Je vois devant moi une possibilité d'une magie supra-terrestre, d'un parfait charme de couleur… — il me semble qu'elle reluit dans tous les frissons d'une beauté raffinée, qu'un art agit en elle, un art si divin, si diaboliquement divin, qu'on chercherait vainement dans des milliers d'années une seconde possibilité pareille ; je vois un spectacle si significatif et en même temps si merveilleusement paradoxal que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire — *César Borgia, pape*… Me comprend-on ?… Vraiment cela eût été la victoire que moi seul je demande maintenant — : cela aurait *supprimé* le christianisme ? — Qu'arriva-t-il ? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine chargé de tous les instincts de vengeance d'un prêtre malheureux se révolta à Rome *contre* la Renaissance… Au lieu

de comprendre, avec une profonde reconnaissance, le prodige qui était arrivé : le christianisme surmonté à son siège même — sa haine ne sut tirer de ce spectacle que sa propre nourriture. Un homme religieux ne songe qu'à lui-même. — Luther vit la *corruption* de la papauté, tandis que le contraire était palpable : la vieille corruption, le *peccatum originale*, le christianisme, n'était plus sur le siège du pape ! Mais la vie, le triomphe de la vie, le grand oui à l'égard de toutes les choses hautes, belles et audacieuses !… Et Luther *rétablit l'Église* : il l'attaqua… La Renaissance, un événement dépourvu de sens, un grand *en vain* ! Ah, ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain — c'est ce qui fut toujours l'œuvre des Allemands. — La Réforme ; Leibnitz ; Kant et ce qu'on appelle la philosophie allemande ; les guerres de « liberté » contre Napoléon Ier ; le nouvel Empire allemand — chaque fois un *en vain* pour quelque chose qui était déjà là, pour quelque chose *d'irréparable*… Ce sont *mes* ennemis, je l'avoue, ces Allemands ; je méprise en eux toute espèce de malpropreté d'idées et de valeurs, de lâcheté devant la probité de chaque oui et non. Depuis près de mille ans ils ont épaissi et embrouillé tout ce qu'ils ont touché de leurs doigts, ils ont sur la conscience toutes les demi-mesures, tous les compromis dont est malade l'Europe, — ils ont également sur la conscience l'espèce la plus malpropre de christianisme qu'il y ait, la plus incurable, la plus irréfutable, le protestantisme… Si on n'arrive pas à en finir du christianisme, les *Allemands* en seront cause…

## 62.

— Je termine ici et je prononce mon jugement. Je *condamne* le christianisme, j'élève contre l'Église chrétienne la plus terrible de toutes les accusations, que jamais accusateur ait prononcée. Elle est la plus grande corruption que l'on puisse imaginer, elle a eu la volonté de la dernière corruption possible. L'Église chrétienne n'épargna sur rien sa corruption, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de chaque vérité un mensonge, de chaque intégrité une bassesse d'âme. Qu'on ose encore me parler de ses bienfaits « humanitaires ». Supprimer une misère était contraire à sa plus profonde utilité, elle vécut de misères, elle *créa* des misères pour s'éterniser… Le ver du péché par exemple ; une misère dont l'Église seulement enrichit l'humanité ! — L'« égalité des âmes devant Dieu », cette fausseté, ce prétexte aux rancunes les plus basses, cet explosif de l'idée, qui finit par devenir Révolution, idée moderne, principe de dégénérescence de tout l'ordre social — c'est la dynamite *chrétienne*… les bienfaits « humanitaires » du christianisme ! Faire de l'*humanitas* une contradiction, un art de pollution, une aversion, un mépris de tous les instincts bons et droits ! Cela serait pour moi des bienfaits du christianisme ! — Le parasitisme, seule pratique de l'Église, buvant, avec son idéal d'anémie et de sainteté, le sang, l'amour, l'espoir en la vie ; l'au-delà, négation de toute réalité ; la croix, signe de ralliement pour la conspiration la plus souterraine qu'il y ait jamais eue, — conspiration contre la santé, la beauté, la droiture, la bravoure, l'esprit, la beauté d'âme, contre la vie elle-même…

Je veux inscrire à tous les murs cette accusation éternelle contre le christianisme, partout où il y a des murs, — j'ai des lettres qui rendent voyants même les aveugles… J'appelle le christianisme l'unique grande calamité, l'unique grande perversion intérieure, l'unique grand instinct de haine qui ne trouve pas de moyen

assez venimeux, assez clandestin, assez souterrain, assez petit — je l'appelle l'unique et l'immortelle flétrissure de l'humanité…

Friedrich Nietzsche
(*Traduit de l'allemand par* Henri Albert)